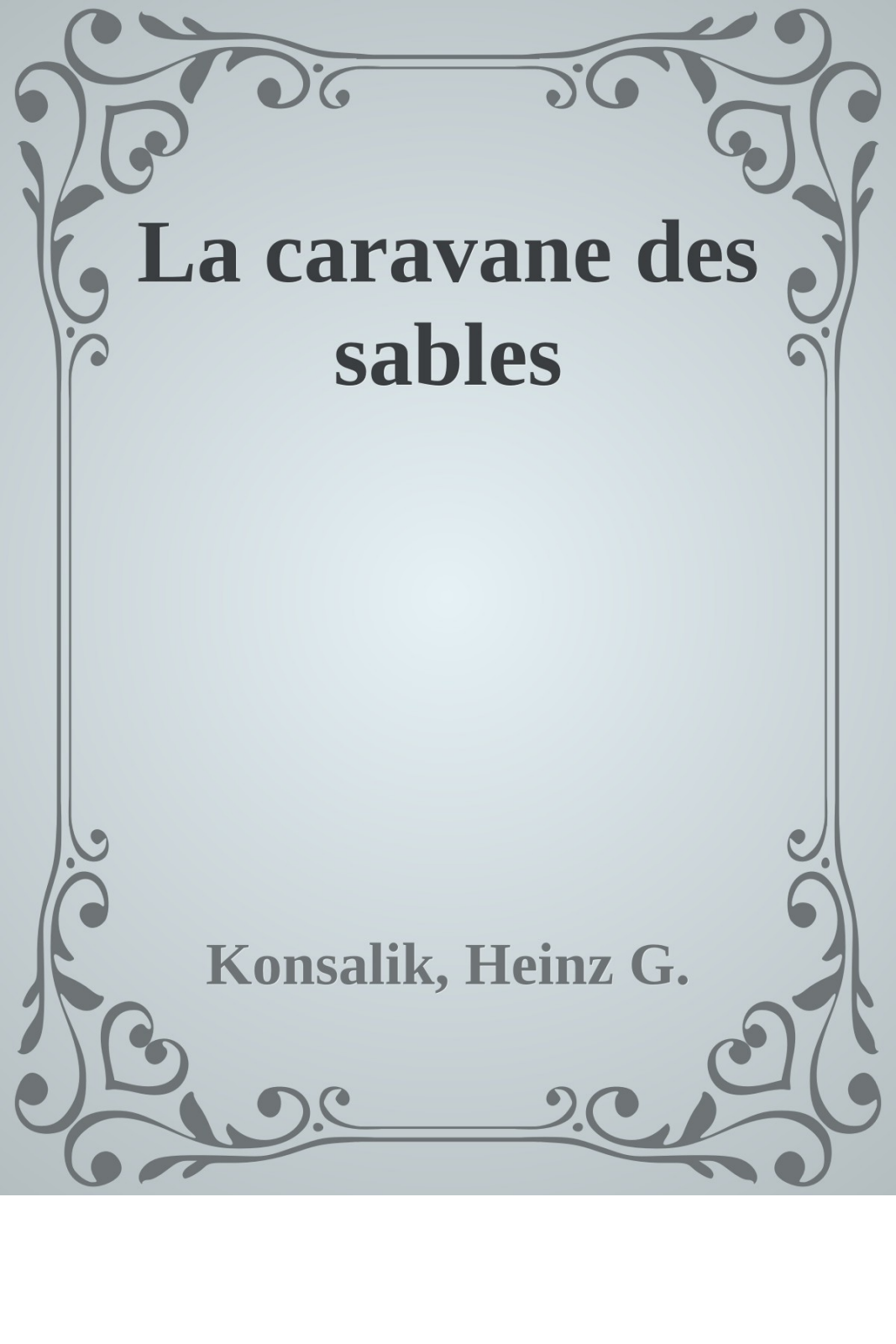


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La caravane des sables

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HEINZ G. KONSALIK

la caravane des sables



HEINZ G. KONSALIK

la caravane
des sables

traduit de l'allemand par Gilberte Marchegay

Éditions J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
HAIE AN BORD

*« Dieu fit le désert semblable à la femme :
il faut faire sa conquête et l'aimer. »*

© Hestia-Verlag GmbH, Bayreuth, 1976

ISBN : 2-277-21084-6

Pour la traduction française :
Éditions Albin Michel, 1977

Prologue

Le paquebot était à quai.

De gros câbles l'y maintenaient solidement, deux passerelles le reliaient à la terre ferme.

L'eau huileuse et nauséabonde du port battait mollement sa gigantesque coque blanche toute de verre et d'acier, dominée par une grosse cheminée d'un rouge phosphorescent. Son nom en lettres d'or étincelait à la proue comme à la poupe : *Fidelitas*. Une farandole de pavillons aux couleurs vives flottait sur les filins tendus au-dessus du pont supérieur.

Le Dr Bert Wolff parcourut du regard les flancs du navire et, d'une pichenette, repoussa en arrière sa casquette de toile blanche. L'homme en uniforme blanc, marqué de deux galons, qui se tenait à son côté, toussota et s'essuya le visage avec un grand mouchoir.

La matinée était torride. Un soleil impitoyable montait dans le ciel d'un bleu éblouissant. La brise de mer, au lieu de rafraîchir, apportait une touffeur humide. La rumeur du port industriel ne leur parvenait qu'assourdie... Ici, sur le quai III, la journée sommeillait encore. Ce silence presque solennel avait peut-être même été calculé dans le prix du voyage.

— Arrachez-vous à cette emprise, jeune collègue, dit le Dr Bender. Depuis combien de temps êtes-vous en mer ?

— Depuis trois ans.

Le Dr Wolff enfonça ses mains dans les poches de son uniforme de toile légère :

— Quel impressionnant baquet, ce *Fidelitas* ! Mon précédent navire, l'*Eleonore*, ne faisait que la moitié de son tonnage ; je me réjouis d'avoir été nommé !

— Tous ceux qui voient pour la première fois ce maudit navire parlent comme vous, lorsque du quai ils comptent ses hublots et se laissent éblouir par son allure. Mais tout cela n'est que du peinturlurage, mon cher, de la couleur rouge, blanche, noire, des pavillons multicolores et en dessous la rouille continue à ronger le métal. Savez-vous que cette embarcation n'abrite pas un seul rat ? Rien à voir avec de quelconques précautions d'hygiène... mais ces gentilles bêtes, plus avisées que les hommes, répugnent à voyager sur

un tel rafiôt.

— Pourquoi cette amertume, docteur Bender ? lança le Dr Wolff. (En riant, il passa son bras sous celui de son collègue, puis de l'index il rejeta un peu plus sa casquette en arrière :) Vous y avez tout de même tenu le coup pendant vingt ans.

— Trente-trois ans exactement, mon cher.

Le Dr Bender ôta sa casquette et le vent chaud souleva sa chevelure blanche, clairsemée au sommet du crâne. C'était un petit homme maigre, comme rongé par le soleil et l'eau salée. Malgré son uniforme impeccable, sa personne effrayait à la manière d'une momie ressuscitée. Seuls ses yeux bleus, dont le rayonnement éclairait son visage de parchemin, étaient restés jeunes, perçants, semblables à ce qu'ils étaient à l'époque où, à Hambourg, le médecin de marine Théodore Bender luttait avec le comte Luckner, les deux adversaires ayant chacun saisi le même annuaire qui lentement se défaisait entre leurs mains. Il s'agissait de savoir combien de temps on mettrait pour le déchirer. Ce fut le comte qui gagna. « Il y a un truc ! » avait crié alors le Dr Bender, qui mesurait trois têtes de moins que Luckner, mais était aussi large d'épaules que son adversaire.

— Allons, déchirons maintenant l'annuaire de New York !

Mais il n'avait pu mettre cette proposition à exécution, parce qu'on n'avait pas trouvé à Hambourg un annuaire de New York...

— Trente-trois ans, reprit le Dr Bender en s'éventant à l'aide de sa casquette, ce qui, par cette chaleur, ne lui procura aucun soulagement. Je connais le *Fidelitas* jusqu'au moindre rivet ! *Fidelitas*... fidélité... quelle bonne blague ! Il faudrait l'appeler « cloaque » et ce serait encore trop flatteur ! (Il regarda le Dr Wolff, serra sa casquette sous son bras et secoua la tête :) Quel crime avez-vous donc commis pour que la direction vous confie ce bateau ?

— Votre mise à la retraite me vaut cet honneur ! (Wolff rit de nouveau : ce vieux Bender... il était déjà considéré comme une figure de légende parmi les gens de mer.) Croyez-moi si vous le voulez, ou tenez-moi pour un imbécile, mais je suis heureux d'être votre successeur. Puisque vous avez tenu le coup...

— Ce fut grâce à mon insurmontable paresse, mon jeune ami. Car j'ai été paresseux ma vie durant : d'une nonchalance souveraine. Je me suis laissé bercer par la mer, j'ai bu, bouffé, fait l'amour... exactement dans l'ordre où je cite ces activités. J'ai rempli mes fonctions de médecin machinalement, à la manière dont un comptable rivié à ses colonnes de chiffres accomplit sa tâche. Ce faisant, je me suis racorni, j'ai blanchi peu à peu, me remplissant de venin et d'amertume à en éclater. Pourquoi ? Quand vous reviendrez de cette équipée, enfin si vous survivez à ce voyage et que je sois encore en vie, téléphonez-moi donc à Hambourg. Et si vous me dites alors : Mon

pauvre vieux, le *Fidelitas* est un paquebot de rêve, vous serez digne du cabanon et vous pourrez figurer sur la liste des grands rêveurs de ce monde. Allons, montons à bord. Je vais vous faire les honneurs de ce rafiôt ; mais laissez encore votre bagage en douane – peut-être renoncerez-vous à l'en retirer.

Une fois de plus, le Dr Wolff leva les yeux vers les flancs énormes du navire. Certes, il avait été récemment repeint, mais il y avait plus : dès le premier regard il fascinait – palace surgi des flots, cité flottante vouée à l'élégance et au plaisir, joyau des mers.

— Vous aimez ce navire, docteur Bender, conclut-il.

— Je le hais ! Allons, plus tôt je lui ferai mes adieux, plus facile me sera l'oubli !

Les jeunes matelots de quart, plantés de chaque côté de la passerelle, se mirent au garde-à-vous lorsqu'ils pénétrèrent dans le paquebot. Avec curiosité, ils observèrent le jeune médecin qui allait succéder au « père Théo ». Sur le pont-promenade I, un groupe de six matelots s'affairait sur la plage avant. Dans trois heures, on verrait s'aligner ici, chaise longue contre chaise longue, des passagers riches, avides d'aventures. Mais le paquebot sommeillait encore et le travail s'accomplissait presque silencieusement.

— Votre nouvel univers..., conclut le Dr Bender d'une voix frémissante d'amertume et de tristesse, car il mentait en prétendant détester ce paquebot. Vous verrez que ce rafiôt vous dévorera, Wolff ! Souvenez-vous de mes paroles...

Une heure plus tard, ils étaient installés dans la cabine du médecin de bord, près du bloc opératoire et du cabinet d'auscultation. C'était une belle pièce claire meublée dans le style anglais, acajou et ébène, cuivres étincelants et capitonnages de cuir vert.

— Ce sont vos meubles, docteur Bender ? demanda Wolff.

— Oui, répondit le vieux médecin d'un ton bref.

L'heure des adieux était arrivée.

— Pourquoi n'est-on pas encore venu vous chercher ?

— Je n'ai besoin de personne pour m'en aller. Quant à vous, restez à bord : dès à présent, vous faites partie de ce bordel flottant. Vous allez vous soûler de ses délices. Je ne veux plus vous voir, car j'appartiens désormais à la paisible existence qui m'attend. Et je n'ai pas la moindre envie de vivre entouré de souvenirs du *Fidelitas* ! Aussi je vous abandonne ces vieilleries, y compris les bouteilles dissimulées derrière ce panneau. (Les jambes étendues devant lui, il regarda le Dr Wolff lui verser un cognac.) Vous trouvez ce bateau formidable, n'est-ce pas ?

— Oui, impressionnant.

— Certes, le capitaine Meesters se donne beaucoup de peine. Il mérite qu'on lui tire cent fois son chapeau, car il commande cette

baraque depuis vingt ans. Pourquoi ? Parce que c'est *son enfant*. Le « complexe du père », voyez-vous. Le *Fidelitas* a été lancé en 1933 et, jusqu'à la guerre, il a navigué comme paquebot de luxe dans la mer des Caraïbes. Puis on a trouvé une nouvelle source de profits dans les croisières sur l'océan Indien. Il est actuellement devenu une patrie de six semaines pour les veuves dorées sur tranche, les vieillards salaces, l'aristocratie snob de l'argent, les play-boys fatigués, les petites putains de luxe, dévoreuses de mâles. Mêlés à tout cela, il y a quelques véritables êtres humains, affamés de beauté, et qui ont longtemps économisé afin de pouvoir admirer quelques-unes des splendeurs du monde. Mais vous pouvez les compter sur les doigts et vous les distinguerez aussitôt des autres. Une chose est certaine – et il considéra le Dr Wolff de haut en bas –, affligé du physique qui est le vôtre, votre premier devoir sera d'échapper aux sortilèges des dames plus ou moins souffrantes... mais vous avez déjà appris cela sur l'*Eleonore* ! À votre santé !

Il avala son cognac, puis se leva d'un bond.

Ses malles, trois vieux coffres recouverts de cuir, étaient placées près de la porte de la cabine : c'était là tout ce qui restait de soixante années d'existence, dont trente-trois passées en mer.

— Allons faire nos visites ; d'abord vous présenter au capitaine Meesters. À cette heure, il se trouve déjà dans la salle des cartes. Vous décidez donc de rester à bord ?

— Certainement ! lança Wolff, car je suis peut-être tout aussi entêté et nonchalant que vous...

— Seulement, ce rafiote s'ouvrira sous votre cul lorsque sa peinture foutra le camp ! Dans huit jours, qui sait, au large de la côte arabe ?

— Je suis bon nageur.

— Selon les statistiques, ce serait dans la mer Rouge que les requins se manifestent le plus fréquemment...

C'était vraiment un superbe navire ! D'une propreté parfaite, brillant du premier panneau d'écouille à l'extrême pointe d'antenne du radar. Il comprenait deux piscines, un court de tennis sur le pont supérieur II, trois bars, deux salles à manger, une bibliothèque, un salon de beauté avec cabine de massage et sauna, une salle de bal et de cinéma, une galerie de boutiques et deux cent quarante cabines de luxe.

— Ce n'est, somme toute, qu'un bordel ! conclut le Dr Bender, tandis qu'ils gravissaient l'escalier qui conduisait à la passerelle de commandement. Un bordel de première classe, il est vrai, reprit-il. Te voilà, notre père à tous, capitaine ! Je t'amène le Dr Bert Wolff, un médecin encore en proie à toutes les illusions de la jeunesse : c'est un crime de l'avoir désigné comme mon successeur.

— Ne l'écoutez pas, docteur ! (Le capitaine Meesters, grand, cent kilos environ, avec des mains comme des battoirs, était planté sur le pont tel un mât. Il accueillit le Dr Wolff d'une poignée de main circonspecte :) Soyez le bienvenu à bord ! Je vous présenterai à vos collègues au carré des officiers à l'heure du petit déjeuner. Voici déjà l'officier en second : Lutz Abels, le Dr Wolff !

Le second sortait du poste de barre. De taille moyenne, il avait les cheveux d'un blond pâle, des yeux gris, un visage anguleux et roulait des épaules comme un boxeur marchant vers son punching-ball.

— Soyez le bienvenu, docteur ! dit-il d'une voix cordiale, avec une simplicité qui laissait supposer un caractère sans complications. Enfin, nous n'aurons plus à l'infirmerie un monstre dont toutes les ordonnances se résument à : « Fini l'alcool et les putains ! »

Il y eut un éclat de rire général, mais c'était une gaieté qui cachait une certaine gravité. Dans quatre heures, le *Fidelitas* larguerait les amarres et filerait vers la mer Rouge, la côte d'Arabie, la côte des Pirates, le golfe Persique, le Koweït et Abadan à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Voyage aventureux, voyage de Mille et une Nuits. Dans quatre heures, il n'y aurait plus à bord un médecin du nom de Bender, mais un vieil homme, seul dans le port de Dar-es-Salam.

— Je vais faire monter mon paquetage à bord, mon capitaine, dit Wolff la gorge serrée.

— Et moi, je vais faire enfin descendre le mien !

La voix du Dr Bender était restée neutre, mais ses yeux ne pouvaient mentir.

— Alors à 8 heures au mess pour le café !

De nouveau, le capitaine Meesters serra avec quelque circonspection la main tendue vers lui. Puis il resta sur le pont à côté de Lutz Abels, tout en suivant du regard les deux médecins qui quittaient le navire.

— Que pensez-vous du Dr Wolff ? demanda-t-il soudain.

Le second haussa les épaules :

— C'est un garçon sérieux.

— Nos passagères feront la queue devant l'infirmerie !

— Et chaufferont leurs lits...

— Ce gars-là me semble capable de faire face à la situation !

Lutz Abels dit dans un éclat de rire :

— Sa première victime sera la sirène du bord, notre B. B...

— Il y aurait fort à dire au sujet de Berthilde Bolthe...

Deux stewards faisaient franchir la passerelle du *Fidelitas* aux malles du Dr Bender, comme si l'on emportait, par morceaux, le Dr Bender lui-même...

Chapitre 1

Les cabines de luxe 101 et 103 étaient situées l'une à côté de l'autre. La 102 se trouvait en face... Elle était occupée par lord John McHolland, que son passeport diplomatique désignait comme sujet de Sa Très Gracieuse Majesté britannique, chargé par le ministère des Affaires étrangères d'une mission de confiance fort peu précise. Quant aux cabines 101 et 103, elles comprenaient chacune deux couchettes et, depuis une dizaine d'heures, elles étaient habitées par quatre messieurs discrets, distingués, aimables, aux cheveux noirs bouclés et habillés avec élégance. Leurs valises en peau de porc étaient d'un raffinement exemplaire, leurs manières excellentes ; il émanait d'eux un charme irrésistible et déjà un petit groupe de passagères, d'humeur conquérante, se réjouissait de leur présence...

Très tôt ce matin-là, alors que seul l'équipage s'activait, que dans la salle à manger on dressait le couvert du petit déjeuner, que les deux médecins quittaient le navire et que seuls quelques « lève-tôt » barbotaient dans la piscine, ces messieurs distingués se trouvaient réunis dans la cabine 103, autour d'une bâche de toile sur laquelle se trouvaient des canons de fusils, des chargeurs, des brosses aux longs manches fins, des chiffons gras, des silencieux, des pistolets automatiques. Ces messieurs, toujours aussi séduisants dans leurs shorts et chemisettes, se salissaient les doigts à nettoyer des mitraillettes. En même temps, ils buvaient des Coca-Cola et du jus d'orange. Mais, étant donné les objets environnants, ils avaient renoncé aux cigarettes.

— *Amici*, dit Norman White en regardant au travers du canon bien astiqué de son MPi. (Des quatre, il était le seul à porter un nom anglais, les autres s'appelaient Filippo, Colezza et Benzoni. Son père n'en était pas moins né à Palerme, mais nul ne savait plus comment il s'appelait alors.) *Amici*... selon mes estimations, il y a dans tous ces portefeuilles pleins à craquer et ces coffrets à bijoux, au moins dix milliards de dollars à bord ! Si nous en prélevions seulement la millième partie, cela ferait dix millions de dollars ! Il faut reconnaître que c'est une opération tout à fait généreuse, car le fisc est assurément un gangster beaucoup plus gourmand...

Il déposa le canon de sa mitraillette et essuya ses mains noircies

avec un chiffon.

— Faut-il nous livrer à une dernière répétition ?

Tomaso Colezza eut un geste de refus. Il était le plus jeune des quatre : vingt-trois ans, une tête d'éphèbe qui semblait sortir d'un livre d'images. Pour lui, les premières nuits à bord étaient déjà rayées de sa pensée.

— Nous ne sommes pas idiots, remarqua-t-il, et nous avons suffisamment répété : tout passera comme un plat de spaghetti.

C'était une mauvaise comparaison, car en mangeant des spaghettis, en particulier à la bolognaise, on risque d'éclabousser sa chemise... mais ces quatre honorables messieurs n'y pensèrent pas et se contentèrent de rire bruyamment en continuant la toilette de leurs armes. À 8 h 30, ils parurent au petit déjeuner, l'un après l'autre, revêtus de costumes blancs.

Les dames attablées dans la salle à manger tendirent le cou, à en faire craquer leurs vertèbres.



À 11 heures précises, le *Fidelitas* quitta le quai. Les câbles d'acier crissèrent, les ancres rentrèrent en ferrailant à l'intérieur de la coque, les hélices métamorphosèrent en écume l'eau pourrie du port. Sur le pont-promenade, l'orchestre du bord jouait un blues ; les sirènes de brume grondèrent leur message d'adieu, tandis que les guirlandes de pavillons flottaient dans le vent chaud. Debout contre le bastingage, les passagers envoyaient de bijoux signaux aux quelques badauds qui, sur le quai, les regardaient partir. Ce n'était pas un adieu au pays, celui-ci avait déjà eu lieu, on quittait seulement un port africain, qui n'avait été qu'une escale parmi d'autres.

Le Dr Wolff se tenait près de l'endroit où la passerelle avait été fixée, et son regard s'attachait à ce vieil homme à la peau tannée qui déjà ne portait plus son uniforme de médecin de marine, mais un costume de lin gris très démodé. Wolff agita les bras et le Dr Bender lui répondit par un geste de la main droite... dernier salut au navire qui avait été sa seule patrie. Ce qui viendrait à présent serait silence, solitude, souvenirs.

— Je vous écrirai ! cria le Dr Wolff en direction du quai.

La musique, le bruit des hélices couvrirent ses paroles, mais le Dr Bender semblait les avoir devinées, car il répondit d'un signe de tête et se mit à marcher à côté du *Fidelitas*. Tandis que le navire s'écartait lentement, il l'accompagna, son « fichu sabot », jusqu'au môle, puis il mit ses mains en visière au-dessus de ses yeux tandis que le navire s'éloignait, laissant Dar-es-Salam derrière lui. Le Dr Wolff

resta appuyé au bastingage jusqu'à ce que le vieil homme disparût dans la clarté solaire, à jamais.

— Devenir vieux et se le voir confirmer, c'est bien là une des plus énormes infamies de la vie ! remarqua Lutz Abels, l'officier en second, qui avait surgi derrière le Dr Wolff. Un jour, ce sera notre tour de rester plantés là, à regarder la vie s'éloigner sans retour.

— Le Dr Bender mérite bien de se reposer enfin.

— Il a droit au repos, mais n'en veut pas, convenons-en, doc... Puis-je vous appeler ainsi ?

À présent, le paquebot avait pris son allure de croisière. Il fendait la mer, cap au nord, vers la Somalie, Guardafui et le golfe d'Aden. Les passagers s'étaient dirigés vers leurs chaises longues, la piscine était animée. Sur le pont-promenade, des groupes s'étaient formés ; trois Allemands assis sous le vélum tendu contre le soleil, installés autour d'une table pliante, faisaient une partie de skat. L'un d'eux jouait de la flûte puis, sans complexe, il égrena les paroles vaguement érotiques d'une chanson à la mode.

Les quatre messieurs vêtus de blanc se promenaient, se laissaient admirer, dévorer du regard par les dames. Ils rendaient œillade pour œillade et, secrètement, évaluaient le nombre de millions de dollars que pouvait représenter tel ou tel de ces corps épanouis.

— Avez-vous l'intention de choisir un horaire de consultations fixe, comme le Dr Bender ? demanda Abels à son compagnon. Vous ferez comme vous voudrez, doc. Le père Théo s'astreignait à une ronde de visites chaque jour de 10 à 12 heures et de 15 à 16, en pèlerin guérisseur des âmes souffrantes !

— Je suivrai son exemple, répondit Wolff d'une voix hésitante. J'étais livré à une inaction déplorable à bord de mon ancien bâtiment. Une fois seulement, après une tempête, j'ai sué sang et eau...

— Ici, vous pourrez vous offrir ça sans arrêt ! (Abels eut un geste qui enveloppait tout le paquebot :) Ici, à bord, il y a au moins soixante-dix femmes insatisfaites. Je vous plains, doc ! Un médecin de bord doit être un surhomme...

Ils rirent cordialement, échangèrent de grandes tapes et regagnèrent leurs postes respectifs, Abels sur la passerelle de commandement, Bert Wolff à l'infirmerie.

Lorsqu'il traversa le cabinet d'attente, une femme s'y trouvait déjà, dont il eût été difficile de déterminer l'âge. Sa chevelure était blond platine, un lourd fond de teint recouvrait son visage et le reste de sa personne était vêtu d'une robe si juvénile, que l'on était tenté de lui offrir un bonbon en lui demandant : « Pas d'école, aujourd'hui ? »

— Wolff, dit poliment le docteur, en se présentant. Je suis heureux que vous soyez ma première visite à bord.

— Vraiment ?

La dame eut un battement de cils qui témoignait d'une pratique intensive, puis elle se leva et suivit le Dr Wolff dans son cabinet de consultations tout en balançant son abondante poitrine ; elle s'étendit dans un grand élan sur le lit d'examen.

— Vraiment, cela vous fait plaisir ? reprit la dame dans un rire roucoulant.

Le Dr Wolff, habitué à de telles situations, se retira derrière son bureau.

— Parce que vous avez l'air en parfaite santé, madame ! La vue d'un bien-portant est toujours réconfortante pour un médecin.

— Pourtant, c'est tout le contraire ! Je m'appelle Berthilde Bolthe et mon mari est mort voici quatre ans. Depuis lors, je voyage sans trouver le moindre apaisement à une inquiétude qui me ronge et ne me laisse aucun repos. J'ai consulté une foule de médecins, mais la plupart sont des imbéciles. (Elle sourit et Wolff s'étonna que son épais maquillage ne s'écaille pas.) Que faire, docteur, lorsqu'on est en proie à des désirs irrésistibles ?

— Boire un cognac bien tassé... se livrer à une tâche utile ou prendre des douches froides quatre fois par jour.

— C'est là toute votre science ?

— Il y a encore les sédatifs.

— Exprimez-vous toujours vos diagnostics sans examen préalable ? (Berthilde Bolthe se leva. Dans son visage rond, ses yeux bruns, sans doute très beaux jadis, étincelaient de contrariété.) Vos collègues ont au moins pris la peine de me palper le cœur, l'estomac, le foie, la vésicule, que sais-je ? Mais vous... (Elle était debout de l'autre côté du bureau, la poitrine offerte, provocante.) Ainsi vous ne voulez pas que je me déshabille ?

— Non, madame, nagez beaucoup, prenez beaucoup d'exercice...

— De l'exercice ! Et aussi danser peut-être ? (Les yeux de la sirène du bord luisirent de nouveau.)

— Dansez aussi.

— Vous inviterai-je à danser, au bal de ce soir, docteur ?

— J'ai du travail.

— Cette nuit ?

— Cette nuit, je prendrai connaissance des dossiers laissés par mon prédécesseur.

— Alors, demain. (Berthilde ondula vers la porte.) Nous avons six semaines pour faire connaissance, cher docteur !

Le Dr Wolff attendit que la porte se fût refermée, puis il téléphona à la passerelle de commandement. Lutz Abels répondit :

— Ne dites rien ! lança-t-il. Je devine : notre sirène est venue vous trouver !

— Exact ! Cette femme n'a donc aucune pudeur ?

— Vous auriez pu vous en convaincre, doc ! (Abels eut un grand rire.) Mais dès aujourd'hui, vous êtes le gibier convoité par Berthilde, aussi je vous conseille d'employer la recette du père Théo qui lui a dit : « Les vieilles oies sont un morceau coriace et je n'ai plus la dent assez bonne... »

— Dieu ! que Bender était grossier !

Wolff croyait voir le vieil homme, avec sa peau tannée et ses yeux bleus d'adolescent. Il se mettait, lentement et puérilement, à l'admirer.

— Mais c'est la seule manière efficace. Prenez garde, doc : Berthilde vous poursuivra avec une hardiesse sans exemple ! Gare à vous, toubib !

Wolff raccrocha. Le paquebot commençait à tanguer. Les premières victimes du mal de mer ne tarderaient pas à demander du secours, pensa Wolff ; il se dirigea vers l'armoire des médicaments et sortit un carton contenant du Vomex A et de l'Hexobion, et se prépara à distribuer des comprimés.

Pendant ce temps, les quatre messieurs en blanc, aux chevelures noires bouclées, examinaient avec un vif intérêt toutes les installations du navire, relevaient l'emplacement des signaux d'alarme, situaient la cabine radio, l'accès à la salle des machines, les cabines de l'équipage et celles des officiers ; ils allèrent même jusqu'à se faire montrer par l'aimable chef mécanicien les énormes turbines étincelantes, les arbres de transmission, le labyrinthe fascinant des instruments de bord, des cadrans, des jauges, puis les câbles, les commandes automatiques, les signaux lumineux.

— *Fantastico* ! s'écriaient les quatre honorables passagers, en applaudissant avec une ardeur toute méridionale à ces prodiges de notre époque.

Mais personne n'avait accès à leurs cerveaux qui, à la manière des ordinateurs, engrangeaient le moindre détail, et tout particulièrement les points critiques, névralgiques, du navire.

Plus tard, sur la plage avant ensoleillée, dans un slip de bain qui faisait briller les yeux des dames, Mario Filippo déclara, satisfait :

— Il y a six verrous qui nous permettraient d'immobiliser toute la cargaison. C'est enfantin, aussi facile que de crever un pneu ! (Il s'étira avec complaisance sous le soleil torride.) À présent, goûtons la douceur de vivre, *amici* !

Carlo Benzoni et Tomaso Colezza opinèrent ; seul. Norman White, le chef du quatuor, hocha légèrement la tête :

— Ils ont fait aménager sept compartiments étanches, dit-il pensif, ça rend ce rafiot presque insubmersible !

— En ce cas, nous placerons une « bombinette » dans chacun de ces compartiments de cale ! lança gaiement Benzoni, qui était d'un heureux naturel. Puisque nous avons tout le temps de poser les

charges...

— Une semaine est plus courte qu'on ne croit, répliqua White. D'autre part, je ne tiens pas à me noyer, c'est empocher que je veux. Lorsque nous connaîtrons ce bateau – le plan de l'agence de voyages était, reconnaissons-le, une fumisterie –, il faudra nous livrer à une nouvelle répétition générale. *Amici*, il s'agit de millions de dollars. Il n'est pas de fille qui les vaille, même si la braguette vous démange. Rien ne doit marcher de travers, ou vous contemplez en ce moment le soleil pour la dernière fois...

Ils se levèrent, se pavanèrent en déployant leurs anatomies exemplaires, puis plongèrent dans la piscine où ils se mirent à nager comme des dauphins, admirés des femmes, regardés de travers par les hommes ; puis ils remontèrent sur le pont pour s'éloigner d'une foulée légère en direction des cabines. De la petite passerelle latérale, l'officier en second les observait. Le capitaine Meesters, adossé à la masse d'acier qui constituait la base du radar, fumait sa pipe. Le paquebot était à présent dirigé par l'aspirant.

— Ces quatre lascars s'ingénieront à vous donner du fil à retordre ! lança Abels dans un rire. (Il ne savait pas à quel point ses paroles étaient prophétiques ; elles avaient toutefois une autre signification.) Vous n'avez qu'à voir les regards extasiés des femmes et la hargne des mâles lorsque paraissent ces Adonis pour en avoir une idée. Les stewards feront bien de caler les pieds des lits du 101 et du 103...

Un peu en retrait de la société colorée répandue sur le pont, vêtu d'une chemise de coton et d'un short descendant jusqu'aux genoux, la pipe entre les dents, sa chevelure blanche coiffée d'une casquette à carreaux bleus, lord McHolland regardait la mer : un Anglais solitaire, face à l'élément qui baigne les côtes de sa patrie. Pour lui, ce périple le long de la côte jusqu'au Chat-el-'Arab était la dernière péripétie d'une existence riche en aventures. Il entendait en goûter la saveur en paix. Puis il se retirerait dans ses terres de Baldmoore, loin dans le nord de l'Écosse, et rendrait grâce à Dieu d'avoir pu mener une existence aussi accomplie. Il jeta un regard de côté en entendant des pas. Un homme en uniforme d'officier, portant l'insigne des médecins de marine, passa près de lui.

— Vous êtes le nouveau médecin du bord ? demanda McHolland en ôtant la pipe fichée entre ses dents.

Le Dr Wolff s'arrêta :

— Je suis heureux, sir...

— McHolland.

— Wolff...

Il avait parcouru la liste des passagers, rien que des noms assez connus, mais on avait tracé une croix au crayon rouge devant celui de lord McHolland, personnage important...

— Je sais. Le Dr Bender m'a parlé de son successeur. Je ne manque jamais de me renseigner au sujet des médecins, où que j'aie. Je dois constamment surveiller la fluidité de mon sang, souffrant d'artérite. À force d'ingurgiter des médicaments qui le fluidifient, on a fait de moi un faux hémophile. Vraiment, c'est une réaction diabolique ! Aussi j'aime à savoir qu'il y a un médecin sérieux dans le voisinage. Le Dr Bender m'a assuré que je pouvais avoir confiance en vous.

— Merci, sir. (Wolff éprouvait un sentiment désagréable à se voir sans cesse accablé de compliments formulés par Bender.) Je suis toujours accessible, reprit-il, de nuit comme de jour.

— C'est juste. (McHolland désigna la mer d'un geste :) Car où donc iriez-vous, jeune homme ?

Ils se regardèrent en riant. McHolland se tourna de nouveau vers la mer, le Dr Wolff poursuivit sa promenade ; pourtant leur rencontre était l'œuvre du destin. Seulement ils ne le savaient pas encore.



Le soir même, après dîner, alors que le bal dans la grande salle ne faisait que commencer au milieu des confettis et des ballons, des flirts et des baisers, des paroles futiles et des mensonges sans vergogne, un grain imprévu secoua le *Fidelitas*. La joyeuse société rassemblée dans la salle en eut à peine conscience car les stabilisateurs du paquebot amortirent les chocs et le navire se contenta d'osciller légèrement... mais sur le pont, les chaises longues s'en allaient roulant et heurtant les cloisons.

Sur l'une des chaises longues, enveloppée de couvertures, se trouvait une femme qui ne put se lever à temps lorsque la bourrasque prit le navire par le travers. Elle fut précipitée contre le bastingage, roula l'espace de quelques mètres sur le pont, se cramponna à une barre de fer, se releva et s'aperçut que son genou saignait, que son épaule gauche brûlait et que son bras, du même côté, semblait insensible, comme paralysé.

Toute autre femme eût crié ou appelé au secours ; elle n'en fit rien. Elle resta muette, vacilla un peu, soutint de sa main valide son épaule endolorie et s'en fut d'un pas mal assuré vers l'escalier descendant vers le couloir des cabines. Le Dr Wolff, qui feuilletait le journal médical du bord, truffé par le Dr Bender de remarques narquoises, se leva d'un bond lorsque sa porte s'ouvrit, livrant passage à une femme dont la jambe droite ruisselait de sang.

— Ne bougez pas ! s'écria-t-il. Je vais vous porter. N'y avait-il donc personne pour...

Il contourna vivement la table, mais la blessée continua d'avancer

et s'assit sur le lit où elle étendit sa jambe. Puis elle remonta sa jupe pour regarder sa blessure : une large écorchure jusqu'au milieu de la cuisse.

— Pourquoi vous énerver ainsi, docteur ? dit-elle. Ce coup de vent stupide... ce n'est après tout qu'une éraflure... mais je me suis retenue de toutes mes forces, voyez-vous, pour ne pas rouler par-dessus bord.

Elle releva la tête et ses yeux d'un gris vert, presque phosphorescents, fixèrent le Dr Wolff. Une mèche de sa chevelure cuivrée lui barrait le front comme une cicatrice de feu.

— Pourtant, je suis venue mourir sur ce bateau...

Le Dr Wolff ne répondit pas. Il avait été chercher du mercurochrome, des pansements ; à présent, il chassait l'air de deux seringues. La femme l'observait, la tête penchée sur l'épaule, comme si elle regardait un peintre au travail.

— Que faites-vous là ? dit-elle, lorsque Wolff s'approcha d'elle avec une ampoule et ses seringues.

— Piqûre antitétanique, plus pénicilline... Étendez-vous, je vous prie, ce sera peut-être douloureux, mais je vais aussitôt vous administrer un calmant. Votre hémorragie va cesser tout de suite.

Il se pencha vers la jambe blessée, bien que la femme ne se fût pas étendue, et tamponna le sang, puis il appliqua un désinfectant et un pansement ; enfin, il prit la première seringue.

— J'ai déjà été immunisée contre le tétanos ; mon certificat de vaccination se trouve dans mon sac à main, cabine 187.

— Quand avez-vous été immunisée ?

— Avant ce voyage, en même temps que les vaccinations contre le choléra, la fièvre jaune, le typhus, que sais-je encore...

— Parfait. Et il vous faut tout cela pour mourir ?

Le Dr Wolff rangea la seringue contenant le sérum antitétanique et prit celle qui était emplie de pénicilline. Il frotta la cuisse de la blessée d'un tampon imbibé d'alcool, injecta la solution rapidement, et de manière tout à fait indolore.

— Vous piquez à ravir ! dit la femme. Je puis en parler car j'ai été morphinomane.

— Étendez-vous !

La femme hésita, puis elle se coucha de tout son long en se croisant les bras sous la nuque, les yeux rivés au plafond de la cabine. Le Dr Wolff pansa sa jambe, puis il se releva :

— C'est tout, pour le moment. Je vais appeler le steward de l'infirmerie qui vous reconduira à votre cabine ; nous avons à bord une excellente infirmière, elle s'occupera de vous cette nuit.

— Pourquoi, docteur ?

La femme restait étendue. Son épaule gauche continuait de brûler, mais elle pouvait remuer de nouveau son bras.

— Je ne m'attendais pas à ce coup de vent. Cette bêtise ne se renouvellera pas. D'ailleurs, j'avais l'intention de mourir tout autrement ! Un bond dans la mer ne me tentait pas.

— Le choix dans ce domaine est vaste, il y a quantité de variantes... (Le Dr Wolff rangeait les seringues, les tampons.) Venez, essayez de marcher. (Il la prit par les épaules et, comme elle jetait un cri, il sursauta :) Pourquoi ne me dites-vous pas que vous avez d'autres points douloureux ? s'écria-t-il. Bon Dieu, ne bougez pas, je vais chercher l'infirmière et nous commencerons par vous déshabiller.

— Est-ce nécessaire ?

— Oui !

— Je n'ai pas besoin d'une infirmière pour cela.

Elle fit passer son pull par-dessus sa tête avant que le Dr Wolff eût pu l'empêcher, ensuite elle déboutonna sa robe, sous laquelle elle portait un petit soutien-gorge de dentelle et un slip. Elle avait un corps merveilleux, aux proportions parfaites, tel que Wolff en avait vu rarement. Il lui eût été difficile, pourtant, de compter tous les beaux corps féminins qu'il avait eu l'occasion de voir, en tant que médecin... mais il n'avait jamais rien admiré d'aussi accompli. Seuls cette jambe blessée, ce pansement, l'épaule gauche enflée gâchaient un peu cette radieuse harmonie.

— Je vous en prie, reprit la femme. (Ses yeux phosphorescents étaient voilés par ses cheveux aux reflets de flamme.) Il s'agit bien d'une fêlure de la clavicule, n'est-ce pas ? Cela va provoquer un hématome. Il faut immobiliser l'épaule avec un bandage élastique, porter le bras en écharpe ; peut-être prescrirez-vous des frictions plusieurs fois par jour ou même des piqûres si je souffrais trop...

— Vous vous y connaissez bien.

— J'étais mariée à un médecin.

Ce « j'étais » fit singulièrement plaisir au Dr Wolff qui se sentit presque joyeux. Il éprouvait inconsciemment une sorte de soulagement subit. Mais il ne demanda pas ce que signifiait ce « j'étais ». Il se pencha vers la femme, palpa son épaule, lui fit précautionneusement plier le coude gauche, puis il examina ce beau corps allongé où il releva encore un hématome sur une hanche.

— Je monterai sur le pont tout à l'heure pour invectiver le vent qui vous a mise si mal en point, car sur vos six semaines de voyage en mer il vous faudra en passer au moins une au lit. Ensuite, nous verrons.

— Quoi qu'il en soit, je ne comptais pas vivre six semaines encore.

D'un mouvement vif de la tête, elle écarta ses cheveux de son visage et respira profondément. Sa poitrine se gonfla et tendit la dentelle de son soutien-gorge. Le Dr Wolff détourna le regard. « C'est une passagère, pensait-il, pas davantage. Une blessée qui porte le n° 2, après la coquette Berthilde, sur la liste des patients qui ont reçu tes

soins. Elle n'est qu'un corps parmi des centaines d'autres. Un hématome à la hanche, une épaule luxée, une blessure à la cuisse. Bon Dieu ! considère ce cas en médecin ! »

Mais il en était déjà incapable. Il lui fallait regarder les jambes de l'inconnue, ses hanches, son ventre, ses seins, son visage étroit, ses yeux verts, ce panache de flammes entourant sa tête. La somme de tant de beautés avait un étonnant pouvoir d'envoûtement.

— Comment donc vous imaginiez-vous votre mort ? reprit-il. Des comprimés de barbituriques ? Nous avons ici tout le nécessaire pour procéder à un lavage d'estomac.

— Je pensais à une solution plus radicale.

— Le plus sûr serait de sauter par-dessus bord dans le golfe d'Aden : les requins mettraient fin à tous vos problèmes, mais il faut cependant vous attendre à quelques souffrances avant une mort fort inesthétique.

La femme releva la tête. Ses yeux étincelaient :

— Vous ne me prenez pas au sérieux ! dit-elle à haute voix. Aidez-moi à me mettre debout, bandez mon épaule et laissez-moi m'en aller. Le reste viendra en son temps.

— Un suicide n'est pas un film que l'on déclenche, puis dont on attend les images. Qu'est-ce qui, selon vous, doit venir en son temps ?

Wolff la soutint pour l'aider à se rasseoir ; il alla chercher un flacon dont il versa quelques gouttes d'un liquide aromatique au creux de sa main, puis il massa l'épaule de la blessée.

— Vous n'êtes ni désespérée ni en proie à une passion violente, au contraire, vous parlez de votre suicide comme d'un gâteau que vous vous disposez à savourer bientôt. Savez-vous ce que c'est ? C'est un meurtre ! Un meurtre accompli froidement et que vous l'accomplissiez vous-même n'en diminue pas l'infamie.

Il se mit à enrouler le bandage autour de l'épaule luxée. Elle gardait son bras immobile, mais respirait précipitamment.

— On ne m'a pas demandé si je consentais à vivre... Pourquoi demanderais-je la permission de mettre fin à cette situation ? J'ai le droit de décider de ma vie ou de ma mort. (Elle fit une grimace lorsqu'il déplaça son épaule et dit plus bas :) Vous me ferez une piqûre calmante ? L'Impletol m'a toujours réussi !

— Pas question ! dit Wolff, presque grossier.

Les yeux verts s'assombrirent.

— Pourquoi pas ?

— Je ne gaspille pas des médicaments à soulager les malades décidés à mourir !

— Alors, n'en parlons plus !

Elle voulut se lever d'un bond, mais il la retint par son bras droit. Il la repoussa et, du plat de la main, effleura ses seins. Ils eurent le

même sursaut et conscients de l'intensité de ce contact, ils détournèrent l'un et l'autre le regard.

— Pourquoi diable voulez-vous mourir ? dit-il à haute voix.

— Parce que je ne veux plus vivre.

— Ce n'est pas une explication.

— Si, c'est tout simple. (Elle secoua ses mèches retombées sur son visage.) Je ne veux plus continuer...

— À cause de la morphine ?

— C'est fini depuis longtemps, j'en suis même dégoûtée.

— À cause de votre mari ?

Il eut de la peine à articuler ces paroles. « Tu n'es qu'un idiot, pensait-il cependant. Tu poses des questions comme un psychiatre, pour satisfaire ta curiosité. Si elle se lève à présent pour s'en aller, je ne la retiendrai pas. » Mais elle restait assise et secouait la tête. Il put terminer son bandage, ce qui lui évita de la regarder dans les yeux.

— Mon mari ? répéta-t-elle. (Puis elle fit une pause comme si ce mot réclamait beaucoup de réflexion pour en faire resurgir des souvenirs.) Je ne sais pas du tout où il est. Nous sommes divorcés depuis cinq ans... il doit se trouver quelque part en Amérique du Sud... avec Tania.

— Sa maîtresse ?

— Notre fille. Il l'a emmenée alors que j'étais en clinique pour une dépression nerveuse.

Puis elle se mit à parler sans passion et soudain Wolff comprit qu'elle avait eu raison en parlant d'un « déroulement », car elle déroulait en effet, image après image, le film de sa vie, qu'elle considérait avec une mortelle indifférence, mais lorsque ce déroulement toucherait à sa fin, la conclusion logique devait intervenir : le saut dans le néant. C'était si évident que Wolff ne réussit qu'avec peine à placer les deux pinces destinées à maintenir le bandage.

— Comment vous appelez-vous ?

— Eve Bertram. (Elle saisit son épaule meurtrie de sa main valide :) Cela fait diablement mal !

— Je vais vous ramener à votre cabine, Eve.

Ni l'un ni l'autre ne s'étonna qu'il l'eût appelée Eve et elle s'appuya, docile, contre lui lorsqu'il lui remit sa robe, puis pendant qu'il peignait sa chevelure emmêlée. Elle resta la tête droite, immobile, tandis qu'il passait le peigne dans sa toison cuivrée ; seulement elle le regardait avec, dans les yeux, un étonnement qu'on ne saurait traduire par des mots. Puis ils s'en furent lentement par les longs couloirs déserts. De loin leur parvenaient la musique de l'orchestre jouant dans la grande salle et un bruit confus de voix. Mais ici on avait l'impression de se trouver sur un navire aux cent portes

ouvrant sur des caveaux funéraires.

— Cabine 187, dit-elle.

Ils s'arrêtèrent devant la porte, soudain effrayés devant l'imminence de leur séparation, dût-elle seulement durer jusqu'au lendemain matin. Puis Wolff poussa la porte et mena Eve vers sa couchette. Elle s'étendit sur la couverture, appuya sa main droite sur son visage et fondit en larmes de manière si inattendue, si violente, qu'il ne sut trouver autre chose à lui dire que :

— Je vais vous donner un calmant pour la douleur et un somnifère.

Il plongea la main dans sa poche, alla chercher un verre, y fit tomber deux comprimés, fit tourner l'eau dans le verre et approcha celui-ci de ses lèvres, puis il soutint sa tête tandis qu'elle buvait, entre deux sanglots. Enfin, il l'obligea à se recoucher avec d'innombrables précautions, comme si elle eût été faite de quelque cristal précieux, et tira sur elle la couverture.

— Vous dormirez dans dix minutes, dit-il d'une voix nouée par l'émotion.

— Resterez-vous près de moi jusque-là ? demanda-t-elle, comme un enfant qui a peur de la nuit.

— Je reste près de vous, Eve.

Il s'assit sur le lit, lui tint la main en la regardant glisser de la rêverie au sommeil. L'étreinte de ses doigts se desserra, alors seulement il se rendit compte qu'elle s'était cramponnée à lui. Avec douceur, il la débarrassa de ses vêtements, la couvrit de nouveau et quitta la cabine.

Il retrouva l'air libre sur le pont désert, s'accouda au bastingage, le front offert au vent du large et dit à la mer obscure qui roulait de grosses lames : « Que dois-je faire ? Quelle guigne, je l'aime ! » Il resta une heure sur le pont, suivant du regard la course des nuages nocturnes et les longs rouleaux liquides qui allaient battre la ligne de l'horizon où ciel et terre s'unissaient. Il était heureux comme jamais encore.



Cette même nuit, lord McHolland nota un fait étrange.

Comme il n'était nullement tenté de participer à la fête qui se déroulait, il s'était tenu éloigné de la grande salle de bal et avait dîné au petit restaurant. Puis, ayant fait sur le pont sa promenade du soir, il avait regagné sa cabine. Au moment même où il entrouvrait la porte, un claquement métallique lui parvint de l'intérieur de la cabine 101, située vis-à-vis de la sienne. Il leva la tête, vit la porte d'acajou marquée du chiffre 101 en cuivre et attendit : « C'est le bruit d'une

culasse lorsqu'on arme un fusil, se dit-il. Je connais ce claquement caractéristique, j'ai assez longtemps dormi une arme à la main pour le reconnaître sans hésitation... en Inde, en Afrique, à Singapour... C'est bien un bruit de culasse, vieux John ! Aussi sûr que je fus jadis en garnison sur la Kyberpass ! Mais comment se fait-il qu'il y ait un fusil de guerre dans la cabine 101 ? Chez ces aimables messieurs à la chevelure bouclée ? » Il s'en fut jusqu'à la porte 101, contre laquelle il appuya son oreille en retenant son souffle. Mais il n'entendit plus rien. Il vit seulement, par le trou de la serrure, qu'il y avait de la lumière dans la cabine.

Comme il était contraire à la dignité d'un lord de regarder par les trous de serrure, McHolland se redressa, retourna dans sa cabine et s'y enferma à clef.

Il manqua ainsi une chance extraordinaire.



Le lendemain matin, le petit déjeuner fut servi assez tard, car la plupart des passagers se remettaient des fatigues ou des émotions de la nuit, et les stewards avaient reçu la consigne de se montrer le moins possible dans les couloirs afin de ne pas compliquer inutilement le retour de tel ou telle, regagnant sa retraite personnelle après une nuit passée dans une autre cabine. Le Dr Wolff voulut se renseigner sur Eve Bertram. Il surgit dans le bureau du commissaire, attablé seul, l'œil éteint, devant un énorme bol de café noir. Il leva vers le médecin un regard las :

— Il m'a fallu vous remplacer auprès de notre B.B., soupira-t-il en se tenant la tête à deux mains. Docteur, je suis claqué, cette femme a la résistance d'un coureur de marathon !

— Je voulais m'assurer de quelque chose, il faut que je consulte la liste des passagers...

Le Dr Wolff s'assit, sortit de sa poche un tube de comprimés contre la migraine et le poussa vers le commissaire. Celui-ci remercia d'un signe, gémit de nouveau et fit un geste vers le classeur contenant les registres du bord :

— Tiroir 4, dit-il, cherchez vous-même, je suis trop crevé pour me lever.

Wolff parcourut les listes de passagers et trouva rapidement le nom qu'il cherchait : Bertram ; il lut avec avidité les renseignements concernant l'identité de la voyageuse : Eve Bertram, née Schildmann, domiciliée à Hanovre, Eibstrasse 9, assistante médicale, âgée de vingt-neuf ans. Il referma le registre et le replaça dans son casier.

— Que cherchez-vous ? demanda le commissaire de bord.

Il avait avalé le comprimé et mâchonnait à présent sans plaisir une moitié de petit pain.

— Tandis que vous étiez en train de danser, un accident s'est produit, rien de grave cependant...

Il s'interrompit, mais le commissaire était bien trop occupé de lui-même pour le remarquer :

— Chacun le sien, murmura-t-il, mais n'y a-t-il pas moyen de contenir des femmes telles que cette diablesse de « sirène » ?

— Non, on ne peut que les abrutir.

— Elle n'y tient pas du tout !

Il saisit des deux mains son grand bol de café et, le regard perdu dans le vide, il ne parut pas remarquer que le Dr Wolff s'en allait.

Sur le pont-promenade, le silence régnait encore. Seuls, les quatre messieurs aux boucles noires étaient déjà dans la piscine. Le Dr Wolff les vit nager ensemble, sortir de l'eau ensemble, s'étendre ensemble, comme au commandement, sur des chaises longues, enveloppés de leurs peignoirs blancs. Ils agissaient toujours de concert et Wolff se demanda, amusé, s'ils faisaient l'amour avec leurs conquêtes dans le même parfait synchronisme.

Il s'arrêta un instant, songea à Eve et regarda la mer au-delà des messieurs allongés en contrebas autour de la piscine. Le soleil matinal la métamorphosait en océan diapré, aux reflets dorés.

— Nous avons tout à fait oublié celui-là, *amici* ! remarqua Carlo Benzoni à mi-voix, en tirant le capuchon de son peignoir sur ses cheveux.

Norman White loucha vers le pont supérieur : le médecin de bord ! Il eut un sourire moqueur qui découvrit une rangée de « jaquettes » impeccables :

— On ne voit de médecins héroïques que dans les romans !

— Il n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux, répondit Mario Filippo. Il est grand, costaud, dans nos âges ; il pourrait nous causer des difficultés.

Norman White loucha de nouveau vers le docteur et le jugea consciencieusement :

— Tomaso, tu lui feras comprendre que les médecins doivent s'en tenir à la distribution des comprimés, pilules, etc. Peut-être même pourrions-nous avoir à l'employer.

— Compris, chef ! (Le jeune et joyeux Colezza croisa les mains sur ses larges pectoraux.) J'aime à causer avec des hommes instruits. Nous nous entendrons sûrement, le *dottore* et moi !

Sereinement, en se balançant légèrement parmi les longues lames, marchant à bonne allure, le *Fidelitas* s'avancait vers le golfe d'Aden. Sur sa gauche, invisible mais proche pour l'œil exercé du marin, la côte d'Arabie se déployait dans les vapeurs chaudes du matin. Des

dauphins accompagnaient le navire, bondissaient hors de l'eau, dansaient dans les vagues ; une nuée de poissons volants fusaient à l'avant de l'étrave, comme s'ils pilotaient l'énorme coque d'acier étincelant.

Dans la cabine des transmissions régnait déjà une grande animation. Le radio Alf Bergson, un Suédois, envoyait des télégrammes, dictés par téléphone de leurs cabines par quelques passagers. Les affaires continuaient, même si l'on s'en allait faire un voyage d'agrément au large de la côte des Pirates. Autrement, rien à signaler ce matin-là et Bergson émettait ce message laconique : « Tout O.K. à bord. Aucun incident extraordinaire. Mer calme. Température 23 degrés. Position... » Suivait l'énoncé précis du point exact et de la route. Ayant ainsi accompli sa tâche, Bergson coupa et tourna le bouton récepteur.

Bientôt, les messages échangés par radio sur le *Fidelitas* seraient d'une tout autre sorte, mais ce petit univers de luxe, clos sur lui-même, cerné d'eau, était alors préservé. Les passagers arrivaient peu à peu dans la salle du petit déjeuner, encore épuisés par leur nuit de bal.

Le Dr Wolff descendit au deck A et s'arrêta devant la cabine 187. De nouveau, il éprouvait cette émotion délicieuse, cet espoir fervent d'une présence. Il frappa à la porte, mais Eve ne répondit pas. Glacé d'effroi, il se souvint de ses paroles : « Je ne veux plus vivre, simplement... » Et la peur d'arriver trop tard lui fit abandonner toute discrétion, il tira violemment la porte vers lui, elle n'était pas verrouillée ; il s'élança dans la cabine et courut à l'alcôve.

Eve était étendue sous la couverture dans l'attitude où il l'avait laissée. Sa robe était toujours posée sur le dossier d'une chaise près de sa couchette. Par le hublot découvrant un pan de ciel bleu, le soleil pénétrait à flots.

— Je suis encore en vie, dit Eve comme si elle avait deviné les pensées de Wolff. (Des mèches de sa chevelure de flamme étaient collées à son visage par la sueur.)

— Que dit votre épaule ? demanda le Dr Wolff en s'asseyant sur la chaise. Souffrez-vous encore ?

— Non.

— Votre jambe ?

— La blessure me brûle un peu.

— Nous changerons le pansement. Pouvez-vous marcher avec moi jusqu'à l'infirmerie ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore bougé.

Ces paroles étaient dites sur un ton monocorde, neutre. On aurait cru entendre parler un ordinateur. Elle repoussa la couverture et, de nouveau, la vue de ce corps éveilla en lui une admiration exaltante.

Le pansement était un peu taché de sang, le bras gauche restait plié

sur sa poitrine. Le bandage était encore en place. Elle n'avait vraiment pas bougé.

— Vous êtes une enfant sage, dit-il. Mais, comme assistante médicale, vous avez de l'expérience.

— Vous vous êtes renseigné à mon sujet ?

— Naturellement, je me suis informé afin de noter votre accident sur le registre de santé.

— Vous auriez tout aussi bien pu me questionner moi-même. Je suis âgée de vingt-neuf ans, mon père était avocat, ma mère une célèbre interprète de Mozart. J'ai perdu ma virginité à vingt-deux ans... assez tard, n'est-ce pas ? Mais ce fut tout de même une erreur. C'était le premier et je l'ai épousé. Il fut aussi mon seul homme... (Elle s'assit avec précaution et Wolff la soutint jusqu'à ce qu'elle eût posé ses pieds sur la moquette.) Content ? Ou avez-vous d'autres questions en réserve ? (Elle parcourut du regard sa propre personne et secoua la tête :) Une jambe bandée, l'épaule immobilisée... faire ma toilette ne sera pas facile !

— Je vais vous envoyer l'infirmière, répondit Wolff.

— Vous et votre infirmière ! (Les éblouissants yeux verts étincelèrent de colère :) Aidez-moi donc, ce sera tout aussi bien ! Ou ne vous est-il jamais arrivé d'aider une femme à faire sa toilette ?

— Si je rassemble mes souvenirs, je réponds : non.

Il l'aida à se lever, la soutint jusqu'au lavabo et se mit ensuite à l'observer dans la glace qui le surmontait. Leurs regards se heurtaient et semblaient se défier.

— Il faut dégrafer ce soutien-gorge, dit-elle. Je ne puis y parvenir seule sans tourner l'épaule et cela me fait mal.

Il dégagea les agrafes, les bonnets de dentelle tombèrent ; il fit glisser les bretelles sur les épaules d'Eve.

— Merci, dit-elle. Quant au reste, je le ferai de la main droite.

Il recula un peu, s'assit contre la table encastrée et la contempla, tandis qu'elle faisait sa toilette... Il trouvait singulièrement naturel le fait d'être dans cette cabine à regarder Eve savonner ses seins et rincer la mousse à l'eau chaude.

Lorsqu'elle eut lavé son visage, il se leva et lui prit des mains le gant de toilette :

— Vous ne sauriez atteindre votre dos, Eve, dit-il, si cela vous fait mal, écrasez-moi le pied...

— Un médecin devrait avoir la main plus douce, Bert...

— Vous savez mon prénom ?

— Moi aussi, je me suis renseignée, ce matin, auprès du steward : Dr Bert Wolff, natif de Brunswick, âgé de trente ans, célibataire, médecin de la marine depuis trois ans.

— Ce sont des informations recueillies pour vos archives ? À quoi

bon ? Demain ou après-demain, vous mettez fin à vos jours !

— Deux jours de vie, c'est énorme et je suis curieuse... Curieuse de la mort aussi. Voilà qui simplifie tout !

Le Dr Wolff prit une écharpe de mousseline et s'en servit pour relever sa chevelure sur le sommet de sa tête ; puis il lui savonna le dos. Le contact de sa peau fraîche, lisse, blanche, d'une rare pureté — « comme de la porcelaine », pensait-il — le ravit. Il sécha Eve, l'enveloppa d'un peignoir et dénoua l'écharpe retenant ses cheveux qui retombèrent comme des traits de feu sur son visage clair.

— Je vais chercher des pansements, dit-il d'une voix rauque. Recouchez-vous, Eve. Dois-je commander votre breakfast ?

— Plus tard, Bert...

Il sortit de la cabine comme s'il se sauvait. Elle resta debout contre le lavabo, son peignoir ouvert, avec l'impression de se trouver dépouillée de son projet de suicide ; elle avait aussi le sentiment d'être laissée seule avec pourtant la certitude de n'être plus abandonnée.

« Pourquoi ne m'as-tu pas embrassée ? pensa-t-elle lorsque la porte de la cabine se fut refermée. Puisque j'ai fait un pas en retrait du gouffre ? Pourquoi ? »



Dans le cabinet d'attente se trouvait un monsieur âgé, d'allure fort distinguée, lorsque le Dr Wolff en franchit le seuil, d'un pas hâtif. Le monsieur se leva à sa vue, s'inclina avec une extrême correction, selon les principes d'une politesse ancienne, et se présenta :

— Baron von Hoffberg. Vous êtes le Dr Wolff ?

— Oui. Un instant, je vous prie, je dois m'occuper d'un accident...

Wolff voulut entrer dans la salle des pansements, mais von Hoffberg ne bougea pas :

— Je suis aussi un « accident », docteur, un des plus fâcheux, dirais-je, un souvenir de la nuit passée, si l'on veut. Ça me brûle comme l'enfer !

— Quoi ?

Wolff se détourna. Le vieux monsieur ôta sa veste, puis il remonta sa chemise et se retourna. Son dos était strié de longues traces rouges, dix sillons parallèles marqués dans la peau.

— Elle a des ongles démesurément longs et acérés, dit von Hoffberg, laconique. Avec un tempérament de feu.

— Un instant et je vous traiterai avec une pommade souveraine...

Le Dr Wolff désigna la porte d'un geste. Le vieux monsieur laissa retomber sa chemise et, passant devant Wolff, se dirigea vers la salle des pansements d'un pas digne, en parfait grand seigneur ; entre

hommes point n'est besoin de jouer les pudibonds.

— Quel est votre âge, baron ? demanda Wolff, tandis qu'il cherchait de la pénicilline, une pommade, des bandages.

— Soixante-douze ans.

— Mes compliments.

— Merci. L'air marin me ranime toujours. Une vraie fontaine de jouvence, ce mélange d'iode et de sel marin ! Je m'en vais deux fois par an faire une croisière. Ce sera long ?

— Je serai de retour dans un quart d'heure. (Wolff réunit les médicaments destinés à Eve dans une sacoche de cuir.) Dois-je mettre la radio en marche ?

— Non, merci. (Von Hoffberg s'assit et évita de s'adosser.) J'occuperai ce moment d'attente avec les souvenirs de cette nuit remarquable. À tout de suite, docteur !

Wolff répondit d'un signe. Dans le couloir menant à l'escalier du pont-promenade, il rencontra lord McHolland, la pipe à la bouche, et s'en allant vers un coin tranquille.

— Docteur, dit celui-ci en retenant Wolff par la manche, une question : savez-vous comment recule la culasse d'un fusil que l'on arme ?

— Non, répondit Wolff totalement déconcerté.

McHolland eut un geste d'impuissance.

— Ainsi je ne puis en discuter avec vous, dit-il, autrement vous me croiriez fou, mais c'était bien une culasse de fusil !

— Certainement, sir.

Wolff poursuivit son chemin. « Bon Dieu ! un bateau plein de croulants et de vieillards libidineux ! Ça promet ! » Mais il oublia tout lorsqu'il se retrouva dans la cabine d'Eve.

Sur la table se trouvaient disposés les tasses du petit déjeuner et deux verres de jus d'orange.

— Déjà le repas funèbre ? lança-t-il en jetant la sacoche de cuir sur le lit.

La tête d'Eve se tourna dans un mouvement de fureur, ses yeux lancèrent des étincelles et elle explosa, en proie à une telle colère, qu'elle ne sentit plus les élancements qui torturaient son épaule.

— Vous êtes le plus vil animal qui existe sous le soleil, lui cria-t-elle, le plus vil ! Je vivrai encore un mois pour vous faire payer ça !

Elle lui lança une tasse à la tête, mais il évita le projectile et, des deux mains, s'empara de la tête de la jeune femme : avant qu'elle eût pu saisir la seconde tasse, il l'embrassa sur la bouche, longuement, jusqu'à en perdre le souffle.

— Serait-ce de cela qu'il s'agit ? dit-il.

Et elle répondit :

— Lorsque tu changeras le pansement, ne va pas l'arracher aussi

brutalement que tu m'embrasses !

*

Au même instant, lord McHolland tentait d'entrer en contact avec les quatre honorables messieurs aux boucles d'un noir de jais. Il les trouva sur le court de tennis, entre les deux monumentales cheminées peintes en rouge et le radar. Ils jouaient un double et se déplaçaient avec élégance sur le court fait de matière synthétique teintée d'ocre. Tout en se renvoyant les balles, ils s'entraînaient en vue de leur prochaine entreprise.

— La rapidité, de bons réflexes constituent notre assurance-vie, répétait volontiers Norman White. Si l'on y ajoute une étincelle de jugeote, il n'est théoriquement rien qui puisse nous empêcher de réussir.

McHolland s'arrêta contre le haut réseau de fil de fer entourant le court, suivit les balles du regard et eut un sourire engageant lorsque les quatre garçons lui lancèrent des regards soupçonneux.

— Que vient faire cette momie par ici ? demanda Tomaso à son partenaire Carlo tout en renvoyant une balle.

Et en face d'eux, Mario disait à Norman :

— Patron, ce vieux me porte sur les nerfs. Il occupe la cabine située en face de la nôtre et l'on dit que certains vieillards entendent mieux qu'ils ne voient ; or, les portes en acajou sont diablement minces...

— Pas d'affolement ! (White renvoya la balle qui volait vers lui.) Il ne reste plus que dix jours...

— Dans dix jours, le monde pourrait se trouver sens dessus dessous.

— C'est juste : nous nous en chargeons.

Ils firent une pause après que l'équipe Tomaso-Carlo eut gagné la partie. Ils enveloppèrent leurs cous dans des foulards, essuyèrent leurs fronts ruisselants de sueur et décidèrent de s'occuper de lord McHolland. White se chargea de l'aborder :

— Vous êtes aussi un fervent du tennis, sir ?

McHolland secoua la tête :

— Non, du golf.

— C'est très différent !

— À tout prendre, il s'agit aussi d'une balle qui vole à travers les airs, un peu plus bas seulement.

— Amusant ! lança White avec une grimace engageante.

— Voulez-vous essayer ?

— Je crois que me voilà trop vieux pour m'y risquer.

Le regard de McHolland était réservé et ne trahissait pas sa

pensée : on se serait perdu dans ses yeux gris comme dans un désert.

— Tout ce que je puis encore tenir en l'air, reprit-il, c'est ma pipe ! Mais vous jouez tous bien, autant que j'en puisse juger. Vous êtes professionnels, sans doute ?

— Disons des demi-professionnels !

White fit un signe : « Interrompons la partie, signifiait ce geste, le vieux devient intéressant ! » Jusqu'alors, la conversation avait eu lieu à travers un réseau de fil de fer, maintenant les quatre inséparables sortaient du court par une petite porte et avançaient sur le pont. Ils se trouvaient seuls avec McHolland... La vie joyeuse commençait seulement un étage en dessous, sur le pont-promenade. « Si le vieux basculait à présent par-dessus bord, pensait White, ça n'aurait pas tellement l'air d'un accident. L'occasion n'est pas bonne ! »

— Vous êtes notre voisin, si je ne me trompe ? demanda-t-il.

— Votre vis-à-vis. Mais je ne considère ma cabine que comme un refuge. Un vieil homme comme moi a besoin de peu de sommeil... la plupart du temps, je me promène, ce qui, fait étrange, remplace pour moi le sommeil. Peut-être est-ce atavique ? En Écosse, dans le château familial, un fantôme rôde depuis trois siècles. Ce serait celui d'Edward McHolland, on lui a tranché la tête au cours de je ne sais quelle bataille.

McHolland eut un sourire charmant, et tout en tirant sur sa pipe, il s'éloigna. Les quatre messieurs, qui avaient glissé leur raquette sous le bras, le suivirent du regard, perplexes.

— Abrutissement sénile au troisième degré, dit enfin Carlo Benzoni.

White se retourna d'un bond, comme sous l'effet d'une piqûre :

— Idiot ! siffla-t-il. C'était une mise en garde on ne peut plus précise ! Cette momie a été alertée par quelque chose ! Il nous a fait comprendre qu'il sera constamment aux aguets, nuit et jour. Puisque ce gars-là ne dort presque pas ! Tomaso ?

— *Principale ?*

— McHolland est donc le numéro 1 !

— Immédiatement ?

— Aussitôt qu'une bonne occasion se présentera.

White alluma une cigarette. Il était plus ému qu'il ne le laissait paraître :

— Nous vaincrons aussi les fantômes. Dès que nous aurons atteint Aden et que la première excursion à terre commencera, nous mettrons en place les charges d'explosifs.

Les autres associés répondirent d'un signe de tête et, se plaçant l'un derrière l'autre, quittèrent le tennis en formation serrée.

Pendant huit jours, rien ne se passa sur le *Fidelitas*, si l'on néglige le fait que la sirène Berthilde Bolthe, renonçant à la conquête du Dr Wolff, s'en prit au commissaire, au second, au premier steward, et à deux ingénieurs mécaniciens auxquels elle infligea des complexes à l'égard de leur puissance virile.

Le vieux baron von Hoffberg parut une fois encore dans la cabine de Wolff, marqué de griffures sans mystères. Il se fit prescrire l'usage d'un onguent cicatrisant et un médicament destiné à faire baisser la tension artérielle.

— La femme n'est pas faite d'une côte de l'homme Adam, dit-il, et mon expérience m'amène à la croire issue des grands fauves sanguinaires.

— On peut les dresser ! lança le Dr Wolff en riant.

— Mais on en garde des cicatrices. (Le baron avala une pilule – un tonifiant cardiaque.) Cher docteur, on est reconnaissant, à mon âge, pour toute « patte » tendue, fût-elle armée de griffes !

À part cela, le service du médecin de bord était fort ennuyeux ; quelques individus atteints de mal de mer, deux estomacs surmenés, une grippe d'origine tropicale, deux luxations de sportifs, un grain de seigle sous la paupière d'une milliardaire américaine, une crise de coliques néphrétiques chez l'ingénieur en second. C'était tout, jusqu'à présent. Le paquebot transportait une cargaison de touristes très bien portants vers la côte des Pirates. Deux cents passagers entraînés aux voyages et qui digéraient les nuits de fêtes comme du yaourt maigre ! De temps à autre, McHolland apparaissait aussi pour un brin de conversation avec le docteur. On rencontrait le vieux lord partout où régnait un peu de tranquillité. Mais en ces lieux se retrouvaient aussi Eve Bertram et le Dr Wolff, étendus l'un près de l'autre sur leurs chaises longues, considérés déjà par les passagers comme « un couple d'amants ». Pourtant c'était une erreur. À part le baiser pris et rendu après la tasse brisée, rien ne s'était passé entre eux. Lorsque Wolff voulut, ce matin-là, faire glisser le peignoir des épaules d'Eve, elle avait retenu énergiquement ses mains :

— Non, Bert. Et évite de dire un seul mot que tu pourrais regretter plus tard ! (Puis elle avait souri et, pour la première fois, ses yeux de chat eurent un éclair de tendresse :) Assieds-toi, le café refroidit !

Paroles prosaïques en cet instant où Wolff se sentait plus proche du ciel que de la terre. Depuis lors, ils ne s'étaient plus quittés : aux repas, au bar, sur le pont, dans la piscine. Les blessures d'Eve guérissaient bien, son épaule luxée se remettait et Bert lui dit un jour :

— Tu es une heureuse nature, il te sera difficile de te tuer !

- J'ai une bonne idée !
- Révèle-moi ça !
- Pourquoi ? Il n'y a pas de recours contre cela.
- Je suis curieux de ce que tu vas me dire.

Elle l'avait regardé et ses yeux verts s'étaient voilés dans un effort de réflexion. Puis elle s'était de nouveau tournée vers la mer, le regard sur le mouvement des vagues.

Les quatre élégants messieurs se comportaient comme on l'attendait d'eux. C'était à croire qu'ils avaient dressé une liste de toutes les cabines occupées par des dames seules et qu'ils cochaient chaque matin les noms qui représentaient une tâche accomplie. Berthilde Bolthe aussi eut son tour et, en cette occasion, on put constater qu'un bon entraînement a son utilité : Berthilde tomba en partage au bouillant Tomaso Colezza, à la suite de quoi on ne la vit pas pendant deux jours. Elle resta au lit telle une chatte repue qui a dévoré dix souris ; même le steward avait perdu toute crainte de la servir dans sa cabine.

L'une des résultantes parallèles de ces exercices nocturnes fut l'établissement d'une nouvelle liste dont, certes, nul n'eût deviné l'existence. Elle comportait l'estimation en chiffres de chaque bijou que ces messieurs se faisaient montrer entre deux exploits amoureux, profitant de cette occasion pour exprimer à l'égard de l'objet une vive admiration (ce qui ravit toujours une femme), tout en palpant le joyau comme s'il s'agissait d'une exquise nudité.

McHolland, qui enregistrait ces allées et venues nocturnes avec le tact d'un gentleman, en vint à regretter ses soupçons à l'égard des quatre messieurs. Seul, le claquement sec de la culasse de fusil restait dans son oreille. « C'est idiot, pensait-il, dans la vieillesse il semble que les sons se confondent dans le souvenir. Un homme tel que moi vit surtout le regard tourné en arrière... » Aussi considéra-t-il comme un simple hasard la chute à ses pieds d'une lourde barre d'acier, qui avait dû se détacher des superstructures, puis, tout juste avant Aden, la rupture des supports d'un canot de sauvetage, ce qui amena la quille dudit canot à frôler de très près son épaule avant de s'abattre sur le bastingage. C'était l'endroit même où McHolland se plaisait à faire de longues haltes parce qu'il s'y trouvait vraiment seul.

— Maudit accident ! s'exclama le capitaine Johann Meesters par la suite en s'adressant à ses officiers. Mais nous n'ignorons pas que nous naviguons sur un tas de rouille peint en blanc. Révision immédiate de tous les canots ! Tout ce qui brinquebale devra être contrôlé, fixé, bloqué. Message radio à la compagnie ! Quant à moi, je vais rassurer notre vénérable lord !

Ce n'était pas nécessaire. McHolland qui, si souvent, avait côtoyé les catastrophes, avait déjà oublié ces incidents.

— C'est vraiment un foutu veinard ! déclara Tomaso avec amertume ce jour-là. Tout était calculé au poil... Mais cette momie s'en tire toujours, à quelques centimètres près.

Dans l'après-midi, le commandement du navire apprenait que les supports du canot de sauvetage avaient été sciés. L'ingénieur désigna les points de rupture avec précision. Le capitaine Meesters essuya la sueur qui inondait son front.

— Pas un mot à ce sujet, messieurs, je vous en conjure ! Silence absolu ! Un sabotage à bord ! Si la moindre allusion y était faite, le paquebot se transformerait en foire d'empoigne. Le nombre des hommes chargés de la surveillance sera augmenté. Postes de vigie sur tous les ponts, même si les amoureux protestent ! Qui donc, bon Dieu, a intérêt à semer la panique sur ce navire ? Quel est ce complot ? Mais je vous le jure, messieurs, si je pince le gars, je le remorquerais sous la quille tout en filant à grande allure !

— C'était une gaffe, déclara dans l'après-midi Norman White. (Les quatre messieurs, installés au bar de la piscine, buvaient un Cinzano.) Aussi, bas les pattes en ce qui concerne le vieux, reprit-il. Paix jusqu'à Aden ! Notre objectif est autrement plus important. D'ailleurs, le lord est à présent convaincu de notre innocence...

Ils rirent, choquèrent leurs verres et notèrent sur leur liste secrète les noms des dames dont ils avaient encore à faire la conquête.

— Demain, nous serons à Aden, dit le Dr Wolff à Eve Bertram. Viendras-tu à terre ?

— Non.

Debout côte à côte sur le pont-promenade, ils s'étaient accoudés au bastingage et plongeaient leurs regards dans l'ondoiement moiré des flots vert bleu. C'était un de ces moments à peine issus de la nuit, où le paquebot sommeillait encore ; une heure à laquelle il n'y avait que peu de spectateurs pour voir le soleil, disque éblouissant, commencer sa course dans le ciel radieux, incommensurable. Une bande de poissons volants suivait le navire à la hauteur de ses flancs, bêtes de légendes aux nageoires en forme d'ailes.

— Je t'aime, dit Wolff soudain, est-ce idiot ce que je dis là ?

— Non.

Ses cheveux flamboyants flottaient dans le vent. Il les saisit, sépara leur masse pour regarder le visage d'Eve. Elle avait les yeux fermés et il ne put savoir ce qu'elle pensait, car ses yeux parlaient presque mieux que sa bouche et disaient toujours la vérité.

— Veux-tu encore attenter à tes jours ? demanda-t-il.

— Peut-être...

Il eut un soupir de soulagement :

— C'est un progrès sensible, dit-il. Le plus dur moment est passé.

Elle rejeta sa tête d'un mouvement brusque, libérant ses cheveux

des mains qui les retenaient et s'éloigna, le laissant seul.

Il ne chercha pas à la rejoindre, sachant qu'il valait mieux la laisser solitaire avec son « peut-être ».

Le lendemain, la côte surgit du brouillard ensoleillé. Gigantesque masse en forme de dé composée de maisons blanches agglomérées.

Aden, au loin le détroit de Bab-el-Mandeb, l'aventure de rêve commençait sous un radieux soleil. Les passagers étaient debout contre le bastingage, les sirènes de brume du *Fidelitas* retentirent en manière de salut.

Dans les cabines 101 et 103, quatre honorables messieurs glissaient des charges d'explosifs dans d'élégants porte-documents en crocodile noir.



On n'explique pas les impressions. Or, lord McHolland éprouva une impression étrangement désagréable tandis que le *Fidelitas* pénétrait dans le port d'Aden, alors que les passagers attendaient déjà aux coupées où seraient placées, dans quelques minutes, les passerelles pour leur descente à terre.

Dans le port fourmillaient grands ou petits bateaux ; des barcasses entouraient l'étréscillant paquebot de luxe. Un peu en dehors de ses eaux, contre une jetée, se trouvaient deux canonnères britanniques, mais c'est à peine si cette vision, si familière pour McHolland, le rassura un peu. Il se trouvait à sa place habituelle, entre les canots de sauvetage, d'où il observait la manœuvre d'accostage. Un dôme de vapeur brûlante pesait sur Aden. L'air vibrail de chaleur, les blanches maisons cubiques semblaient se déformer bizarrement ; une odeur où le pétrole et des puanteurs diverses se mêlaient flottait sur le port. Ces dames du bateau s'éventaient à l'aide d'écharpes ou de journaux, des stewards couraient en tous sens et offraient des jus de fruits. Les sirènes de brume jetèrent de nouveau leur appel, afin de saluer la ville d'Aden. De leur ancrage, quelques bateaux répondirent à ce salut ; sur le quai, une armée de colporteurs attendaient les riches voyageurs qui allaient bientôt quitter le navire, ces stupides incroyants qu'envoie Allah afin que l'on puisse les gruger.

McHolland adressa un signe au Dr Wolff qui sortait de l'infirmerie du paquebot et se dirigeait vers les cabines. Il venait d'administrer au baron von Hoffberg un médicament qui allait activer sa circulation sanguine, car Hoffberg, émoussillé à la pensée d'assister à terre à des danses du ventre, se proposait d'accomplir de nouveaux exploits. « Je me sens rajeuni de dix ans, docteur ! avait-il dit, et à mon âge, dix ans de moins, c'est un fameux bond en pleine jeunesse ! »

— Docteur, un mot seulement ! lança McHolland.

Wolff s'arrêta et revint sur ses pas :

— Vous ne descendez pas à terre ? demanda-t-il.

McHolland tira une bouffée de sa pipe, qu'il frappa ensuite contre une barre de fer :

— Non, je connais Aden. J'étais ici voici cinquante ans comme jeune lieutenant. La ville avait, il est vrai, un tout autre aspect, c'était l'Arabie, rien que l'Arabie. À présent, que vous accostiez à Aden, Singapour ou Hongkong, ces nouveaux gratte-ciel se ressemblent tous d'une certaine manière. En ce temps-là, interpellé une femme était une aventure, aujourd'hui cela coûte cinq livres. J'attends la côte des Pirates où, dit-on, subsisteraient encore quelques vestiges de ces jours lointains. Mais autre chose, docteur, avez-vous remarqué que nos quatre jeunes messieurs aux boucles noires restent à bord ?

— Beaucoup de passagers restent à bord, sir, moi aussi.

— Sans doute parce que le ravissant objet de votre admiration ne descend pas à terre ?

— Oui.

— C'est une raison. En revanche, ces quatre messieurs n'en ont aucune.

— Peut-être auraient-ils trop chaud à terre ?

— Si l'on a pu rester pendant dix jours à lézarder au soleil, on ne souffrira guère du climat d'Aden. J'ai observé ces quatre garçons, c'est une petite bande assez remarquable. (McHolland fit un signe de tête tandis qu'il levait les yeux :) Voyez-les, là-haut, sur le pont-promenade, je sais qu'ils ont subi l'assaut de vingt dames au moins qui les suppliaient de participer à l'excursion à terre, mais ils ont répondu *no*, ce qui ne laisse pas de surprendre si l'on se remémore l'empressement qu'ils ont montré lorsqu'il s'agissait de satisfaire les désirs de ces dames. C'est incompréhensible ! Docteur, j'éprouve un sentiment étrange. Voici bien des jours que j'observe ces quatre personnages et j'ai fait en sorte qu'ils le remarquent. Deux d'entre eux ont donné des signes de nervosité : on connaît ce frémissement dans les yeux et au coin de la bouche. Pourquoi cette nervosité ?

— Je vais m'occuper d'eux !

Le Dr Wolff adressa à McHolland un petit signe de tête. Inutile d'expliquer au vieux monsieur que chacun a le droit d'avoir ses singularités, tout comme McHolland lui-même qui devait avoir lu trop de romans policiers et qui se plaisait à jouer au détective.

— On étouffe ici, sir, ajouta-t-il, vous devriez aller au bar boire un bon whisky !

Le Dr Wolff se détourna, constata que le *Fidelitas* avait accosté et que la première passerelle était prête, puis il s'en alla plus loin, vers l'escalier menant aux cabines de 150 à 200.

Les quatre messieurs, groupés sur le pont-promenade, grillaient paisiblement une cigarette. Lord McHolland se bourra une nouvelle pipe.

Sans que nul ne s'en doute, les manœuvres se préparaient et l'épouvante attendait son heure.

Les passagers se trouvaient maintenant à terre, le paquebot était presque désert, à part l'homme de quart, un officier, deux stewards, une partie du personnel de la salle des machines et quelques voyageurs qui se sentaient plus à l'aise dans les cabines climatisées du *Fidelitas* que sous la calotte de feu pesant sur Aden. Même la perspective d'aller visiter un véritable bordel oriental aux danseuses à peine vêtues ne les tentait pas. Eux exceptés, tout le monde avait quitté le bord, même les matelots dans leurs tenues blanches fraîchement repassées. Johann Meesters était sur ce point encore plus maniaque qu'un lieutenant de vaisseau prussien : la tenue de son équipage est la carte de visite d'un navire.

Eve Bertram était assise seule auprès de la piscine abandonnée lorsque le Dr Wolff émergea du couloir des cabines.

— Je te croyais encore en bas, dit-il en s'étendant auprès d'elle sur l'une des chaises longues.

Elle portait un bikini couleur d'or et sa chevelure se répandait librement sur ses épaules, cascade de soie étincelante.

— Je ne t'ai pas révélé quelque chose, dit-elle en fixant du regard l'eau de la piscine : je te déteste.

Bien qu'il se fût habitué à vivre avec les mystères de cette femme au caractère unique, et qu'il se fût promis de ne plus se laisser surprendre, il sursauta tout de même.

— Pourquoi ? répondit-il.

— Parce que je t'aime. Je te hais et je me hais parce qu'il en est ainsi. J'avais décidé de ne jamais plus aimer.

— C'est logique si l'on a choisi de mettre fin à ses jours, mais quelle femme est capable de logique ?

— Moi ! (Elle s'adossa, les cheveux rejetés sur son visage, comme un rideau qui devait cacher à Wolff tout ce qu'elle entendait garder secret à son égard.) Laisse-moi seule, Bert.

— Je n'y songe pas.

— Comme tu veux. Mais il pourrait arriver que tu restes planté là sans savoir quoi faire. Je veux t'épargner cette situation stupide.

— Il y a toujours une possibilité de sauvetage.

— Cette avidité à vivre et à poursuivre son existence m'écœure !

Elle remonta ses genoux qu'elle entoura de ses bras, geste qui tendit les muscles et les fit saillir sous sa peau bronzée. Sa beauté révélait, dans son équilibre parfait, un peu de sa force secrète.

— Je ne t'ai pas tout dit, reprit-elle. Tania est morte, il y a six

semaines... écrasée... par la voiture de son père, qui pénétrait en marche arrière dans le garage... mais lui n'a pas tardé à étendre Tania à son côté dans la voiture, à fermer les portes du garage, remonter les glaces, puis mettre le moteur en marche...

— N'en dis pas plus, répondit-il d'une voix nouée.

— Pourquoi pas ? Plus j'en parle, plus j'ai conscience que chaque mot, chaque miette de souvenir me pousse un peu plus vers l'abîme. Il me faut cela, Bert... car je suis lâche au fond. (Elle se leva, c'était plutôt un sursaut, et s'approcha du bord de la piscine.) On arrive à avoir enfin le courage de se supprimer en pleine conscience... et puis un homme paraît et l'on s'en éprend... Coup bas du destin ! C'est pourquoi je te hais !

— La pensée ne t'est jamais venue de tout recommencer à zéro ?

— Non. Je suis déjà trop avancée dans ma détermination. Recommencer... quel sot propos ! Une momie recommence-t-elle sa vie lorsqu'on la sort de son sarcophage pour l'installer dans un musée ?

— Le fait que tu puisses encore aimer prouve que tu es vivante.

Elle se retourna d'un bond, il ne voyait pas ses yeux verts sous la cascade de cheveux cuivrés, mais il devinait qu'ils étaient grands ouverts, dilatés d'effroi :

— Va-t'en ! siffla-t-elle. Que diable, va-t'en ! Laisse-moi seule... ou je me jette par-dessus bord sur le quai !

Il hésita, puis en silence, il se leva et s'en fut. « Cela vaut mieux, pensait-il. Que cette femme a eu une destinée incroyable ! Mais ce qu'elle a souffert, des milliers d'autres l'ont souffert aussi et se comporter comme elle l'ose, c'est témoigner d'un égoïsme criminel. Je le lui expliquerai ; pas aujourd'hui, mais bientôt, très bientôt ! »

Il traversa le pont, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, en s'efforçant de ne pas se retourner. Il lui en coûta un effort terrible, mais il résista et descendit vers le pont III. Eve le suivit du regard. Toute exaltation l'avait quittée, ses muscles se détendaient, elle se sentait misérable et injustement châtiée.

— Aide-moi ! dit-elle tout bas tandis que Wolff s'éloignait sans que sa démarche trahît la moindre hésitation. Viens-moi donc en aide... car je ne veux plus du tout mourir... Je veux vivre ! Vivre avec toi ! Mais j'ai peur... ne peut-on me comprendre... ou suis-je folle ?

Le Dr Wolff disparut dans l'escalier du pont III. Un hasard idiot voulut qu'au même instant, Mario Filippo et Tomaso Colezza surgissent d'une cursive portant à la main leurs jolis porte-documents en croco noir lestés d'explosifs puissants.

Ils étaient en route vers les cales du navire, vers la salle des machines, les soutes et, grâce à leur entraînement intensif et minutieux, ils agirent avec la rapidité de l'éclair, si bien que Wolff ne

vit ni n'entendit rien. Il ressentit seulement un coup sur la nuque et perdit conscience. Tomaso se releva, le traîna dans l'une des cabines désertées où il le jeta sur la couchette, puis il courut rejoindre Filippo.

— Chierie ! haleta-t-il, mais je parie qu'il n'a rien vu ! (Ils descendirent en courant les escaliers. Le plan A se déroulait comme il avait été prévu et répété.) Il n'en sera que plus surpris de se trouver dans le lit d'une femme inconnue... *Diavolo*... nous n'avons que neuf minutes...



Tout se passa on ne peut mieux.

Partout où ces honorables messieurs pénétrèrent dans les cales du navire, ils trouvèrent le vide absolu. Sauf dans la salle des machines où se trouvaient trois mécaniciens et un jeune ingénieur... Le poste de surveillance nécessaire. Ils jouaient à la canasta.

Norman White et ses hommes n'eurent aucune peine à placer leurs charges en sept points. C'étaient des bombes dont l'explosion serait déclenchée électroniquement ; elles étaient pourvues d'un piétement magnétique qui se collait partout comme un rameau de lierre. Un signal envoyé au moyen d'un petit appareil émetteur radio portatif les ferait exploser. Un petit appareil remarquable de précision, sorti des laboratoires d'une famille distinguée, appartenant à la mafia. Les quatre messieurs posèrent leurs charges de telle manière que le *Fidelitas* soit éventré en sept points de sa coque. Et alors, les cloisonnements étanches, les pompes, bref tous les aménagements se révéleraient sans effet... Il ne resterait plus qu'à prier. Mais une prière n'a pu, jusqu'à présent, combler sept brèches gigantesques ouvertes par des explosions. Il serait donc inutile de tenter quoi que ce soit lorsque Norman White aurait appuyé sur l'un des boutons de son émetteur à ondes courtes.

Satisfaits de leur travail, les quatre associés remontèrent sur le pont supérieur pour s'étendre, sous le vélum, auprès de la piscine. De même qu'ils s'étaient regroupés au fond du navire avec un O.K. quatre fois proclamé, de même ils étaient réapparus ensemble sur le pont-promenade ; et McHolland n'y vit que du feu, car il n'avait pas remarqué leur disparition « en douce ». De son observatoire habituel, il avait vu une fraction de leurs corps étendus sur les chaises longues. Il ne se doutait pas que ce n'étaient que leurs vestes qu'ils avaient suspendues aux dossiers de leurs fauteuils ; après quoi ils avaient entrepris leur expédition dans les entrailles du navire. Lord McHolland eût juré ses grands dieux que ces messieurs n'avaient pas quitté le pont.

Vingt minutes plus tard, le Dr Wolff émergea des profondeurs du bateau et se dirigea vers McHolland. Il était pâle et sentait fortement l'alcool.

— Que vous arrive-t-il ? lança l'Anglais, surpris. Depuis quand vous soûlez-vous en secret, docteur ?

— Ce que vous sentez n'est que de l'alcool à 90° et cette odeur émane de ma nuque. (Wolff s'accouda au bastingage :) On m'a matraqué voici vingt minutes...

— Divinités du Styx ! Où donc ?

— Dans le couloir des cabines. Je n'ai rien vu : un choc sourd, puis la nuit...

— Je vous répète que quelque chose se prépare sur ce bateau ! Mais qu'auriez-vous à voir là-dedans ? Un médecin ? Jadis, les médecins avaient une situation privilégiée du fait que l'on a toujours besoin d'eux... quoi qu'il arrive. (Il lança un regard vers le pont supérieur.) D'ailleurs nos quatre messieurs n'ont pas quitté ce pont... S'agirait-il de la vengeance d'un jaloux, docteur ?

— Je suis en plein mystère. (Le Dr Wolff porta la main à sa nuque où, malgré les frictions à l'alcool, gonflait une grosse bosse.) Je me suis seulement intéressé à Mme Bertram.

— C'est bien ce que je voulais dire. (Lord McHolland retint son sourire en coin :) Nous devrions passer en revue les dames restées à bord. Peut-être se trouverait-il parmi elles une créature assez athlétique ?

Il se révéla que les suppositions de McHolland n'étaient pas erronées : Berthilde Bolthe était restée sur le paquebot.

— Tiens ! tiens ! dit McHolland satisfait. Une lueur ?

Le tragique était qu'il s'agissait d'une fausse lueur, à la faveur de laquelle le destin du *Fidelitas* s'accomplirait sans obstacles.

*

Tard dans la soirée, après que les passagers du *Fidelitas* se furent aventurés dans un bordel oriental – simple objet de curiosité dont ils se plairaient à s'entretenir ensuite –, le capitaine Meesters dressa un procès-verbal de l'agression dont le médecin avait été victime et envoya par radio le récit détaillé de cet incident à sa compagnie.

— Même si nous paraissions ridicules, avait-il dit auparavant, car je sais ce qu'on dira : le médecin doit se charger de calmer lui-même ses folles admiratrices et clientes. Mais j'estime, quant à moi, qu'il n'est pas possible que l'une de ces dames ait été assez hardie pour s'assurer vos faveurs par la violence. C'est contraire à toutes les expériences passées en ce qui concerne les médecins de bord. Non, docteur, il se

passé autre chose sur ce navire ! Vous avez un ennemi.

Wolff secouait la tête. Sa bosse se résorbait grâce aux applications d'alcool et il avait pris des comprimés pour calmer la douleur.

— Je suis un nouveau venu à bord, je ne connais les passagers et chaque homme d'équipage que depuis Dar-es-Salam.

— Réfléchissez ! (Lutz Abels, le second, avait posé devant lui la liste de tous les hommes ayant un poste ou un emploi à bord.) Serait-il possible que l'un des matelots vous ait connu auparavant ? Sur un autre bâtiment ? Sur l'*Eleonore* ? Y auriez-vous eu des difficultés avec l'équipage ?

— Jamais, je vous l'ai déjà dit, la vie y était fort paisible.

— Vous voyez que tout peut changer. (Le capitaine Meesters relut une fois encore le compte rendu que le radio Bergson devait émettre immédiatement.) Il y a quelqu'un à bord qui joue le rôle de la fatalité : à deux reprises, lord McHolland a échappé à un accident mortel ; maintenant, c'est votre tour, docteur ! On ne m'ôtera pas cette idée de l'esprit : il y a un fou à bord ! Un individu dont l'aspect et le comportement sont apparemment normaux, mais qui s'amuse à provoquer des incidents périlleux afin de semer la panique sur ce navire. Il entend se divertir de ce désarroi. C'est un sadique, inoffensif jusqu'à présent grâce à un concours de circonstances heureuses. Mais cela peut changer subitement. Qu'en pensez-vous, docteur ?

Wolff réfléchissait. La théorie de Meesters semblait logique, c'était la seule plausible. D'abord McHolland, puis lui-même ; demain peut-être quelqu'un d'autre, qui ne se tairait pas et donnerait l'alarme, déclencherait la panique. Si c'était là le but recherché par le fou, les heures à venir seraient des plus dramatiques.

— C'est possible, dit-il lentement.

— À quels signes reconnaît-on un dément, docteur ?

— Un dément de cette sorte, tel que nous l'imaginons, est presque impossible à détecter. Ainsi que vous venez de le dire, il mène une existence parfaitement normale, il se trouve peut-être parmi nous en ce moment. C'est lui qui aime les poires Belle-Hélène au dessert, se promène au clair de lune, s'en va contempler les instruments de précision de la salle des machines...

Meesters adressa un signe au radio Bergson et poursuivit la lecture de son compte rendu.

— Envoyez-moi ça ! Le nombre des hommes de quart chargés de la surveillance sera doublé. Observez tout et chacun ! (Meesters repoussa sa casquette en arrière.) C'est tout ce qu'il est possible de faire, car, en vérité, nous ne pouvons rien empêcher. Quiconque veut en cet instant provoquer une panique le peut. Cette impuissance totale de notre part est terrible, mais le pire est de ne pouvoir mettre en garde nos passagers : nous avons à bord soixante-dix pour cent de névrotiques,

de snobs et d'hypocondriaques ; si on leur dit qu'un fou se trouve parmi eux, ils s'effondreront comme des pantins. Faut-il que nous promenions deux cents chiffes à travers l'océan Indien ? Messieurs, je ne puis que vous dire : ouvrez l'œil et taisez-vous ! Je vous remercie.

Le Dr Wolff resta dans la cabine du capitaine tandis que les autres officiers s'éloignaient. Johann Meesters alluma une cigarette d'une main nerveuse.

— Vous avez encore quelque révélation en réserve, docteur ? grommela-t-il soudain. Allons, racontez-moi ça !

— Je voudrais examiner tout les individus se trouvant à bord.

— Bon Dieu ! Comment voyez-vous ça ?

— Si je passe au crible quatre-vingts clients par jour à la manière d'un caissier bien entraîné et que je puisse faire usage de mon savoir médical, je devrais réussir à jauger quelque quatre cents personnes en peu de temps.

— C'est un argument ! Quand commençons-nous ? (Le capitaine Meesters riait jaune.)

— Nous procéderons à cet examen général entre Aden et Marbat. Combien de temps dure ce voyage ?

— Cinq jours.

— Cela suffit. Quand quittons-nous Aden ?

— Cette nuit même.

— On commencera donc demain dans l'après-midi.

Wolff se leva. Le capitaine faisait rouler sa cigarette éteinte entre ses lèvres :

— Comment désigner cette... mesure de sécurité ?

— Opération « pavillon jaune ». Wolff posa doucement sa casquette sur sa bosse. Pour rappeler le drapeau jaune de la quarantaine des épidémies. Tout le monde en éprouvera ce frisson d'aventure pour lequel les passagers ont payé, après tout !

« Un médecin qui a de l'humour ! (Meesters heurta ses poings l'un contre l'autre.) Dommage que le Dr Bender ne soit pas ici : il prendrait plaisir à écouter son jeune et très doué successeur. »

*

Au cours de la nuit, on frappa à la porte de Wolff. Il venait de s'endormir et s'éveilla en sursaut. Jetant un peignoir sur ses épaules, il ouvrit.

Eve Bertram était sur le seuil. Le visage à demi caché par sa chevelure, elle dit plaintivement :

— Je ne peux pas dormir, Bert...

Il s'effaça pour la laisser passer et elle pénétra dans sa cabine,

s'assit sur le lit et serra ses mains jointes entre ses genoux. Elle était vêtue d'une robe de chambre en soie du Japon, sur laquelle un dragon rouge brodé se tordait en travers de ses reins jusque sur ses cuisses. Ce monstre semblait l'étreindre. Wolff passa dans la petite salle de bains, mit sa tête sous le robinet d'eau froide et se sécha soigneusement. Il sentait toujours son enflure.

— Je m'en vais tout de suite, dit Eve lorsqu'il revint, je voulais seulement te dire que je ne peux pas dormir... J'ai recommencé à réfléchir et c'est ta faute ; alors tu ne dois pas dormir non plus !

Elle se leva, mais Wolff, d'une main, la repoussa sur le lit. Elle tomba en arrière et resta étendue, les bras écartés, les genoux joints, comme écrasée par le dragon qui la recouvrait.

— Je m'attendais à te voir, mais pas dès aujourd'hui, il est vrai.

— Je ne suis pas une putain, reprit-elle derrière sa masse de cheveux cuivrés, on paie les putains. Mais je me fais payer tout de même et je suis chère !

— Combien ? dit-il.

— Je te demande ma vie... (Elle rejeta ses cheveux d'une main. Son visage paraissait dévoré par ses yeux aux reflets verts.) Malgré cela je ne suis pas une putain, car tu ne peux pas payer ce prix. Je voulais seulement te dire...

— ... Que tu ne peux pas dormir. C'est une raison pour consulter un médecin et celui-ci peut te venir en aide.

Wolff s'assit sur un tabouret en face d'Eve. Il savait qu'elle était nue sous sa robe de soie fermée seulement par des agrafes. Il voyait les pointes de ses seins à travers le tissu diaphane et doux, les formes de son corps, de ses cuisses, de ses jambes, mais cette vue n'éveillait en lui aucune tentation, plutôt une tendresse profonde, pure, située au delà de tout désir de possession.

— Cette nuit fut une épreuve, reprit-elle. Je suis restée longtemps appuyée au bastingage, les yeux rivés à la mer que la lune paraît de lueurs tentatrices ; il m'a été dur de leur résister, elles m'attiraient vers les abîmes irrésistiblement et tu n'étais pas auprès de moi.

— Mais à présent tu es ici et c'est merveilleux.

Il prononça ces paroles d'une voix nouée, rauque. « Mon Dieu ! pensait-il, si elle avait sauté par-dessus bord ! J'aurais désormais à porter le fardeau de cette impuissance, de cet échec, et je ne m'en guérirais jamais. Une partie de cette femme restera à jamais en moi. Cette partie d'elle-même qui vous brise les nerfs, vous vide lentement, cette aspiration au repos absolu, à la paix, à l'oubli, à l'anéantissement. »

— J'étais debout contre le bastingage et je me suis penchée très bas, dit-elle. La mer bruissait, c'était comme un appel que je comprenais, mais moi je lui ai crié : « Non ! Je ne veux pas ! » Je n'en

puis plus ! C'était ce que hier encore je disais à la vie, mais aujourd'hui j'ai insulté la mort et me voici auprès de toi. Et alors ? Que faisons-nous ? Je ne suis plus rien, je n'ai ma place nulle part.

Elle secoua la tête et son visage disparut de nouveau sous sa chevelure de flamme.

Wolff se pencha, souleva les jambes d'Eve et les posa sur le lit ; il poussa la jeune femme contre le mur et s'allongea auprès d'elle.

— Déshabille-moi, dit-elle (Sa voix, soudain, était enfantine.) Je frissonne... La mer imprègne encore ce vêtement... je veux te sentir...

Il la libéra de son dragon de soie rouge, souleva à bout de bras son radieux corps nu, rejeta la couverture, déposa Eve sur sa couche, se dévêtit lui-même et tira de nouveau la couverture.

Ils échangèrent la chaleur de leurs corps. Il repoussa des deux mains les cheveux qui voilaient le visage d'Eve et ils se regardèrent comme si chacun découvrait en cet instant un autre monde, une âme neuve, une indicible félicité dont nul n'a jamais parlé ni écrit et où ils pénétraient seuls et les premiers.

— Il n'y a, en fait, que deux possibilités qui s'offrent à nous, dit-il : mourir ensemble ou vivre ensemble.

— Que choisissons-nous ? dit-elle.

— Je te laisse le choix.

— Essayons la *vie*, Bert...

Elle entoura son cou de ses bras et l'attira à elle. La tiédeur lisse de son corps l'emplit d'une sorte de stupeur enchantée, tout ce dont ses mains s'emparèrent lui parut félicité faite chair.

— Je veux vivre éternellement, dit Eve au cours de la nuit. Éternellement ! C'est-à-dire tant que tu vivras...

En dessous d'eux, dix mètres plus bas, entre les cloisons étanches 5 et 6, la mort était tapie dans un recoin obscur. Elle ressemblait à un gros boudin qu'un mauvais farceur eût fixé à la paroi d'acier.

*

L'après-midi du lendemain, le *Fidelitas* eut son « divertissement », salué par un tonnerre d'applaudissements.

L'orchestre joua des swings entraînants, des airs de cow-boys ; la flamme jaune flottait au mât. Les officiers expliquaient la raison du rassemblement et distribuaient des feuillets exposant le pourquoi de l'opération. Ils avaient été imprimés la nuit, sur la petite machine offset.

Un passager allemand, émoustillé par un souvenir, se claqua les cuisses en criant :

— Jecrois revivre certain conseil de révision ! Hommes en rang

par dix, baisser culotte, plongeon en avant, jambes écartées, inspection du « troisième œil »... et c'est pour ça que j'ai payé cinq mille marks ? Si je raconte ça à mon club !...

On commença par l'équipage. L'opinion du Dr Wolff était que le fou inconnu ne se trouvait pas parmi le personnel, mais parmi les passagers. Il passait en revue l'équipage en jetant un regard rapide au fond du gosier de chaque matelot, après quoi il lui pinçait le ventre, ce qui éveillait des réflexes souvent très vifs, car l'abdomen est le siège de la plupart des secrets d'un homme, puis il le renvoyait. Les passagers qui attendaient leur tour dans les couloirs questionnaient les matelots qui avaient passé la visite.

— Faut-il se déshabiller entièrement ? s'écria une dame d'âge mûr, le visage rougi par l'émotion. Vraiment entièrement ?

— Entièrement, madame.

— Oh ! (La dame respira profondément. Dans ses yeux las, il y eut un éclair.) Enfin un jeune médecin consciencieux !

Puis elle fendit la foule pour retourner dans sa cabine où elle se parfuma consciencieusement aux points de sa personne qui seraient exposés aux yeux d'autrui.

Dans la file d'attente se trouvaient aussi les quatre honorables messieurs portant blazers blancs et pantalons aubergine.

Des stewards passaient des jus de fruits.

Le Dr Wolff travaillait comme une machine bien huilée. Regard aigu au fond de chaque gosier, pincement énergique de la peau de l'abdomen, et au suivant ! « Non, pensait-il, ou oui, tout de même ? Dans le fond de la pupille de chaque humain réside une parcelle de son âme, de son inconscient, l'autre moi. Son hôte ne se doute souvent pas de sa présence, mais il est là... » Le Dr Wolff pensait au caractère compliqué d'Eve et poursuivait ses examens.

En vain. Et de ce jour il devina qu'ils ne voguaient pas sur une mer paisible, brillante de soleil, mais parmi les menaces d'une terreur encore inexplicable.



Pendant quatre jours, passagers et matelots défilèrent dans le cabinet de consultation du Dr Wolff. Les messieurs plaisantaient, les dames étaient déçues de n'avoir pas eu à se déshabiller totalement. Le dernier à se présenter à l'infirmerie fut lord McHolland qui déposa sa pipe dans le cendrier et retira sa veste de toile blanche. Wolff fit un geste de refus :

— Inutile pour vous, lord McHolland !

— Pourquoi pas ? Peut-être suis-je en train de mijoter un choléra ?

— Vous savez parfaitement la raison de ce guignol !

— Naturellement. (McHolland s'assit et glissa de nouveau sa pipe entre ses dents.) Et le résultat ?

— Mince.

— Diable ! Vous avez tout de même découvert un indice ? (Il se pencha en avant, ses yeux habituellement voilés d'ennui s'animèrent :) Qui est le terroriste ?

— Au cours d'une « inspection » générale de cette sorte, on finit par classer les gens en trois groupes. Les uns ont peur d'être malades, d'autres considèrent cette mesure de précaution comme une distraction qui leur change les idées, enfin une troisième catégorie refuse dans son for intérieur la maladie, elle a la prémonition d'un danger. Mon intuition me dit : c'est là que niche l'inconnu que nous cherchons. J'ai retenu neuf personnes de ce type, neuf sur plus de quatre cents ! (Wolff poussa une liste en travers de son bureau :) Société intéressante, nos quatre compagnons de voyage aux têtes bouclées...

— Tiens, tiens ! s'écria McHolland.

— Le second Abels...

— Ça, c'est idiot, docteur. Excusez-moi de vous le dire.

— Un Grec du nom de Alexandre Mikinades...

— Un homme courtois... Il est exportateur d'olives, il a une femme et quatre filles. Rien de louche.

— Nous partons toujours du principe selon lequel l'inconnu recherché est psychiquement malade, que c'est un paranoïaque qui, extérieurement, mène une vie tout à fait normale. (Wolff jeta un regard à sa liste :) Enfin, trois femmes... mais elles, ce sont des caractères particuliers.

— Cette liste n'apporte rien, conclut McHolland après un instant de réflexion. Vos intentions étaient bonnes, docteur, mais si folle que la société réunie sur ce paquebot puisse nous paraître... ce qui s'est passé a d'autres raisons qu'une anomalie psychique. Nous voici de nouveau devant ce mystère comme au début et seul un point est intéressant : « le quartette », ainsi qu'on désigne déjà à bord nos jeunes messieurs, se trouve sur votre liste. Vous avez certainement considéré leur cas avec une attention soutenue, n'est-ce pas ? Mon sentiment, reprit McHolland en s'adossant tandis qu'il envoyait une bouffée de fumée au plafond, mon sentiment c'est qu'il faut creuser cette question qui éveille en moi un souvenir du temps où j'étais en poste aux Indes. Partis en éclaireurs contre un groupe de révoltés, nous bivouaquions pour la nuit dans le lit desséché d'un fleuve. Les deux guetteurs s'étaient endormis... nous avions derrière nous une marche forcée épuisante. Soudain, alors que je dormais comme un mort, quelqu'un me secoue par l'épaule, si fort que je m'éveille en sursaut – mais,

personne... Je suis étendu, seul, sous ma tente, pourtant je sens encore je ne sais quelle meurtrissure à l'épaule. Je bondis hors de ma retraite et je vois une bande d'indiens qui remontent en rampant le lit du fleuve. Nous avons pu les anéantir... Mais l'avertissement inexplicable grâce auquel je m'étais réveillé nous avait, à tous, sauvé la vie. Il en va exactement de même à présent... Lorsque je regarde ces quatre lascars tirés à quatre épingles, une sonnette d'alarme retentit en moi. (McHolland se leva, remit sa veste de toile :) Mettez-moi sur la liste, docteur, dit-il en frappant le papier de l'index. McHolland, diagnostic : hallucinations... *So long, doc !*

Wolff le suivit d'un regard pensif et traça au crayon rouge un cercle autour des noms de White, Filippo, Colezza et Benzoni. « Pourquoi donc ? se disait-il en même temps. Tout acte, s'il n'est pas le fait d'un malade mental, a un motif profond. On peut détourner un avion, puis le faire exploser ensuite lorsqu'on se trouve soi-même en sûreté... mais kidnapper un paquebot transportant quatre cents touristes et marins, c'est bien l'acte le plus imbécile qu'on puisse imaginer ! »

— Soupçons mal fondés, dit-il plus tard au capitaine Meesters, j'ai échoué.

— Vous avez tenté tout ce qui était possible.

Meesters, debout devant une grande carte marine, avait tracé au crayon la route du paquebot qui se trouvait en cet instant au large du cap Ras Fartak et qui pénétrerait le lendemain dans le golfe de Salalah. On avait prévu comme port d'escale, cinq heures durant, Marbat, dans l'émirat d'Oman... ville où pendant des siècles, les fières traditions de la vie au désert s'étaient maintenues. Derrière Marbat se dressait tout du long de la côte, tel un bouclier la protégeant du gigantesque océan de sable, la chaîne montagneuse de Samhan. Barrière rocheuse abrupte, dénudée, calcinée, au reflet rougeâtre, qui s'élevait, jusqu'à 1 678 mètres, dans le ciel incandescent. Au-delà commençait l'infini sablonneux où dorment les millénaires de la création du monde.

Le désert.

— Peut-être n'y a-t-il eu que succession de « hasards », constata le capitaine Meesters. Je parle de ce qui est arrivé à lord McHolland. En revanche, l'agression dont vous êtes la victime est absolument réelle. Je penche donc pour séparer ce qui est arrivé à McHolland et votre fâcheuse aventure. C'est la jalousie qui vous a valu ce coup dans la nuque, croyez-moi, doc ! (Meesters eut un éclat de rire et posa contre la carte la règle qui lui servait à mesurer les distances :) Un médecin de bord appartient à toutes les passagères ! Sachez-le. Surtout lorsque l'on a votre physique. Avec le vieux Bender, il en allait autrement, on n'allait le trouver que lorsqu'il y avait « péril en la demeure ». Mais même ce vieux a reconnu ceci : s'il me fallait compter toutes les

femmes qui ont traversé ma vie de médecin de bord, il me faudrait une machine à calculer !

Le Dr Wolff examina une fois encore sa liste : neuf noms après quatre cents examens... Puis il la déchira et en jeta les morceaux dans le panier à papier de Meesters.

— Vous serez le premier à l'apprendre, mon capitaine, dit-il, je vais épouser Eve Bertram.

— À bord ? Oh, non, cher doc ! Je refuse de vous marier. Après le voyage, à terre, vous aurez droit à tous mes meilleurs vœux et j'accepte volontiers de vous servir de témoin, mais le mariage à bord du médecin de service si convoité par tant de passagères frémissantes à la pensée d'une aventure... Mon cher, je n'en suis tout de même pas à amorcer une centaine de bombes à bord de mon navire !

Il n'y en avait que sept dans les entrailles du *Fidelitas*, mais nul ne le savait.

Paisible cité laquée de blanc portant quatre cents destinées à son bord, le *Fidelitas* filait vers la mer d'Arabie. Il s'était approché de la côte en modifiant sa route et l'on voyait dans le brouillard surgir la silhouette de la presqu'île arabique, les côtes de l'Hadramaout, ses rives basses.

— Demain, après le déjeuner, déclara Norman White dans la cabine 103. (Les quatre honorables messieurs nettoyaient de nouveau leurs armes. Dans l'atmosphère chaude et humide, un bon entretien des armes équivalait à une assurance sur la vie. Ils riaient, contrôlaient le mécanisme de leurs mitraillettes, fumaient des cigarettes à l'arôme sucré et buvaient de l'eau minérale mêlée de vin rouge.) Ainsi qu'il a été convenu, nous gagnerons ensuite Sayhut, sur la côte, avec la barcasse. Nous avons une grande liberté d'action, du temps, donc pas de précipitation, pas de nervosité. Ces quatre cents passagers représentent notre meilleure garantie.

Le soir venait. La mer semblait presque immobile, miroir magique où se reflétait la lune. Sur le *Fidelitas* avait lieu l'une des nombreuses fêtes prévues dans la croisière. Aujourd'hui, le thème était : « Invité chez un pacha. » On avait choisi le baron von Hoffberg comme pacha... Sous un turban gigantesque, il trônait sur la scène, entouré de dames piaillantes et à demi nues, censées représenter des bayadères. On servait le champagne dans des verres en forme de babouches.

— Demain soir, nous descendrons à terre, disait Eve Bertram.

Assise auprès de Wolff à la table du capitaine, admirée des hommes, jalousée des femmes, dans sa robe de soie d'Orient avec sa chevelure rutilante, elle avait l'air d'un oiseau de paradis échappé d'un conte de fées.

— Je veux me perdre avec toi dans les ruelles de Marbat, murmura-t-elle. (Elle appuyait sa tête sur l'épaule de Wolff qui savait

que ses yeux verts devaient luire en cet instant.) Cela compte, dit-elle après une petite pause. Songe que je ne voulais plus fouler le sol de cette terre !

Les quatre respectables messieurs, drapés dans de larges haïks blancs, dansèrent, infatigables, jusqu'à l'aube. Puis ils se retirèrent pour se préparer, après neuf heures de sommeil, à affronter le grand jour.

Vers midi, on passa au large de la Qamr Bay. Lorsque le dessert fut servi dans la salle à manger, les machines du *Fidelitas* grondaient sur un régime ralenti. Au loin brillait la ville de Salàlah ; la chaîne montagneuse de Mahra voguait, tel un mirage, dans le ciel azuré vibrant de chaleur.

McHolland venait de surgir chez le Dr Wolff. Il avait baisé la main d'Eve, puis avait dit :

— Docteur, mettez-moi à la porte si vous avez l'impression que je suis un parfait idiot... mais comme jadis aux Indes, je ne sais qui m'a secoué par l'épaule ! Quelque chose va se passer, en un instant...

Wolff haussa les épaules et posa sa main sur celle d'Eve, mais ce n'était pas un geste consolateur à son intention ; au contraire, il cherchait à trouver calme et réconfort à son contact.

— Que pouvons-nous faire ? dit-il.

— Rien, répondit McHolland, attendre. En Inde, c'était plus simple, car je voyais l'ennemi ramper dans le lit desséché du fleuve.

Chapitre 2

Exactement à 14 h 30 – selon l'horaire prévu – Norman White surgit sur la passerelle de commandement du paquebot, pénétra dans la chambre de navigation et déposa un porte-documents en crocodile sur le bureau. Le capitaine Meesters, Lutz Abels, l'aspirant, l'ingénieur en second, le second commissaire et deux pilotes dévisagèrent White sans comprendre. Meesters fut le premier à dominer sa surprise :

— Votre curiosité s'explique, dit-il, mais les passagers ne sont pas autorisés à se trouver sur cette passerelle. C'est une vieille coutume de la mer.

— Je sais, capitaine.

D'une main assurée, White fit sauter les fermetures de la valisette de cuir précieux et en sortit un objet allongé, noirâtre, qui avait l'aspect de l'acier et se trouvait muni d'un petit pied. Il le déposa sur le bureau avec un sourire obligeant :

— Vous voyez là une bombe de grande puissance sur pied magnétique, qui peut être mise à feu à distance par ondes courtes sur un signal de ma part. Sept bombes analogues ont été placées dans diverses parties du navire. Mon ami Carlo Benzoni est retranché quelque part avec son poste émetteur. Le simple effleurement d'un bouton déclencherait sept explosions qui mettraient en charpie ce beau paquebot et ses quatre cents passagers. Je vous rappelle d'autre part que nous nous trouvons dans des eaux infestées de requins... ce qui interdit toute tentative de fuite à la nage. Puis-je vous prier, mon capitaine, de faire arrêter les machines ? Je déclare que ce bâtiment est dès à présent ma propriété, vous libérant ainsi de toute responsabilité.

Il se détourna lentement et sourit. Abels avait tiré le revolver de sa poche et en ôtait le cran de sûreté.

— Pas d'héroïsme ! lança White, cordial. Si dans dix minutes je n'apparais pas sur la passerelle d'où je dois envoyer un signe, Carlo déclenchera le mécanisme. Par ailleurs, les postes du téléphone sonneraient aussitôt... Mes amis Mario Filippo et Tomaso Colezza sont justement en conférence dans la salle à manger. Je vous prie...

Quatre téléphones sonnèrent l'alarme en même temps. D'un point éloigné sur le paquebot, quelques coups de feu claquèrent. Le visage

de Meesters se crispa.

— Déposez votre arme, Abels, dit-il d'une voix morne.

— Je ne sais ce qui vient de se passer, mais il semble que quelques passagers se sont mépris sur la gravité de la situation. (White désigna d'un geste la machine émettrice télégraphique :) Stoppez toutes les machines.

— Stoppez les machines ! aboya Meesters.

Les leviers furent basculés. Les téléphones sonnaient toujours. À présent, le poste de la centrale des machines chevrotait à son tour. La palpitation ronflante du navire cessa, les moteurs s'étaient tus.

— Voulez-vous mouiller l'ancre, s'il vous plaît ? dit White poliment.

— Nous n'avons ici que soixante-deux pieds de profondeur...

— Mouillez l'ancre ! rugit Meesters. (Son visage se congestionnait, rougissait, semblait sur le point d'exploser. L'aspirant et le commissaire en second avaient décroché les récepteurs des téléphones. Abels s'occupait du mouillage de l'ancre.) Que signifie cette comédie ? rugit de nouveau Meesters.

— Deux des passagers sont blessés ! cria quelqu'un dans l'un des téléphones. Les stewards sont en train de rassembler tout le monde dans la salle des fêtes. On tirera sans prévenir dès la moindre manifestation de résistance.

— Je prie évidemment ces messieurs – Norman White caressait la bombe posée sur la table de navigation –, d'accepter les faits dans leur réalité : ce navire est confisqué.

— Par quatre hommes ! s'écria Meesters.

— Et sept bombes ! ce qui est beaucoup plus important.

— Et pour quelle raison ?

— Il y a sur ce navire un capital s'élevant à plusieurs milliards. Leurs possesseurs n'estiment aucune de ces richesses autant que leurs propres vies. Et on leur fera comprendre sans équivoque que les biens terrestres perdent leur valeur lorsqu'il faut les payer de sa vie... Puis-je prier ces messieurs de se grouper sur la passerelle ? Carlo attend mon signe et je voudrais vous faire la démonstration de quelque chose.

Ils se rendirent tous sur la passerelle. En dessous d'eux, sur les ponts, c'était un grouillement de matelots, de stewards, de passagers, de mécaniciens, de cuisiniers, de coiffeuses – fourmilière affolée dans laquelle on a envoyé un coup de pied – tandis que la cloche d'alarme du *Fidelitas* se mettait à clamer l'angoisse de tous.

— Nous ne bluffons jamais, dit White avec une solennité professorale. (Il dégoupilla la bombe et la lança en une longue trajectoire dans la mer. Puis il consulta la montre à son poignet :) Dans dix secondes, messieurs... Naturellement, l'eau diminue la

puissance explosive. Attention !

Un geyser tonnant s'éleva de la mer, jaillit dans l'éclatante atmosphère solaire et retomba en grondant dans les flots. Un frémissement passa sur le visage de Meesters.

— Sept bombes analogues à bord ? dit-il d'une voix rauque.

— Placées dans tout le corps du navire, comprenez-vous, mon capitaine ?

— Je comprends.

— Abels ! (Meesters ne se retourna pas en parlant, car il avait honte des larmes qui soudain lui étaient montées aux yeux.) Faites savoir dans tout le navire qu'il convient de suivre les directives de ces criminels, quoi qu'ils puissent exiger. Message radio : « S.O.S. agression. M.S. *Fidelitas* capturé. Sept bombes à bord. » (Il considéra White, en reprenant son souffle :) Voyez-vous un inconvénient à l'envoi de ce message ?

— Non, au contraire, cela répond à notre attente ! lança White avec bonne grâce. Le monde entier doit pouvoir suivre ce qui se passe ! (Il désigna l'escalier d'un geste :) Si ces messieurs veulent bien se joindre aux personnes rassemblées dans la salle des fêtes ? Nous avons beaucoup de questions à régler, ce n'est pas tous les jours que l'on s'empare d'un butin de plusieurs milliards.

Avec des mines pincées, les officiers quittèrent la passerelle. Le gouvernail fut bloqué. Inutile désormais pour le *Fidelitas* de mettre le cap vers quelque port que ce soit.

*

Tandis que le message de détresse du *Fidelitas* était capté par les navires du monde entier et que toutes les stations de radio exprimaient une indignation horrifiée mais impuissante, quatre stewards transportaient à l'infirmerie, sur des civières, deux passagers blessés.

Le Dr Wolff avait tout préparé pour l'opération. Au côté de l'infirmière, se tenait Eve en blouse blanche. Lord McHolland, assis dans un coin de la cabine, considérait d'un air triomphant Tomaso Colezza, qui avait signalé l'existence des blessés.

— Je savais ce qu'il en était, mais on n'écoute pas un imbécile comme moi !

Le Dr Wolff travaillait vite, sans beaucoup de paroles, presque sans bruit. Seuls, le cliquetis des instruments chirurgicaux et les gémissements contenus des blessés rompaient le silence. Les blessures étaient sans gravité : une cuisse traversée par une balle, une blessure à l'épaule, dont Wolff devait extraire un projectile. Eve l'aidait comme

si, sa vie durant, elle avait été assistante. À plusieurs reprisent, ils se regardèrent. La puissante lampe du bloc opératoire rayonnait, brûlante, au-dessus d'eux et rendait vain le souffle des deux ventilateurs. La sueur ruisselait sur leurs visages... alors ils détournaient la tête et la petite infirmière essuyait leur transpiration à l'aide d'un peu de gaze.

— Je n'ai rien oublié, dit Eve au cours de l'opération.

— Tu es merveilleuse, Eve.

Il semblait que l'émotion se fût calmée sur le paquebot. On avait compris que toute résistance serait vaine, que les cris et les évanouissements ne mèneraient à rien, que les marchandages n'avaient aucune raison d'être. On n'espérait plus qu'en un secours extérieur. Le temps pouvait travailler pour tous dès à présent. « Tenter de tout retarder », telle était la consigne qu'avait fait passer le capitaine Meesters. « Faire tout ce que veulent ces forbans, mais *lentement*, très *lentement*. Chaque heure gagnée est précieuse. Le monde entier est alerté. Des bateaux de guerre se dirigent vers nous, bientôt les avions de chasse et les hélicoptères d'un porte-avions américain, actuellement proche, nous survoleront. Nous ne sommes pas encore perdus, bien que frappés d'impuissance : quatre cents hommes contre quatre individus... c'est ridicule. Mais le sang qui a coulé est déjà de trop. » Le capitaine Meesters vint jeter un regard à l'intérieur du bloc-opératoire, il pouvait circuler librement sur son navire... Quelque part, le fameux Carlo Benzoni restait retranché avec son poste émetteur, attendant le signal qui lui permettrait de faire exploser les sept bombes.

Le Dr Wolff leva un regard rapide. Il venait de débrider la blessure à l'épaule et tentait, à l'aide de longues pinces, d'extraire la balle.

— Sortez, capitaine ! Vous n'êtes pas stérile !

Meesters resta dans l'encadrement de la porte :

— Et ce gangster-là, le serait-il ? dit-il en désignant Colezza.

— Il a dû se désinfecter le visage et les mains avec une solution adéquate.

— Vraiment ? Il a fait ça ?

— Mais oui, mon capitaine.

Colezza restait adossé au mur. Il était un peu pâle. L'odeur du sang, cette large plaie, l'atmosphère de la salle d'opération lui pesaient sur l'estomac. On peut tuer, être un salaud, mais voir découper sous ses yeux un être humain, c'est autre chose. Cela exige des nerfs autrement solides que ceux qui suffisent à donner le coup de patte pour s'assurer une bonne prise. Colezza eut un sourire contraint :

— Nous obéissons en tout au docteur. C'est un vieux principe de sagesse, monsieur : on peut toujours avoir besoin d'un médecin.

— Et vous, Sir ?

McHolland était affalé sur un tabouret et s'irritait de n'avoir plus trente ans, mais bientôt soixante-dix.

— À cet âge, on est toujours « stérile », dit-il hargneux. Et que va-t-il se passer, mon capitaine ?

— Un porte-avions et une corvette britannique sont en route vers nous. Les ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne et des États-Unis à Aden ont annoncé leur intention de discuter avec les quatre pirates.

— Inutile ! dit Colezza avec un geste de refus. White n'a pas à s'engager dans ces sortes de tractations... nous voulons remplir notre caisse !

— Voilà qui est idiot ! (Meesters s'appuya au montant de la porte :) Vous ne pourriez plus quitter ce navire...

— Vous manquez d'imagination, mon capitaine. (Colezza eut un geste de lassitude.) Éloignez-vous, vous ne faites que gêner le docteur.

Wolff leva les yeux l'espace d'une seconde. Il tenait la balle entre les tiges de la pincette, mais elle glissait. La petite infirmière épongea encore la sueur sur le front du docteur. Eve s'occupait de l'écartement de la plaie. Tout devait être improvisé... car un paquebot de luxe n'est pas une clinique chirurgicale.

— Pour cela, il a raison..., dit Wolff. Tout se passe bien, mon capitaine. Veillez, je vous prie, à ce qu'on ne m'amène plus d'autres blessés ici.

— Aucun danger ?

— Non, aucun.

Meesters quitta la cabine. McHolland toussota :

— Même si l'on envoie à notre secours toute une flotte, à quoi bon ? Nous avons sept bombes sous les pieds ! Du point de vue de nos gangsters, on peut fort bien vivre ainsi. Ce paquebot est à présent le lieu le plus sûr de l'univers. Nul n'osera y mettre le pied et si l'on passait outre, on déclencherait une tragédie avec mort d'otages d'une ampleur encore jamais vue. La moitié au moins des passagers figure sur le livre d'or des plus grosses fortunes du monde. Docteur, je suis curieux de connaître la suite !

*

Norman White ne tarda pas à donner satisfaction au gentleman britannique. Il était resté assis une heure dans la cabine du capitaine et avait lu posément le texte de tous les télégrammes qui arrivaient ; il avait savouré l'indignation horrifiée du monde et avait répondu à la proposition des trois ambassadeurs par cette phrase :

— Qu'ils jouent au golf ! N'est-ce pas la principale occupation des

ambassadeurs ?

Puis il s'était fait remettre par le commissaire de bord la liste des passagers et l'avait comparée à sa liste personnelle, prenant soin de compléter celle-ci. Il semblait évident que Norman White était fort bien informé.

— Allons-y, dit-il aux officiers qui supportaient fort mal leur inactivité forcée. À présent commence la phase agréable de l'opération. Le premier choc est amorti, je l'espère, et je pense que l'on peut à présent causer raisonnablement avec les membres de cette société choisie.

Il prit des mains du radio, Bergson, les derniers messages qu'il venait de capter et les passa à Meesters :

— Une corvette et un porte-avions viennent vers nous à toute allure. Capitaine, faites en sorte qu'ils restent mouillés à six mille au moins de votre bâtiment et se bornent à se chauffer paresseusement au soleil... Je considérerais toute autre attitude comme une provocation et... (Il fit de la main un geste que chacun comprit aussitôt.)

— En ce cas, vous sauterez avec ! cria Meesters.

— Cela a été prévu parmi les éventualités. (White adressa un sourire à la ronde :) Lorsqu'il s'agit d'une entreprise d'une telle ampleur, les intérêts personnels passent à l'arrière-plan.

— Ce serait pour vous un échec cuisant !

— C'est le risque que nous courons. (White eut encore un sourire bienveillant :) Mon capitaine, lorsque vous contournez le cap Horn, ne prenez-vous pas de risques ? Tout ce qui est extraordinaire a son prix.

L'étrange cortège se forma. En tête White, et derrière lui, dans leurs uniformes blancs, les officiers. Ils pénétrèrent ainsi dans la grande salle des fêtes bondée de passagers et du personnel du navire. Solitaire, un peu indécis, sur le ventre sa mitraillette prête à tirer, Mario Filippo attendait sur le podium et parut visiblement soulagé lorsque White fis son entrée. Entre deux rangées d'hommes furieux mais, comme les autres, impuissants à agir, White se dirigea vers le podium et se plaça au côté de Filippo. Il leva la main et le silence subit que ce geste imposa ne fit qu'accroître l'effroi général. Une dame, au premier rang, tomba de nouveau évanouie.

— Mesdames, messieurs, commença White qui s'exprimait en cet anglais chantant qui caractérise tous les Orientaux émigrés aux U.S.A. (la résonance en était agréable, séduisante, mais les mots étaient beaucoup plus redoutables), il paraît injuste que quelques centaines d'individus disposent de milliards de dollars et que des centaines de millions d'autres n'aient pour toute nourriture que des rêves. Nous nous faisons un devoir de rétablir plus d'équité dans ce domaine.

— Salaud ! rugit quelqu'un dans la foule. L'équité, c'est ta poche !

— Erreur ! Nous ne sommes tous quatre qu'un instrument

d'exécution, il y a derrière nous une organisation qui se propose de remédier aux injustices sociales.

Le silence qui s'était établi devint plus dense encore. Les officiers se jetaient de rapides regards... On avait supposé qu'il s'agissait d'un coup de main de quatre gangsters audacieux et voilà qu'ils se réclamaient d'une puissante organisation, ce qui changeait tout. L'espoir d'un sauvetage venu de l'extérieur s'estompait de plus en plus. White avait dit la vérité : le risque d'y laisser leur peau faisait pour eux partie des probabilités, sans parler de la mort des quatre cents passagers, et de la disparition du navire.

— Avez-vous compris ? demanda White d'une voix claironnante.

Meesters haletait. Dans le silence, on eût dit le bruit d'une machine essoufflée. White sourit :

— Je vous connais tous, mesdames et messieurs. Vous êtes sur la liste que j'ai dressée et qui porte aussi l'évaluation des biens de chacun. Quelques personnes m'ont même permis, grâce à un contact direct, d'avoir un aperçu plus intéressant encore de leur vie privée... (Son sourire devint ignoble.)

Une dame d'âge mûr que l'on avait vue, l'avant-veille, étendue sur le pont-promenade en compagnie du jeune Colezza qu'elle couvait d'un regard énamouré, s'effondra sans connaissance.

— Nous allons poser une table sur ce podium, reprit White, puis je prierai ces dames et ces messieurs d'y monter un à un pour déposer les objets de prix qu'il leur faut nous remettre. Entre-temps, les cabines seront fouillées, afin de s'assurer que rien n'a été oublié. (White jeta un regard sur la liste :) Les blessés sont Dario Porza et Alexandre Mikinades... Je vous prie de ne pas allonger cette petite liste, en vous cramponnant à votre fortune. Voyons... une table ! Une grande table ! Ici !

Il fit un signe et quatre stewards transportèrent une grande table sur le podium, hésitèrent, fixèrent d'un regard effaré la mitrailleuse que tenait Filippo, et descendirent rapidement.

White fit une petite inclinaison polie, comme pour inviter une dame à danser.

— Puis-je vous prier de monter un à un pour déposer vos bijoux sur la table destinée à cet effet ? N'oubliez rien, s'il vous plaît : bagues, boucles d'oreilles, colliers, broches, bracelets, montres, les portefeuilles des messieurs ainsi que leurs boutons de manchettes. Si, lors du premier contrôle qui sera effectué, il apparaît que des objets de valeur manquent encore, nous serions obligés d'avoir recours au Dr Wolff... (White eut un geste vers les matelots groupés dans l'entrepont en contrebas de la salle à manger :) Les hommes d'équipage, exception faite des gradés, resteront en bas : mes amis, vous n'êtes que de pauvres bougres ! Enfin encore ceci : je vais lire

une série de noms. Ceux qui seront ainsi appelés se rendront, après avoir remis ce qu'ils ont sur eux, dans la cabine radio et transmettront les ordres qui leur seront dictés. Nous avons établi une échelle des rançons selon la fortune de chacun... Vous constaterez bientôt que nous sommes nettement plus humains que les agents du fisc qui ont d'écrasantes exigences comparé à ce que nous réclamons pour prix de vos vies... Nos tarifs sont des prix d'amis.

White déploya une longue liste :

— Commençons : James Bulls, de Buffalo, quarante mille dollars.

Un petit homme replet se fraya un chemin jusqu'au podium. Il avait le visage rouge et transpirait.

— Le diable t'emporte ! rugit-il.

White eut un geste las :

— Que vous réclamerait votre perceuteur, James ? Allons ! Et pour la peine quelle serait votre récompense ? Tandis que nous vous assurons la vie sauve ! En contrepartie, quarante mille dollars sont peu de chose !

Bulls gravit les marches du podium, vida ses poches sur la table, porte-monnaie, portefeuille, deux bagues, montre-bracelet en platine ; le tout constitua un tas minuscule sur l'énorme table. Filippo sourit. Un gémissement passa parmi les quatre cents personnes compressées dans la salle.

— Bon début, James !

White lui tendit la main. Bulls la serra, puis cracha sur le plancher. La peur, la surprise, la rage tourbillonnaient en lui.

— Au suivant ! Mme Henriette Randolph, la fille du grand brasseur du Tennessee. Venez ici, je vous prie, très chère, et télégraphiez à votre papa : deux cent mille dollars. Un renseignement qui vous concerne tous : à virer au compte 12896... Je répète, 12896, Banca del Sole, Montevideo.

White attendit, tandis que Henriette Randolph, pâle et se tordant les mains, se dirigeait vers le podium. Elle portait à chaque oreille un diamant de cinq carats. Dans la salle, il y avait des froissements de papiers, la foule s'animait, comme si une brusque saute de vent agitait une mer d'huile. Banca del Sole, Montevideo... on notait... Après tout, ce gangster n'avait pas tort, on surmonterait le désagrément de cette contribution forcée qui ferait rire un jour le représentant du fisc de votre lointaine patrie.

Ils défilèrent donc devant la « table des dépôts », l'un après l'autre. L'argent, les bijoux s'amoncelaient en petites collines... formant un paysage d'or, de brillants, de pierres précieuses, de billets de banque, de pièces de monnaie et de quelques trésors secrets surgis des bourses ou des portefeuilles.

Cependant, calmement, sur le ton d'un commissaire-priseur, White

clamait les noms et le montant des sommes remises :

— Cent mille dollars... dix mille dollars... soixante mille dollars... trente-cinq mille dollars. (Il s'interrompit pour s'incliner devant un vieux couple qui avait déposé deux mille dollars, tribut symbolique :) Je sais que vous avez fait des économies pendant quatre ans pour faire ce voyage. Il en va de même pour le couple Muller, de Wattensheid, Allemagne, cent marks... et vous êtes exemptés du dépôt d'objets précieux !

Le capitaine Meesters monta sur le podium, bien qu'il n'eût pas été appelé. White le regarda d'un air sévère. Filippo leva sa mitraillette.

— De quoi s'agit-il ? lança White.

— Trois hélicoptères de l'U.S. Marine tournoient au-dessus de nous.

— Passez un message radio pour leur dire de disparaître. Benzoni est un garçon nerveux... s'il appuie sur le bouton fatidique, le paquebot se métamorphosera en volcan qui vomira quatre cents victimes.

— Je vous crois vraiment atteint de démence, répondit Meesters. Jamais vous n'atteindrez la côte avec votre butin ! Quant à la banque de Montevideo, elle sera occupée par la police.

— Quelle erreur, sir ! (White cocha un nouveau nom sur sa liste.) Il s'agit d'ordres de virement tout à fait volontaires... qui peut s'y opposer ? On ne peut pas occuper une banque dans un pays libre parce qu'elle encaisse de grosses sommes...

— Les ambassadeurs des États intéressés agiront...

— Ils ne bougeront pas, sir ! Va-t-on déclencher des complications diplomatiques, des crises, des représailles, à cause de quelques nantis privilégiés dont nous exigeons une petite « participation » ? (White fit un signe :) Au suivant ! cent vingt-cinq mille dollars !

Dans la cabine radio, des hommes et des femmes se pressaient afin de donner au plus vite des ordres à leurs banques, afin qu'elles virent la somme exigée à Montevideo. Bergson et son assistant étaient submergés. Les hélicoptères américains tournoyaient encore au-dessus du paquebot. Ils devaient prendre des photos...

À 17 heures, White interrompit la collecte.

— Le thé de 5 heures ! s'écria-t-il. Mesdames, messieurs, nous nous retrouverons ici même à 19 heures.

La foule des passagers sortit de la salle à manger. Au micro central relié à tous les haut-parleurs du navire, le capitaine Meesters priait les passagers et l'équipage de rester calmes.

— Les secours arrivent ! ajouta-t-il. Nous ne sommes plus seuls. Un conseil d'urgence a été réuni dans la ville du Cap !

Le Cap ! Mais c'était au bout du monde ! Un conseil d'urgence ! Que pouvait-il faire ? Des paroles... des paroles... Lorsque l'on a sept bombes sous les pieds, tout ce que l'on attend du monde extérieur

semble invraisemblable, ridicule, si cruellement ridicule !

De trois points cardinaux, on vit surgir à l'horizon des bateaux de guerre et des cargos qui venaient porter secours.

Mais à terre aussi, sur la côte proche, à Salàlah, dans le sultanat de Dhoufar, une activité insolite régnait. Il y avait là un homme du nom de Sabah Salim qui calculait combien de millions flottaient là-bas, presque à portée de la main, sur ce qui, juridiquement, faisait partie des eaux territoriales du sultanat de Dhoufar.

Vers le soir... Un coucher de soleil incandescent enflamma le ciel et la mer, et lorsque l'astre parut s'engloutir dans les flots, on eut l'impression que la mer devenait de l'or liquide ; Bergson, le radio, pénétra dans la salle des fêtes, tenant à la main une dépêche. Les derniers quarante-six passagers attendaient qu'on les appelât. Ceux qui déjà avaient déposé leur tribut étaient assis dans les salons, les salles à manger, et discutaient de l'événement et de l'éventualité de se voir enlevés, totalement dépouillés, pris comme otages ; ils se lançaient dans les suppositions sur les réactions de l'opinion mondiale. Ils espéraient qu'elle saurait éviter de représenter pour eux un danger de représailles. On tournait en rond, on en revenait toujours au point de départ : au même grand point d'interrogation.

La vaste table était à présent couverte d'un monceau d'objets précieux. Filippo et Colezza passaient les cabines au peigne fin. On n'avait pas vu Carlo Benzoni et son diabolique poste radio. Il attendait patiemment quelque part dans un coin du navire, prêt à chaque seconde à anéantir d'un seul geste quatre cents vies humaines. Car il n'y aurait pas de sauvetage possible... et ceux qui survivraient à l'explosion subiraient une épreuve plus atroce encore. Depuis cinq heures, des requins tournaient autour du *Fidelitas*, attirés par les déchets de cuisine que l'on jetait à la mer. Des ailerons triangulaires fendaient les eaux comme d'étranges coutelas... Les yeux exorbités, les passagers regardaient par-dessus le bastingage ces monstres en forme de torpille. Ils étaient partout autour du paquebot. Mort ignoble, impitoyable, inévitable.

— Un message du porte-avions U.S. *Rangers*, dit Bergson en remettant à White une feuille de papier. Que dois-je répondre ?

Le second, Abels, qui se tenait au côté de White, se pencha. Le message était ainsi conçu : « La commission demande l'autorisation de monter à bord pour négocier. »

— Il n'y a rien à négocier, trancha White. Mais ils doivent se rendre compte par eux-mêmes de la situation. (Il déchira le message et toucha de l'index la poitrine du radio :) Répondez, Bergson : « Deux hommes ayant rang d'officiers et ne portant pas d'armes sont autorisés à monter à bord. »

— Quelle est votre intention ?

Abels jeta un regard sur la masse des bijoux amoncelés sur la table. Rester sans réagir lui semblait une terrible épreuve. Tout comme les passagers, les officiers avaient discuté de la situation et étaient revenus à zéro. Voir venir. Attendre. L'impuissance face au terrorisme qui, lui, n'a rien à perdre et qui gagne toujours dès l'instant que la vie humaine devient la valeur la plus dédaignée de ce monde.

— Auriez-vous l'intention de vous emparer des officiers américains comme otages ?

— Seul un dilettante oserait exprimer une telle pensée, répliqua White méprisant. Jusqu'à présent, nous avons de nombreux individus comme adversaires, mais pas un seul gouvernement. Nous nous garderons de jouer la carte politique. Non, je voudrais accueillir à bord des officiers américains, afin de dissiper toute équivoque...

La réponse parvint rapidement... Une demi-heure plus tard, un hélicoptère du *Rangers* tournoyait autour du *Fidelitas*, amerrissait avec ses flotteurs adaptables tout contre la coque du paquebot et voguait lentement vers l'échelle de corde qu'on venait de faire glisser à l'extrémité de la passerelle de commandement où Benzoni l'invisible devait l'apercevoir... Toute manœuvre de surprise était donc impossible.

— À présent, nous survivons de seconde en seconde, dit le capitaine Meesters à ses officiers. (Sa voix semblait comme glacée.) Espérons que les Américains ne se méprendront pas sur la gravité de la situation et qu'ils ne feront aucune bêtise. Je leur ai tout expliqué clairement... d'ailleurs, le monde entier a les yeux fixés sur ce crasseux coin de mer, au large d'une côte dont presque personne ne sait le nom.

L'hélicoptère se glissa, pales immobilisées, contre la coque. La horde des requins l'entourait en un demi-cercle meurtrier.

*

Le Dr Wolff n'avait retenu personne ; il allait quitter l'infirmierie. Même Colezza, heureux de n'avoir plus à humer l'odeur du sang et à contempler des plaies béantes, se contenta de demander :

— Que faites-vous maintenant, docteur ?

— Je vais m'allonger, me reposer. Si vous avez du travail pour moi, je le saurai bien assez vite !

Il plongea une main dans la poche de sa tunique et en sortit son portefeuille :

— Voici ma contribution à la collecte, cent soixante-dix marks, onze livres anglaises, et neuf dollars... c'est tout ce que je possède ; ma solde m'attend à Bahrein. Je regrette de n'avoir pas davantage à

vous offrir. D'ailleurs je n'ai aucune fortune personnelle.

— Vous n'avez rien à verser : ordre du chef. (Colezza tendit le portefeuille au Dr Wolff.) Et cette dame-là non plus, reprit-il avec un petit signe de tête dans la direction d'Eve qui ôta sa blouse tachée de sang. Non, pas un centime ! Nous sommes bien renseignés. On ne peut plus que mener à l'abattoir un mouton déjà tondu et, naturellement, ce n'est pas notre intention.

— Merci.

Wolff passa son bras sous celui d'Eve et quitta l'infirmerie. On emporta les deux blessés sur des civières pour les étendre sur les couchettes du dortoir. La jeune infirmière se chargea des premières heures de veille.

Dans sa cabine, Wolff se laissa tomber dans l'un des vieux fauteuils anglais et rejeta la tête en arrière. Ici régnait un silence total... Les meubles d'acajou, leur capitonnage de cuir vert, le petit bureau avec les notes de Bender, ses documents, ses répertoires, tout ici respirait la sagesse, la sérénité acquise en trente ans d'exercice de la médecine ; ici éclatait la supériorité d'une vie accomplie, dont les passions avaient été dominées victorieusement.

— Que ferait le Dr Bender à ma place ? lança Wolff.

Il tendit les mains. Eve s'assit sur l'accoudoir du fauteuil et glissa ses bras autour du cou de Bert. Ses boucles cuivrées se répandirent et à travers elles ses yeux verts semblaient phosphorescents.

— Il ne ferait rien ! dit-elle. Il allumerait à présent un cigare, j'imagine ; je ne l'ai vu que l'espace d'une heure et puis tu es monté à bord. Mais je crois qu'il aurait considéré avec calme tout ce qui vient de se passer.

Elle posa sa tête sur son épaule, l'embrassa sur l'oreille et la nuque ; il était doux à Wolff de la sentir si proche, d'éprouver sa chaleur, de respirer le parfum de sa peau.

— M'épouseras-tu ? demanda Wolff.

— Non.

Il voulut se lever, mais elle le retint énergiquement.

— Pourquoi pas ? dit-il.

— Comme maîtresse, je suis capricieuse, comme épouse je ne fais pas le poids : faut-il que tout recommence ? Il suffit que je vive tant que tu vis. Content ?

— Non ! Tu es une femme étonnante, Eve. Nous resterons toujours ensemble.

— Toujours est un mot dont les humains devraient s'interdire l'usage. Rien chez un être humain n'est « pour toujours ». (Elle se dégagea du fauteuil avant qu'il puisse la retenir.) Tu es fatigué, dit-elle, je vais te chercher une tasse de thé. Les cuisiniers et les stewards se trouvent tous dans la grande salle... Reste assis, Bert.

Wolff répondit d'un signe et étendit les jambes. Une paresse délicieuse s'emparait de lui ; il s'endormit, à peine Eve se fut-elle éloignée.

Il s'éveilla sous ses baisers. La nuit était venue ; les lampes étaient allumées.

— Assez dormi, dit-elle, 2 heures ! Et sais-tu que tu ronfles, mon cher ?

— Tous les hommes ronflent.

Il se redressa, prit la tasse de thé et but quelques gorgées. Elle y avait ajouté du rhum et du jus de citron, ce qui le rafraîchit et le réconforta.

— Les blessés vont mieux, dit Eve, ils dorment, mais en ce moment, deux officiers américains arrivent à bord, tu devrais être là-haut. Quelque chose va enfin se passer !

Wolff boutonna son uniforme et monta sur le pont supérieur. Il y avait partout des passagers qui semblaient attendre. Colezza dominait la situation du haut de la passerelle de commandement, d'où il adressa à Wolff un salut aimable. Lord McHolland était installé sur une chaise longue. Il observait l'accostage de l'hélicoptère.

— Voici le moment critique, dit-il lorsqu'il vit Wolff et Eve. Docteur, envoyez donc cette belle enfant dans l'entrepont... si les balles sifflent, elle ne risquera pas de se trouver sur le chemin de l'une d'elles. Je ne crois pas que ces quatre lascars soient des politiques fanatisés prêts à sacrifier leurs vies au nom de Lénine, Allah, la Palestine ou quelque vache sacrée. Ces hommes d'honneur entendent gagner de l'argent, pas davantage. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde ici serre les fesses... Je m'en remettrais à la pente naturelle des choses, mais un vieil homme comme moi est un idiot fieffé. Voilà les officiers américains... Oh ! docteur, il vaut mieux que je ne pense pas, en ce moment, à mon temps de service dans l'armée des Indes.

Wolff entoura d'un bras les épaules d'Eve et marcha vers la coupée, où la tête du premier officier américain surgissait, suivie du reste de sa personne. Le second officier était sur ses talons. Lorsqu'ils se trouvèrent sur le pont, ils accomplirent l'un des plus vieux rites des gens de mer : ils saluèrent en déclinant leurs grades et leurs noms : lieutenant de vaisseau Forbes, aspirant Hawkins, et demandèrent l'autorisation de monter à bord.

— Autorisation accordée, répondit White avant même que le capitaine Meesters eût pu parler. (Il semblait fort au courant du rituel.) Je vous ai laissé monter à bord, messieurs, afin que vous vous rendiez compte de la situation. Je vous prie de me suivre, mon lieutenant – non, pas vous, monsieur l'aspirant !

White passa devant et personne n'eût osé tenter quoi que ce soit par surprise : il n'y avait qu'à lever les yeux vers la passerelle où se

tenait Colezza... Un geste et le *Fidelitas* se transformait en volcan. White descendit et entraîna le lieutenant Forbes jusqu'à la salle des machines. Ils étaient seuls, tous les mécaniciens ayant dû se retirer dans le salon III. Derrière la cloison étanche n° 6, entre une conduite de chauffe et un tableau de commande à peine visible, se trouvait – avec son pied magnétique – la longue bombe plate, plaquée contre la coque. White l'éclaira avec une torche électrique.

— Connaissez-vous ceci ?

— Oui.

Le lieutenant de vaisseau sentit son gosier se dessécher soudain. Il connaissait ce petit détonateur luisant, prêt à réagir à un signal radio.

— Il y en a sept comme cela. Quant à ce mignon cloporte, nous allons tout de suite le coller autre part ; un navire ne manque pas de recoins obscurs. (White fit un geste vers l'escalier :) Puis-je vous prier, lieutenant...

Sur le pont, les officiers du *Fidelitas* et les passagers attendaient impatiemment le retour des deux hommes. Colezza était devenu nerveux. Avec un mégaphone, il rugit à la cantonade :

— Carlo, ouvre l'œil ! Si dans cinq minutes, Norman n'est pas remonté, tu appuieras sur la touche ! Encore cinq minutes !

Meesters jeta un regard à sa montre-bracelet. Les passagers reculèrent en une même masse compacte, quelqu'un cria dans la foule :

— Idiots ! Nous voulons vivre ! Les gars, virez ces officiers. Nous allons être projetés dans les airs ! Colezza, attendez donc ! Nous ferons tout ce que vous voudrez ! Allons, virez les officiers !

Quelques femmes piaillèrent, hystériques. Meesters et ses officiers formèrent un carré compact. Soudain, une brèche s'ouvrit dans la masse... là-bas les officiers, ici les passagers, deux mondes dont l'un s'effritait déjà. Tout ce qui s'appelait auparavant dignité humaine tombait en poussière. Seul se tenait sur le pont, dans l'espace dégagé, le Dr Wolff. Il repoussa Eve derrière lui et resta immobile, comme cloué sur place.

— Vous non plus, vous ne servez plus à rien, docteur ! rugit une autre voix dans la foule. Encore cinq minutes et nous n'aurons plus besoin d'aspirine ; voyez, là en bas, les requins, et puis il y a aussi sept bombes sous nos pieds ! Bon Dieu ! idiot de commandant, où est White ?

Avant que la masse des passagers se fût mise en mouvement, White et le lieutenant de vaisseau américain émergèrent sur le pont. Le groupe exhala un soupir de soulagement, Colezza brailla dans son mégaphone :

— Carlo, il est là ! Ne bouge pas !

White et l'Américain s'approchèrent d'un pas rapide et s'arrêtèrent

à la coupée.

— Dites clairement que nous ne bluffons pas ! ordonna White, et dites-le aussi au monde entier. Je vous en prie...

— Il ne bluffe pas, déclara l'officier américain, il y a bien sept bombes d'un modèle spécial qui fracasseraient immédiatement le navire. *So long*.

Il salua, jeta un regard horrifié au capitaine Meesters et redescendit l'échelle de corde pour regagner l'hélicoptère. L'aspirant Hawkins le suivit sans mot dire ; quelques minutes plus tard, l'hélicoptère s'éloignait du navire. Puis ses pales se mirent à tourner et, tel un insecte géant, il s'éleva dans les airs où il disparut dans le rougeoiement du soleil couchant comme si, désespéré, il s'était précipité dans une mer de feu.

— Poursuivons notre collecte, monsieur, dit White au commandant Meesters sur un ton de politesse exagérée, vingt-sept de vos passagers manquent encore à l'appel. Par légitime souci d'égalité, personne ne doit être épargné, d'autant plus que quatre milliardaires se trouvent parmi eux. Je vous prie de convoquer dans la salle les personnes qui se sont soustraites à l'opération en cours...

Personne ne bougea plus. Pas une dame ne s'évanouit. On commençait à s'habituer à cette nouvelle vie chèrement préservée. Il y avait même un rien de romanesque dans cette épreuve : la résurrection par le dollar... Oh ! darling, que l'on va nous jalouser à Denver pour cette aventure ! Si seulement on se tenait tranquille dans le monde ! Surtout pas de héros prêt à se mêler de notre sauvetage ! Que nos quatre gangsters filent avec leur butin... nous sommes en vie, cela suffit !

L'un des derniers à qui l'on demanda de payer son dû fut lord McHolland.

— Venez avec moi, docteur, dit-il au Dr Wolff, à présent j'ai besoin de vous. Je suis hémophile, vous le savez et jusqu'à présent, on a toujours réussi à sauver ma peau. Mais aujourd'hui... allons, venez !

White était seul et il se tenait devant le monceau des bijoux qui lui avaient été livrés. Il gratifia McHolland d'un large sourire :

— Votre portefeuille, sir, et un message qui vaudra cinquante mille livres...

— De la merde, voilà ce que je vous remettrai ! répliqua McHolland tranquillement.

White secoua la tête.

— Un diplomate de Sa Majesté britannique peut-il s'exprimer ainsi ?

— Oui, en certains cas exceptionnels. (McHolland se dressa devant la table.) Alors mon cher, vous voulez me tuer ? Avant que vous ne commenciez à me gifler, je vous préviens : chaque coup sera mortel ;

je suis hémophile.

White regarda Wolff d'un air furieux :

— C'est vrai, doc ?

— C'est exact.

— Ce n'est pas une blague ?

— Pas plus que vos bombes.

— Dommage. (White se pencha par-dessus la table :) Sir, il vous faut mourir, ne serait-ce que pour sauvegarder la discipline qui règne à bord. Vous me comprenez, je pense.

— Parfaitement. (McHolland se redressa :) Allez-y, je vous prie, je suis un vieil homme et je saurai mourir dignement.

— White ! (Wolff avança d'un pas :) Jusqu'à présent, vous avez gardé quelques manières, mais si vous abattez McHolland, vous êtes le plus ignoble salaud qui ait jamais existé dans votre confrérie.

— Merde ! hurla White. Je ne peux pas me permettre ça ! Tout serait foutu ! Voulez-vous un bain de sang, doc ?

— Nous vous promettons de garder le silence jusqu'à ce que vous ayez quitté le navire. Dans l'intérêt des autres passagers. Mais en face, sur la côte, on vous livrera une chasse acharnée comme s'il s'agissait d'abattre un tigre mangeur d'hommes !

— Vous oubliez que notre appareil radio émet jusqu'à trente kilomètres.

— Trente kilomètres ? Qu'est-ce que cela représente lorsque le monde entier vous traquera de toutes parts ?

— Voyons venir. (White fit un geste avec son pistolet :) Sortez, McHolland, je ne m'attaque pas aux momies !

— Il me paiera ça, marmonna McHolland lorsqu'ils remontèrent sur le pont. Docteur, je vous le jure, il le paiera ! Moi, une momie ! John McHolland, lord of Baldmoore ! Ma place dans la galerie des ancêtres resterait donc vide...

Il s'accouda au bastingage, tira sa pipe de sa poche et la bourra. Pour la première fois, ses mains tremblaient.

Chapitre 3

La nuit tombait sur le paquebot. Une nuit lourde, silencieuse. Chacun, après le dîner, retourna dans sa cabine pour s'y enfermer à double tour. On se sentait tout de même un peu nu... Plus de bijoux, plus d'argent, et cela aux portes de Salàlah, la ville où l'on croyait soulever un coin du voile de Shéhérazade...

Les lumières de la côte étincelaient, toutes proches, et sur la mer se reflétaient d'autres clartés. Il y avait là-bas, rangés en demi-cercle, plusieurs navires. Impuissants, ils observaient le *Fidelitas*. Sur le porte-avions *Rangers*, le conseil d'urgence envoyé du Cap venait d'arriver.

Au cours de cette nuit, tandis que la mer grondait et se cabrait en une grosse houle, d'une crique rocheuse, isolée, calcinée par le soleil, située au sud de Salàlah, une grande barque se détachait et filait vers le large.

Dix silhouettes enveloppées de djellabas noires étaient tapies au fond de la barque, seul l'homme aux commandes était debout.

— À trois cents mètres du paquebot, nous prendront les rames, dit Sabah Salim. Soyons aussi silencieux que les puces des sables...



Le paquebot dormait.

Sa masse obscure, reconnaissable à ses deux feux de position, se balançait dans la houle alanguie. White avait interdit que l'on plaçât des vigies :

— Nous nous en chargerons, commandant ! avait-il lancé à Meesters. Pourquoi ces complications ? Personne ne viendra visiter le navire ! (C'était une plaisanterie sinistre, dont personne ne rit.) Mais il vous est permis d'envoyer un message radio à vos sauveteurs impotents, avait ajouté White. Il serait vain de tenter de monter sur le *Fidelitas* à la faveur de l'obscurité : nous ne dormirons pas et toute tentative d'abordage mettra des fourmis dans les doigts de Benzoni. Il est allergique aux attaques surprises.

Meesters répondit d'un signe. En grinçant des dents, il dicta le

message que Bergson allait lancer par radio : « Ne tentez aucune action pendant la nuit. Contrôle renforcé à bord. Attendre que l'on commette ici une erreur. »

— Je n'ai pas dicté la dernière phrase, remarqua White.

— C'était un besoin pour moi de l'envoyer, répliqua Meesters sur la défensive. (Sa haute taille, qu'il redressa dans un mouvement de défi, ne pouvait cependant impressionner personne : La force physique était désormais dérisoire.) Et vous ne manquerez pas de commettre une erreur, White !

— Jamais !

— C'est humain. Chacun en commet et ne s'aperçoit même pas de ses bêtises. C'était déjà idiot d'envoyer ces télégrammes pour les virements. La sagesse eût été de détruire les installations radio, de faire main basse sur tout l'argent qui se trouvait à bord, puis de vous en aller... C'était là une opération éclair contre laquelle nous n'avions aucun recours. À présent, vous voilà cernés par dix-neuf navires, une corvette, un porte-avions, avec le monde entier contre vous. Partout où vous irez, on vous poursuivra ! Et dans cette situation, votre « puissante organisation » elle-même ne vous sera d'aucun recours. C'est là l'erreur !

— C'est vous qui n'y voyez pas clair : nous avons quatre cents otages !

— Mais, tête de bois, il vous faudra bien quitter ce navire !

White eut un sourire hautain. Son beau visage était une perfidie de la nature, et Meesters se demanda comment un caractère aussi abject pouvait se dissimuler derrière un masque aussi séduisant.

— Nous quitterons votre navire et vous ne vous en apercevrez même pas, mon commandant, reprit White. Mais regagnez maintenant, je vous prie, votre cabine ; j'ai instauré une période d'isolement pour tout le monde, jusqu'à 6 heures du matin.

Meesters secoua sa grosse tête comme s'il ne pouvait toujours pas admettre la réalité de cette situation, puis il tira la visière de sa casquette sur ses yeux et quitta le poste de commandement. White resta seul... sur un navire géant, avec quatre cents otages. Îlot de luxe qu'il avait pillé. À présent qu'il était seul, une sueur froide sourdait de ses pores. Oui, c'était la plus grande entreprise de gangstérisme réussie jusqu'à ce jour ! Elle était sans exemple. Le pillage du *Fidelitas* resterait gravé dans l'histoire.

Il s'appuya contre l'émetteur, le regard fouillant la nuit, et dut s'avouer que sa propre audace lui faisait peur. Ses nerfs se détendaient à présent, les dimensions de son acte, qu'il pouvait enfin considérer à froid, l'écrasaient presque.

Il saisit le combiné du poste téléphonique et appela Filippo là-haut, sur le pont-promenade.

— Tout va bien, Mario ?

— Tout va bien, patron. J'ai d'ici, du bar de la piscine, une vue d'ensemble de tout l'arrière du bateau.

— Et Tomaso ?

— Installé au milieu du navire, à bâbord, dans un canot de sauvetage.

— Carlo ?

— Selon les ordres, il est à tribord dans le canot 14. Pas une souris ne pourrait se glisser à bord !

White raccrocha, satisfait. « Une nuit encore, pensait-il. Tenons le coup, avalons de la Pervitine... Il suffit de rester éveillés... Vers 2 heures 30, nous mettrons le cap sur la côte pour débarquer au point exact où deux Land-Rover nous attendent. Plus que cette nuit... »

Le grand navire dormait. La mer claquait contre l'énorme coque. La nuit devenait noire, impénétrable, la lune restait cachée derrière une épaisse couche de nuages.

À trois cents mètres du *Fidelitas*, l'Arabe Ali Ibrahim stoppait le petit moteur de hors-bord. La longue barque plate glissa silencieusement sur les vagues paresseuses ; dix rames plongèrent dans l'eau et firent avancer l'esquif à travers l'obscurité.

— Moins de bruit ! siffla Sabah Salim. On croirait entendre dix chameliers.

Tout doucement, comme si elles la caressaient, les rames effleuraient la surface des eaux. L'allure avait beaucoup ralenti, mais à présent chaque son se perdait dans le bruissement des vagues. Le paquebot surgit dans la nuit, formidable, se découpant sur le ciel. Montagne d'acier aux yeux des dix hommes qui le contemplaient d'en bas.

— Allez d'abord aux chaînes d'ancrage, murmura Salim lorsque les rames s'arrêtèrent à l'horizontale au-dessus des eaux. Hassan, prépare-toi !

Hassan Mustapha el Rasul rejeta sa djellaba et rampa vers l'avant. Son corps mince était gainé d'un tricot noir, un bonnet de caoutchouc enfermait ses cheveux.

Hassan en avant-garde. S'il y avait résistance, il serait le premier atteint. Il avait déjà pris congé de la vie en baisant le sol de ses aïeux, en invoquant Allah et en versant sur son crâne une poignée de sable. À présent tout dépendait de la grâce d'Allah. La barque se balançait silencieusement en longeant le gigantesque navire, afin d'atteindre les chaînes d'ancrage tendues dans l'eau. Mais déjà le moment critique était passé. Durant les derniers trente mètres de son approche, la barque était invisible du bord ; on ne pouvait que l'entendre.

— Je la tiens, dit Hassan tout bas. (Il était debout, penché en avant à la proue, et se retenait des deux mains à la grosse chaîne.)

— Rentrez les avirons ! jeta Salim.

Quatre hommes rejoignirent Hassan et, à l'aide d'un gros croc de fer, accrochèrent le canot au câble d'acier. Sabah Salim eut un tressaillement de joie.

— Allah soit avec toi ! murmura-t-il à Hassan. (Puis se retournant, il dit aux autres :) Allah soit avec vous tous ! Grimpe, frère !

Le corps souple de Hassan se tendit, puis il s'élança vers le câble, l'étreignit des bras et des jambes et se mit à monter. Point noir insignifiant qui s'élevait toujours plus haut.

La mort a maint visage...



Le seul parmi les passagers qui ne respecta ni la consigne du bouclage ni les ordres de Norman White, fut lord McHolland.

Après avoir été traité publiquement de fantoche, ce qui l'humilia jusqu'aux moelles, mais lui permit de garder son portefeuille et sa fortune, il alla se changer comme chaque soir en vue de sa promenade rituelle. Il enfila un pull de shetland, posa sa casquette de golf sur ses cheveux blancs et enroula un châle de laine autour de son cou. Un seul détail constituait une innovation : sa chère pipe fut remplacée par un gros revolver qui datait de son temps de service aux Indes. McHolland l'emportait partout mais il ignorait totalement si cette arme antédiluvienne fonctionnait encore. Quoi qu'il en fût, elle était chargée, mais n'avait pas servi depuis 1929. Quelque part sur la Kyberpass, abrité par un bloc de rocher, McHolland avait tiré sa dernière balle, et il devait la vie à ce coup de feu. Depuis lors, il ne se séparait plus de ce revolver-talisman plutôt encombrant.

Les ponts étaient déserts. Les hublots des cabines restaient obscurs. Le silence qui pesait sur le paquebot lui parut irréel, et, tel un fantôme, McHolland parcourait les couloirs, les escaliers, les salons, les ponts. Il s'arrêta devant l'infirmerie et hésita, car ici seulement il y avait encore de la lumière, puis il secoua la tête et s'éloigna. « Notre jeune docteur a mieux à faire que de bavarder avec un vieil homme, pensa-t-il. Pourtant, il faudrait qu'il sache ce que je pense... non, ce que de nouveau je sens, cette menace inexplicable que je flaire, comme un animal... »

Jusqu'à présent, il avait toujours vu juste. Son intuition du danger était extraordinaire. Il s'arrêta, enfonça la main dans sa poche et étreignit la crosse du vieux revolver.

Le pont des canots de sauvetage à tribord : la promenade préférée de lord McHolland. Chacun a ainsi ses itinéraires, ses terrains de jeux préférés, ses lieux de parfaite harmonie, de paix intérieure... Un être

humain dépourvu de cette sécurité est un malheureux.

Aujourd'hui quelque chose avertissait McHolland que son coin de paradis avait perdu sa rassurante ordonnance. Il se serra contre une cloison et fouilla l'obscurité d'un regard intense, puis il observa l'endroit où il aimait faire halte... entre les canots de sauvetage 14 et 15. Là se trouvait aussi sa chaise longue attachée à un arc-boutant d'acier. Il y avait beau temps que le commissaire du pont avait renoncé à replier, le soir venu, la chaise longue de McHolland pour l'empiler avec les autres.

Tout paraissait tranquille. La mer chuchotait à peine, le navire se balançait mollement ; la nuit était si noire que McHolland distinguait difficilement les contours des deux canots de sauvetage.

Les vieilles gens de constitution robuste ont le don mystérieux de se mouvoir sans bruit. Soudain, ils sont derrière vous, alors que personne ne les a entendus venir, et le plus souvent ils ont perçu ce qui n'était pas destiné à leurs oreilles. Ce qui a déjà anéanti bien des espérances d'héritage.

McHolland se glissa plus loin et vit une mince silhouette debout, près de sa chaise longue. Un petit point rouge luit soudain et s'éteignit.

« Il fume, pensa McHolland satisfait, et je sais qui est cet homme ! Même si je ne suis qu'une momie... je peux encore compter jusqu'à quatre ! Norman White dans la tourelle de commandement, Mario Filippo sur le pont-promenade, Tomaso Colezza à bâbord près des canots... J'ai donc devant moi l'homme tant recherché, l'homme le plus dangereux du bord, la mort armée d'un petit poste de radio : Carlo Benzoni ! »

Soudain, McHolland cessa d'être un vieillard. Cette chance unique de sauver quatre cents personnes et un navire ne se présenterait jamais plus.

Il s'immobilisa, respira profondément, sortit de sa poche son lourd revolver, le saisit par le canon et se sentit rajeunir de quarante ans.

Carlo Benzoni, un peu ensommeillé, émetteur radio suspendu à son cou, aspirait à voir se lever le jour qui apporterait une conclusion à cette équipée, lorsqu'il entendit derrière lui un frôlement. Avant même qu'il ait pu se retourner, la crosse du revolver s'abattait sur sa nuque. La nuit parut se dissoudre devant lui, il n'eut même pas la force de crier et s'effondra sur le sol.

McHolland le releva, le traîna jusqu'au bastingage, fit passer la courroie du poste émetteur par-dessus sa tête, et la passa autour de son propre cou, puis un prodige s'accomplit : le vieil homme se mit à courir comme un « sprinter » en direction de l'escalier des cabines.

— Ouvrez, docteur ! cria McHolland en tambourinant des deux poings contre la porte du Dr Wolff. Ouvrez, que diable ! Nous n'avons

pas le temps de faire des manières : ouvrez !

La porte s'ouvrit brusquement. Wolff apparut dans la faible clarté d'une lampe de chevet. Il ne portait qu'un slip. Derrière lui, dans le lit, quelques rouleaux de soie cuivrée dépassaient du bord de la couverture. McHolland fit reculer le docteur à l'intérieur de la cabine, dont il repoussa violemment la porte.

— Vous avez perdu la raison ? lança Wolff désespéré.

— Oui ! (McHolland se laissa tomber dans l'un des fauteuils de cuir vert. Il étreignait des deux mains le poste radio.) Car ce que j'ai osé était fou !... Mais j'ai réussi, docteur : nous sommes sauvés ! J'ai l'appareil qui déclenche l'explosion des bombes. Voici... (Il éleva la petite boîte qui reposait contre sa poitrine :) Ils ne peuvent plus faire exploser leurs bombes ! Cachez-moi ce déclencheur diabolique, vite ! Tout le monde ici chie dans ses chausses. Pardon, madame... (Il fit un léger salut en direction des cheveux de flamme répandus sur l'oreiller.) Et il faut que ce soit un vieillard...

Il s'interrompt. Un épuisement total s'empara soudain de lui. Il laissa retomber ses bras, les yeux rivés sur le Dr Wolff comme si l'on venait de lui couper le souffle.

Presque à la même minute, Hassan Mustafa grimpa à bord du *Fidelitas*, suivi de neuf ombres silencieuses comme des chats.



Le « nettoyage » du terrain fut rapide. White fut le premier à être assailli par deux obscures silhouettes. Il ne comprit pas du tout ce qui lui arrivait, il sentit seulement quelque chose de chaud pénétrer son dos. Son cœur fut tranché en deux et il mourut sans se rendre compte que tout était fini. Carlo Benzoni fut retrouvé encore à moitié assommé, rampant sur le pont à la recherche d'un appui qui lui permettrait de se mettre debout. Des mains le saisirent, l'élevèrent au-dessus du bastingage et le précipitèrent dans la mer. Le heurt contre la surface lui fit reprendre conscience et il esqua quelques brasses ; c'est alors que fusèrent de trois directions des ombres en forme de torpille, puis des dents aiguës comme des couteaux s'enfoncèrent dans sa chair. Il jeta un hurlement, se débattit dans un sursaut désespéré contre cette souffrance indicible : être dépecé, dévoré vivant. Il rugit une seconde fois, atrocement, comme s'il voulait par ce cri faire éclater le ciel... Puis il n'y eut plus autour de lui qu'un tourbillon sanglant...

Filippo, à bâbord, fut également attaqué. Lui aussi grillait une cigarette et se signala de cette manière aux ombres silencieuses. Le premier cri de Benzoni le fit sursauter, il voulut redresser sa

mitrailleuse, mais déjà, telles de gigantesques chauves-souris, les ombres se jetaient sur lui et le projetaient par-dessus le bastingage. Au cours de sa chute, il cria sa peur mortelle ; il rugit en heurtant la surface liquide, rugit encore lorsque les requins se ruèrent sur lui, continua de rugir jusqu'à ce que son corps eût été déchiqueté par les gueules avides.

Seul, le jeune Tomaso Colezza échappa d'abord aux assaillants. De son poste d'observation près de la piscine, il s'élança vers l'escalier de la passerelle de commandement, afin de rejoindre White. Il vit les ombres glisser sur le pont et se mit à tirer, la mitrailleuse appuyée sur la hanche, puis il courut encore, se mit à couvert derrière l'escalier, tira tout autour de lui croyant apercevoir partout ces ombres félines.

— Norman ! hurla-t-il, ils attaquent ! Norman, donne à Carlo le signal... Norman... !

Dans tout le navire des lumières s'allumaient à présent. Meesters, Lutz Abels, d'autres officiers, une masse de matelots et de stewards s'élancèrent vers le pont. Ils furent pris sous le feu de rafales tirées de plusieurs directions et s'abattirent sur les planches où ils restèrent étendus, immobiles.

— Trois hommes sur la passerelle ! cria Sabah Salim. Ali et deux hommes au grand escalier !

La manœuvre fut exécutée point par point. Avant même que Hassan Mustafa eût bondi, telle une panthère, sur Colezza, l'envoyant au sol, puis le soulevant à bout de bras pour le jeter par-dessus bord, sept silhouettes obscures se jetaient sur Meesters et ses officiers, les entraînaient par l'escalier jusqu'au grand salon dit « salon rouge », où ils les faisaient s'aligner dos au mur.



Une demi-heure plus tard, exactement à 2 h 17 du matin, le radio Bergson était assis devant son poste émetteur et envoyait un message. Un Arabe derrière lui appuyait sur sa nuque le canon d'un revolver : « *Fidelitas* aux mains d'un commando arabe. Plus amples informations suivront. Meesters. »

— Jusqu'à présent, nous étions aux portes de l'enfer, disait McHolland, dans l'infirmerie. (Deux Arabes étaient assis en face de Wolff, d'Eve et de lord McHolland. Un Arabe blessé était examiné par le Dr Wolff : perforation du poumon.) Mais ce qui va venir maintenant sera l'enfer même. Bon Dieu, quelle idiotie de jouer les héros à mon âge ! Mais qui se serait douté... Qui ?

Lorsque le jour parut, né d'une aurore qui enveloppait la mer, le ciel, les côtes, d'un voile sanglant, le monde entier savait qu'au large

du sultanat de Dhoufar se déroulerait une tragédie sans exemple.

*

Le conseil d'urgence rassemblé à bord du porte-avions *Rangers* siégeait depuis des heures sans être parvenu à trouver une solution acceptable. On s'était rapproché du *Fidelitas* pour qu'il fût visible, mais toutes les tractations avaient lieu par radio.

Des spécialistes du F.B.I. étaient en route. Venus d'Hawaï, ils bondissaient de porte-avions en porte-avions et seraient sur le *Rangers* dans trois heures. Mais que pouvaient-ils faire ? Sir Randley, qui se trouvait à la tête du conseil d'urgence, exposa clairement la situation :

— Nous serions venus à bout des quatre gangsters, mais nous ne pourrions jamais avoir raison de ces dix Arabes sans un effroyable bain de sang. Ces quatre aventuriers étaient des Européens tenant comme nous à la vie... à présent, nous avons affaire à des ennemis que leur propre vie laisse indifférents. La situation est désespérée. D'accord, ils ne peuvent pas faucher à la mitraillette quatre cents passagers, si nous prenons le *Fidelitas* d'assaut grâce à notre supériorité en armes, mais ils arriveront à supprimer cent passagers, ou dix seulement, ou même un seul et c'est déjà trop ! Songez à l'horrible fin des quatre gangsters... Voulez-vous voir trente, quarante hommes et femmes déchirés par les requins ? Mon Dieu, dans quel monde vivons-nous !

Cela n'avait guère de sens de s'en prendre à Dieu, qui refusait tout secours, paralysé sans doute par l'horreur qu'il éprouvait à l'égard de ses créatures. Mais il fallait que quelque chose se produise : on ne peut être le point de mire des regards du monde entier et rester figé dans son impuissance.

Sabah Salim avait agi plus radicalement que White à l'égard de ses prisonniers en enfermant dans le salon bleu le capitaine Meesters, Lutz Abels, le premier commissaire de bord, l'ingénieur-chef, le chef steward et dix passagers choisis parmi les hommes. Il leur adjoignit deux gardiens, armés de mitraillettes. Il refusa la proposition qui lui fut faite d'échanger les hommes contre des femmes.

— Pour le cœur d'un Blanc, un otage féminin est comme une tenaille incandescente, dit-il, poétique, avec un large sourire. D'ailleurs, le cas échéant, nous n'hésiterons pas à fusiller toutes les femmes par groupes de dix.

— Monstre ! hurla Meesters.

Il était assis, impuissant, les mains liées dans le dos et ne pouvait que rugir. Salim ne lui répondit pas. Il s'inclina seulement et sortit.

À l'infirmerie, le Dr Wolff et Eve Bertram étaient assis près de la table d'opération lorsque Salim entra. McHolland, depuis son coup de

main, qui avait eu l'effet contraire de celui qu'il escomptait, était très calme et se promenait de long en large, essayant non sans peine de se familiariser avec la pensée que sa vie touchait à sa fin. Il s'était promis une meilleure mort : un arrêt du cœur lors d'une partie de chasse parmi les grands arbres de la forêt de Baldmoore, ou encore un sommeil paisible au cours duquel il aurait accueilli la mort dans son grand lit seigneurial.

— Des blessés ? demanda Wolff en voyant Salim s'arrêter sur le seuil.

— Pas encore, docteur. (Salim parlait un anglais très pur.) Mais si vos frères se montrent indisciplinés, il ne nous faudra plus de médecin, vous me comprenez...

Il adressa à Eve un regard qui exprimait plus que l'intérêt que peut éveiller une captive. Wolff serra les dents.

— Que voulez-vous, en fait ? lança Eve.

Wolff la saisit durement par le bras.

— Mon Dieu, tais-toi, dit-il en allemand.

— Voilà une question pertinente. (Salim eut un sourire rayonnant. Il avait un visage anguleux, entièrement imberbe, et portait une sorte de toge sur son costume européen. Sa tête était recouverte d'un voile blanc qu'enserraient trois tours d'une cordelette tressée rouge et blanc.) Nos prédécesseurs aimaient l'or et les pièces d'argent qui nous sont devenus indifférents. Mais nous les emportons volontiers comme des biens accessoires.

Salim s'assit sur la table d'opération et se pencha pour caresser la chevelure cuivrée d'Eve. Wolff serrait les poings derrière son dos ; mais lorsqu'il vit qu'Eve accueillait ces démonstrations d'intérêt avec un mépris que Salim lui-même paraissait ressentir, il se rassura.

— Je vais m'expliquer, docteur, reprit Salim. Je vous parle ainsi parce que je désire faire de vous mon intermédiaire. Un médecin est toujours une sorte de demi-dieu aux yeux des humains ; et parmi nous aussi. On l'écoute... Ainsi, soyez attentif !

Il observa lord McHolland qui poursuivait sa promenade muette de long en large comme s'il était seul dans la cabine. Il s'était présenté à Salim avec ces mots ; « Vous pouvez me remercier d'avoir pris pied sur ce navire... Fripouille ! J'ai été idiot mais j'espère réparer bientôt ! »

— Nous ne luttons pas pour la liberté de la Palestine ou pour libérer des prisonniers, comme nos frères dans le monde entier. Nous avons nos problèmes particuliers qui sont à nos yeux plus importants que Jérusalem ou la Jordanie. Connaissez-vous la géographie de cette région ? Au sud, le Yémen et l'Hadramaout, à l'est Mascate et Oman. Entre eux : nous, le sultanat de Dhoufar. Tous ces pays nous revendiquent. Chacun veut nous annexer, nos voisins nous assaillent tous. Combat dont le reste du monde ne sait rien, dont personne ne se

soucie, génocide sanglant qui demeure caché. Ou dont se détourne l'opinion publique. Des millions de personnes ignorent jusqu'au nom de notre pays, de nos villes, Marbat et Salàlah. Dhoufar... serait-ce un nouveau parfum ? Ainsi nos frères périssent au milieu des sables du désert dans un combat pour la liberté au nom de laquelle nos soldats sont torturés, massacrés. Mais pas une voix ne s'élève en leur faveur. L'Arabie du Sud... étonnant qu'elle existe encore !

Salim sauta de la table d'opération : son visage anguleux, qui évoquait un oiseau de proie, semblait brûler d'un feu intérieur.

— C'est alors qu'Allah envoya ce bateau ! Un paquebot bourré de millionnaires connus comme tels dans le monde entier. Un navire qui rapporterait plus que trois cents ans de guerre dans le désert. Aujourd'hui, chacun sur cette terre nous connaît et nous pouvons crier notre souffrance : Liberté pour le sultanat de Dhoufar !

Wolff respira péniblement, douloureusement. Beaucoup d'entre nous ont peu de chance de survivre, pensait-il. Nous nous trouvons au sein d'un tourbillon de haine, de fanatisme, de patriotisme frénétique, mélange plus explosif que la dynamite.

— Et nous sommes les têtes que vous comptez planter sur les hampes de vos drapeaux ? demanda-t-il.

— Sommes-nous des monstres, docteur ? (Salim secoua la tête.) Nous ne demandons rien d'impossible, seulement un accord avec Oman, l'Arabie Saoudite, le Sud-Yémen, un accord qui signifierait la paix pour Dhoufar !

— L'homme est un rêveur, murmura McHolland. Comme si l'on pouvait établir un tel traité ! (Il se toucha le front de l'index :) À cause de quatre cents touristes huppés qui s'en vont faire le tour de la planète ! On rira de vous...

— Alors nous tuerons ! lança Salim, farouche.

— Je ne m'attendais pas à une autre solution de votre part. (McHolland posa ses deux mains sur les épaules d'Eve. Elle tremblait et il la sentait frémir sous ses doigts, mais il ne pouvait la rassurer. Il n'avait plus de mots auxquels on pût croire.) Quand ? demanda-t-il.

— Demain, peut-être.

— Alors moi d'abord, je vous prie !

— C'est de la démente ! cria Wolff en étreignant les montants d'acier de la table d'opération.

— C'est de la démente, répéta Salim, presque attristé, mais la mort de l'innocent est le sel dans le brouet de la révolution. Venez, docteur... Vous allez entamer pour nous les négociations.

Au bout de deux heures de discussions par radio, Salim permit qu'une commission du *Rangers* vienne à bord du *Fidelitas*. Cinq hommes nus, vêtus seulement d'un slip.

— Ils enverront sûrement des hommes du F.B.I., dit Salim au Dr Wolff. (Ils étaient tous deux en observation et regardaient au loin la masse allongée du porte-avions bercée par la houle derrière un voile de vapeur brûlante.) Mais un membre du F.B.I. nu comme un ver, est un homme ridicule, même s'il porte une bombe dissimulée au plus secret de lui-même !

Sur le *Fidelitas*, cette nouvelle situation avait provoqué une sorte de torpeur. Les passagers ne sortaient pas de leurs cabines, ni les hommes de l'équipage de leurs carrés dans les profondeurs du navire. Seuls, les marmitons travaillaient encore comme si cette croisière de luxe se poursuivait et l'imprimerie du bord imprimait toujours les menus : « Dinde à la Du Barry, pointes d'asperges à la crème, pommes Dauphine... »

À l'heure du déjeuner, les cloches retentirent dans tout le navire, mais trois passagers seulement parurent dans la salle à manger : Lord McHolland, le baron von Hoffberg et sa dernière conquête qu'il appelait Nanny.

— Une chaude journée ! lança von Hoffberg à McHolland avec un geste de bienvenue.

Et McHolland répondit avec la même nonchalance :

— Espérons que le whisky est bien glacé. Habituellement, je ne l'apprécie pas trop glacé, mais aujourd'hui...

— Combien de temps retiendrez-vous le paquebot ? demanda le Dr Wolff qui déjeunait avec Salim et Eve dans le poste de commandement.

Les stewards couraient maintenant de cabine en cabine, pour servir les repas. Les prisonniers du salon bleu eurent l'autorisation de manger leur part de dinde, mains déliées.

— Nous retiendrons le navire aussi longtemps qu'il faudra, répondit Salim. Jusqu'à ce que l'on ait satisfait à nos exigences.

— Avez-vous réfléchi à la manière dont, dans quinze jours, vous réussirez à nourrir quatre cents passagers ? Nos réserves suffiront jusque-là, mais nous devons nous réapprovisionner en vivres à Mascate...

— Dans quinze jours, les passagers ne seront plus quatre cents, répondit Salim en mordant dans une cuisse de dinde qu'il rongea ensuite bruyamment. J'ai déjà réfléchi à ce problème : je n'ai que faire de cadavres, il me faut des otages vivants... Mais les vivants doivent manger... je reconnais que c'est un problème.

Wolff posa son couvert au bord de son assiette et jeta un bref regard vers Eve, assise en face de lui. Elle répondit à son regard

comme si elle devinait ses pensées. Ses yeux suppliaient : « Ne le dis pas, je t'en prie, ne le dis pas. » Il s'arracha à ce regard et se tourna vers Salim :

— Une proposition ! Échangeons un otage contre cent ! Il y aurait ainsi quatre otages contre quatre cents individus qui, en fait, vous encombre. L'effet produit sera le même : vous aurez capté l'attention du monde. Ces quatre otages deviendront un symbole. Salim... quatre cents otages, c'est trop ! Convenez-en !

Sabah Salim fixait intensément son assiette, puis il se leva si brusquement qu'il renversa son siège.

— Bien ! dit-il d'une voix rauque, allons trouver le radio, nous allons en discuter avec les *autres*, là-bas.

À présent, le canot du *Rangers* était en route, une rapide barcasse qui filait sur la mer et soulevait des gerbes d'écume. Quatre Arabes avaient de nouveau déroulé l'échelle et attendaient l'accostage. Lord McHolland et le baron von Hoffberg étaient les seuls passagers sur le pont. Des stewards, des matelots se dissimulaient dans quelques recoins, afin d'assister à cet entretien décisif.

— Les gars de la barcasse sont nus, si je ne me trompe ? lança le baron. Bon Dieu !... cinq hommes nus prétendraient-ils écrire un chapitre de l'histoire universelle ? Nous vivons à une époque où le nudisme est prospère, mais ceci est un peu fort pour moi...

— Salim l'a exigé, répondit McHolland.

— Salim ? (Le baron von Hoffberg frappa du poing le bastingage.) Faut-il que ce type-là soit sonné ? Cinq hommes nus...

McHolland fit une grimace narquoise, mais son rire resta intérieur, car lui aussi sentait la peur le gagner. Le petit bateau aborda. Des matelots américains accrochèrent solidement l'échelle de corde et cinq hommes en mini-slip grimpèrent au flanc du paquebot.

Les Arabes les aidèrent à monter, puis les ayant encadrés, les menèrent à la passerelle de commandement.

Frappé soudain de stupeur, n'en croyant pas ses yeux, le Dr Wolff regardait approcher le petit groupe d'émissaires. Le troisième homme était de taille moyenne, avait les épaules larges, musclées, et son visage semblait découpé dans un parchemin racorni par les ans. Il battit des mains, rejeta les épaules en arrière et adressa à Wolff un rayonnant sourire :

— Oui, c'est moi ! Je l'avais bien dit : on ne peut pas vous laisser seul ! Sapristi, j'en ai vu pourtant sur ce maudit sabot !

— Docteur Bender ! bégaya Wolff. Bender, comment êtes-vous ici ?

— Venu en avion de Dar-es-Salam. Lorsque le premier communiqué a été donné par la radio... auriez-vous cru possible que je reste à la maison dans mon fauteuil à bascule ?

Il se redressa et parut un peu ridicule en slip. Torse encore

puissant, mais jambes cagneuses qui révélaiient bien son âge.

— Vous êtes une tête de bois, Bender !

Wolff l'étreignit chaleureusement. Salim, qui se tenait derrière lui, observait la scène d'un air pensif.

— Et alors, que venez-vous chercher à bord de ce maudit sabot ?

— Ce que j'y cherche ? (Le Dr Bender fit un geste qui enveloppait tout le paysage marin :) Tout ceci a été ma patrie pendant trente-trois ans... Mon jeune ami, j'ai failli me dessécher complètement pendant ces quelques semaines à terre ! (Il poussa Wolff de côté et considéra Sabah Salim comme un veau à deux têtes :) Je suis venu me proposer comme otage, salaud !

Cette phrase rendit aussitôt la situation des plus critiques. Les quatre hommes qui se trouvaient derrière le Dr Bender firent la grimace, à croire qu'ils avaient avalé du vinaigre. Même Wolff retint son souffle. En cet instant, il n'eût pas donné cher de la vie de Bender.

Mais Sabah Salim ne semblait pas décidé à céder à la provocation. Il eut un sourire un peu contraint, effleura de l'index la poitrine de Bender et dit :

— Attendez un peu. Il est fort possible que l'on vous donne satisfaction. Mais ne vous comportez pas comme si le monde n'avait, jusqu'à cet instant, attendu que vous !

Il eut un geste vers la salle des cartes et marcha en tête du groupe, suivi des quatre parlementaires nus comme au premier jour.

Le Dr Bender resta en arrière et s'accouda à la balustrade de la passerelle. Il regardait Eve Bertram comme s'il la voyait pour la première fois et il secoua la tête.

— Ça ne vaut pas la peine, jeune collègue, d'écouter les balivernes qui seront proférées dans ce réduit ! Les exigences des Arabes sont inacceptables, nous le savons très précisément depuis une heure. Aucun des chefs musulmans dont les territoires sont situés tout autour du sultanat de Dhoufar n'est prêt à céder pour sauver un bateau chargé de Blancs, c'est-à-dire d'infidèles selon l'esprit du Prophète. Ils se fichent bien que tout saute ici jusqu'aux cieux et retombe parmi les requins. Au contraire, jamais encore ils n'ont été aussi totalement d'accord. Ils possèdent la force, mon cher, car ils sont assis sur des puits de pétrole et s'ils ferment le robinet, cela signifiera des pertes par milliards pour l'économie mondiale. Évidemment ils ne prétendent pas boire leur pétrole, ils veulent le vendre, mais ils tiendront bien deux mois tous robinets fermés ! Ce qui leur donnera enfin le temps de compter leur argent. Mais cela signifie pour nous... (Bender tirailla ses cheveux gris.) Je déclare que quatre cents âmes et un navire, ce n'est pas payer trop cher la sauvegarde de l'économie mondiale.

Il baissa un peu la tête et considéra Eve longuement, puis :

— Êtes-vous la femme qui est venue à bord pour y mourir ?

— Oui, dit Eve.

— Et vous vivez encore ? Étonnant. Je vous avais pourtant conseillé de retenir votre respiration, simplement.

— C'était trop difficile, docteur. Bert avait une meilleure méthode.

— La mort au lit, par excès de plaisir ? Il est vrai que je suis trop vieux pour cela, trop laid et trop soucieux de mon confort. Vous décidez donc de vivre ?

— Un certain temps.

— Ah ! voilà qui est bien féminin ! Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

— Tant que Bert vivra et m'aimera. Est-ce assez précis ?

— Bravo ! (Bender applaudit et se tourna vers Wolff :) Mon ami, s'il vous faut un témoin...

— Nous ne nous marierons jamais ! dit Eve tranquillement.

Bender grimaça un sourire, mille petites rides striaient sa peau :

— Alors que voulez-vous ? Toute femme veut être épousée !

Bender lança un regard vers la fenêtre de la chambre des cartes. Les quatre parlementaires du conseil d'urgence péroraient avec force gestes, face à Sabah Salim immobile, debout derrière la table.

— Vous avez raison, petite dame, dit Bender en se détournant. Ce ne sont que fariboles, considérations théoriques ! Si ce Salim ne peut être convaincu par nos plénipotentiaires, un festin de noces serait certes de l'argent jeté par les fenêtres !

— J'ai dans ma cabine l'appareil qui peut faire exploser les sept bombes, dit Wolff à mi-voix. Peut-être ce moyen serait-il convaincant ?

— Vous voulez menacer de mort un Arabe ? Wolff, rêveur que vous êtes ! Le héros est attendu au septième ciel où de radieuses houris reçoivent les arrivants. Ce Mahomet était un garçon qui s'y connaissait en délices et la mort telle qu'il la conçoit est un ravissement. En revanche, nous sommes menacés, nous chrétiens, d'un jugement dernier et du pire que l'on puisse imaginer, la résurrection ! (Bender fit un geste de refus :) Jetez ce poste émetteur par-dessus bord ! Alors les bombes seront inoffensives et la compagnie des armateurs aura du moins quelque espoir de récupérer ce fichu sabot ! Tiens, voyez donc nos diplomates : ils ont l'air penaud comme s'ils avaient pissé au lit !

Salim et les quatre émissaires sortaient de la salle des cartes. On pouvait lire sur leurs visages l'échec des pourparlers.

— Alors ? demanda Bender avant même que quelqu'un eût pris la parole.

— Des otages ! Quatre ! (L'un des émissaires, le comte de Latour ainsi qu'on l'apprit plus tard par les journaux, s'essuya le visage d'une main tremblante :) Nous nous sommes offerts, mais on ne veut pas de nous.

— Surprenant ! (Le Dr Bender sourit, narquois, et alla se planter devant Salim :) Voici votre otage numéro 1 !

— Accepté ! répliqua Salim sèchement en regardant vers le Dr Wolff, qui comprit ce regard et quitta la balustrade.

— Numéro 2 ! dit-il, parfaitement calme.

Il frémit lorsque, derrière lui, Eve dit d'une voix énergique :

— Numéro 3 !

— C'est de la folie ! Salim, ne prenez pas cette décision au sérieux !

Avant que Wolff eût pu l'en empêcher, Eve s'était glissée entre Salim et lui. Quiconque la regardait en cet instant renonçait à la convaincre par des paroles. Dans ses yeux verts flamboyait une force dont Salim lui-même ressentit l'intensité ! Un vent léger, soufflant du désert, s'était levé et tourmentait sa chevelure cuivrée, voilant son visage, plaquant sur son corps sa robe presque transparente. Elle était merveilleuse.

— Accepté ! dit Salim d'une voix étranglée.

— Eve ! cria Wolff en la saisissant aux épaules. Tu ne peux pas faire ça ! Tu as maintenant une chance de survivre !

— Sans toi ? (Elle tourna brusquement la tête. Son sourire n'était que déchirante tristesse.) Sans toi ?

— Mais je reviendrai.

— Pourquoi mentir ? Tu sais fort bien que tu mens. Il n'y aura pas de retour. Je resterai avec toi jusqu'au bout.

— Bender, aidez-moi ! s'écria Wolff hors de lui. Peut-être vous écouterait-elle mieux que moi ?

— Que me demandez-vous ? (Le Dr Bender désigna Eve :) Salim, si je vous offre deux hommes contre cette femme...

— Refusez ! s'écria Eve. Je ne recule pas !

— Non ! répliqua Salim.

— Cinq hommes !

Salim serra les lèvres.

— Laissez-moi rester auprès de lui ! reprit Eve d'une voix blanche. Je vous en conjure !

Bender haussa les épaules :

— Mon ami, laissez-la faire ce qu'elle veut ! D'ailleurs, elle voulait déjà mourir, la situation n'a donc guère changé ; si ce n'est que mourir avec vous lui paraît un sort digne d'envie ; la mort d'Isolde version arabe, en quelque sorte !

— Mais c'est de la démence, balbutia Wolff.

— Lorsqu'une femme comme Eve aime, les raisonnements ne comptent plus, vous auriez dû le comprendre depuis longtemps. Conformez-vous à cette réalité, Wolff. Nous voici donc trois otages, il manque le numéro 4. Je propose le commandant de ce navire, Johann Meesters !

— Refusé !

Sabah Salim se pencha par-dessus la balustrade de la passerelle. Sur le pont, en contrebas, lord McHolland et le baron von Hoffberg se trouvaient encore entourés des quatre Arabes qui avaient dirigé les canons de leurs mitraillettes sur la barcasse tandis qu'elle accostait le navire.

— Je réclame ce vieil homme d'humeur batailleuse, là en bas ! lança Salim.

— McHolland ? Impossible. (Wolff s'approcha de l'Arabe :) Ce vieillard a des troubles circulatoires, il lui faut un traitement constant. C'est un faux hémophile. Au moindre choc, il y a risque d'hémorragie interne.

— Ça m'est égal. (Salim désigna le vieil aristocrate britannique :) Il m'a traité d'assassin : pas de discussion !

— D'une certaine manière, il a de la méthode, remarqua Bender sarcastique. Deux médecins, un « lord » issu d'une tradition oubliée depuis longtemps, une jeune et jolie femme, voilà un groupe bien composé... L'intention de régaler de notre mort le monde entier se décèle clairement. Hello ! lança-t-il en se penchant par-dessus la balustrade.

McHolland leva les yeux vers la passerelle.

— On réclame la présence de Votre Seigneurie ! cria Bender. Vous avez été choisi comme otage numéro 4 ! Vous jouez le jeu ?

— Quelle question ! (La voix de McHolland résonna, claire et singulièrement puissante :) J'arrive immédiatement. Faut-il emporter un bagage ?

— Pas de bagage ! (Bender fit un geste des deux mains :) Là où nous irons, nous n'aurons pas même besoin de chemise.

McHolland serra la main du baron prussien, lui dit quelques mots, puis il se dirigea vers l'escalier de la passerelle. Des centaines d'yeux le suivirent. Il avança sur le pont d'un pas rapide et gravit l'escalier.

— Je suis ravi ! dit-il, lorsqu'il se trouva devant Salim. (Tandis que tous les autres suivaient sous l'ardent soleil, sa peau restait sèche comme un vieux cuir.) Vous savez, messieurs, que j'ai une bêtise à réparer. (Il jeta un regard autour de lui :) Sommes-nous au complet ?

L'Arabe se redressa :

— Je réclame encore un officier supérieur du navire !

— Nous étions convenus de quatre, Salim ! répliqua Wolff.

— Ce sera cinq ! Est-ce à vous ou à nous de donner des ordres ?

Il ne fut pas difficile de trouver le cinquième homme. Sans hésiter, le second, Lutz Abels, se mit à la disposition du terroriste. Le commandant Meesters mena grand tapage en traitant Salim de tous les noms qui devaient se trouver relégués dans une resserre spéciale du langage marin. Mais Salim ne s'en soucia pas. Il ne se laissa pas

intimider. Il devinait que Meesters aurait voulu être à la place d'Abels et il se contenta de rire lorsque le commandant rugit :

— Maudit porc ! Castrat pustuleux ! Bourrique à putains !

— Ne vous donnez pas tant de mal, dit Salim tranquillement. Tout ce que je pourrai vous donner comme réponse sera de vous cracher à la figure !

Et il le fit aussitôt, en envoyant sa salive en plein sur le visage décomposé de Meesters. Puis il s'éloigna, après avoir donné ordre qu'on libère les prisonniers de leurs liens.

— Même comme otage, il n'est pas convenable de se balader dans le plus simple appareil, remarqua le Dr Bender lorsque Salim reparut sur la passerelle. J'ai encore, suspendu dans le placard de mon ancienne cabine, un costume : puis-je aller le chercher ?

Salim accepta d'un mouvement de tête.

Au bout de dix minutes, le Dr Bender était de retour, revêtu d'une sorte de treillis, plutôt froissé et sale.

— Je le mettais toujours pour aider le premier ingénieur lorsqu'il bricolait dans la salle des machines où il avait souvent quelque chose à réparer. Car je suis un bricoleur passionné. (Il entoura d'un bras les épaules de Wolff, comme s'il voulait lui redonner courage face à l'inévitable, à l'horreur. Mais en réalité, il ne cherchait qu'à lui glisser quelques mots à l'oreille :) J'ai apporté du poison, murmura-t-il, et j'ai glissé ces comprimés dans une enveloppe de plastique dissimulée dans mon anus. Ils n'iront pas l'y chercher.

Les cinq otages se tenaient côte à côte sur la passerelle. Les « parlementaires » descendirent, tête basse, l'échelle de corde. Le paquebot et quatre cents passagers étaient libérés. Mais les cinq otages seraient emmenés et le monde aurait à lutter dès à présent pour les sauver.

Le ferait-il ? Cinq être humains sont-ils, de nos jours, si précieux ? Ne serait-il pas plus commode, plus sûr pour nous, de les oublier tout simplement ?

Presque tous les passagers et l'équipage étaient sur les ponts lorsque la barcasse s'éloigna du *Fidelitas* pour rejoindre le *Rangers*. Mais personne ne la suivit du regard, tous les yeux fixaient ces cinq êtres humains alignés auprès de Salim et de Hassan sur la passerelle de commandement.

Salim sortit le mégaphone et se pencha par-dessus la balustrade :

— Tout le monde retourne dans l'entrepont ! rugit-il. À minuit, vous pourrez reprendre le commandement de votre navire, Meesters !

— C'est trop de bonté, sacré fumier ! rugit le commandant.

En quelques minutes, les ponts se retrouvèrent de nouveau déserts. Deux Arabes traînaient Bergson, le radio, hors de sa cabine. Il se débattait comme un beau diable mais quelques coups assenés sur le

crâne le firent s'effondrer, le nez ruisselant de sang. On le jeta comme une ordure dans un recoin.

Pendant ce temps, Ali Ibrahim et un autre Arabe détruisaient les installations radio, afin d'empêcher toute communication avec le *Rangers* dont les questions restèrent sans réponse... Aussi le porte-avions se rapprocha-t-il du *Fidelitas* pour pointer sur lui ses canons.

Salim observa ce mouvement : « Ils ne tireront pas, pensait-il et il sourit de cette manœuvre naïve. Ces Infidèles ne songent qu'à leurs vies et fuient devant la mort. Ils perdront toujours contre nous... » À minuit exactement, la barque plate s'écarta de nouveau de la coque gigantesque, le moteur hors bord se mit à pétarader. L'embarcation fit route vers la côte.

Assis au milieu des Arabes dans leurs djellabas noires, Bender, Wolff, McHolland, Abels et Eve, serrés les uns contre les autres et protégés par des couvertures, éprouvaient la morsure de cette froide nuit où le vent soufflait du désert vers la mer.

Derrière eux étincelaient les mille lumières du *Fidelitas*. Meesters avait donné l'ordre d'illuminer le navire comme pour une fête ; jusqu'aux extrémités des gréements, des mâts, des antennes, du radar couraient des guirlandes scintillantes. Les sirènes de brume grondaient leur message d'adieu.

Tout à l'extrémité de la passerelle. Meesters étreignait des deux mains la balustrade et n'avait pas honte de pleurer.

— Nous ne les reverrons jamais plus, dit-il au premier ingénieur. Pas un seul État n'acceptera de risquer pour eux sa sécurité.

La barcasse disparut dans la nuit, comme une ombre engloutie par la mer. Meesters retourna au poste de pilotage, tourna le bouton de l'interphone et posa une main sur l'installation du télégraphe.

— Levez l'ancre ! cria-t-il d'une voix changée. La barre à bâbord toute ! Vitesse limite !

Le gigantesque bâtiment fut parcouru d'un frémissement, les machines reprirent leur rythme ouaté. Le cliquetis des chaînes d'ancre qui remontaient résonnait dans la nuit silencieuse. C'était un cauchemar. Alors que le *Fidelitas* virait de bord et s'éloignait de la côte d'Arabie, tous les passagers réunis dans la salle des fêtes priaient debout, les mains jointes, tandis que chantait la chorale du bord.

Dans la longue barque plate qui avançait lentement sur la mer apaisée, Eve jeta un dernier regard au navire. Le Dr Bender lui effleura l'épaule :

— Que dites-vous du sentiment que l'on éprouve en sachant que l'on vogue vers la mort ?

— Il est atroce, répondit Eve. (Elle ne maîtrisait plus sa voix :) Jamais je n'ai autant eu envie de vivre.

Chapitre 4

Ils abordèrent en pleine obscurité dans une crique rocheuse. La quille du bateau crissa sur le sable, il y eut une secousse ; McHolland tomba sur le côté.

— *Sorry, gentlemen*, dit-il. Il se pourrait que mon voyage touche déjà à sa fin ! Si je viens de récolter une hémorragie, sera-t-elle semblable à un torrent que rien ne peut arrêter ?

— De la lumière ! cria Wolff. Salim, allumez, bon Dieu ! McHolland est blessé !

— Il n'y a pas de lumière, répondit Salim. Vous seriez sans doute satisfaits d'attirer sur nous l'attention de la marine américaine ? Je ne tombe pas dans le piège tendu par Sa Seigneurie !

— Renoncez à le faire changer d'avis ! (La voix de McHolland était aussi glaciale et empreinte d'indifférence que d'habitude :) Il est possible que ce choc soit sans conséquence.

Wolff rampa sous la couverture pour s'approcher de McHolland et vit vaguement que le Dr Bender se trouvait déjà auprès du vieil homme et le palpait. Cependant, la barque était poussée par quatre Arabes sur la plage de sable tandis qu'à l'avant trois autres la tiraient à l'aide d'une grosse corde.

— Vous pouvez mettre pied à terre ! lança Salim planté on ne savait où dans l'obscurité épaissie encore par l'ombre des falaises abruptes. Allez à l'avant et sautez !

Le Dr Wolff, le premier, sauta à terre dans le sable mou, puis il entoura de ses bras la taille d'Eve et la souleva pour la déposer sur la plage. Le Dr Bender conduisait McHolland par la main, comme on mène un cheval aveugle.

— Aux Indes, je voyais dans l'obscurité comme un hibou, à présent je n'ai plus de vision nocturne. Halte ! une silhouette, c'est vous, Salim ?

— Oui.

— Voyez-vous ça, Votre Seigneurie fripouillarde brille même dans la nuit ! (Il descendit sur le sable et tira le bas de sa veste de tweed pour en effacer les plis.) Peut-on fumer ?

— Non !

— Une pipe...

— Non ! rugit Salim. (Le calme de McHolland le rendait nerveux :) Vous ne pourrez allumer votre maudite pipe que lorsque nous serons derrière les rochers.

— Merci. C'est une Dunhill Shag et non pas une maudite pipe, comme vous dites à tort !

Peu à peu, les yeux s'habituèrent à l'obscurité. Des détails surgissaient de la nuit : à l'arrière-plan, l'étendue plus claire et moutonneuse de la mer, puis le bateau à fond plat, quelques silhouettes humaines, des rocs troués par l'érosion, par le vent et le soleil impitoyable, enfin un pan de plage côtière comme si un géant avait laissé tomber une poignée de poussière et, au-dessus de tout cela, un ciel couleur de suie.

— Tout le monde à terre ! dit le Dr Bender qui était le seul à se trouver encore dans la barque. Je vous propose une conclusion rapide, Salim : alignons-nous et vous nous réglez notre compte à la mitrailleuse en quelques secondes. Qu'en pensez-vous ?

— Pas question !

— Vous vous épargneriez des soucis, des problèmes de nourriture, un transport difficile et le scrupule naturel chez tout homme, même chez vous, à assassiner en plein jour une femme telle que Eve Bertram ! En ce moment, dans ces ténèbres, ce ne serait pas un problème pour votre conscience.

— Marchez ! lança Salim. J'aurais été sage de renoncer à votre compagnie !

— Il est trop tard, à présent ! (Le Dr Bender eut un rire sardonique :) Je reste suspendu à votre personne comme une amulette. Il vous faudra tâcher de me rejeter ou vous serez perdu.

— Je vais vous mettre un bâillon ! grinça Salim, car je déciderai seul de l'heure de votre mort.

— S'il ne s'agit pas d'un vœu téméraire de votre part...

Wolff haussa les épaules. Il pensait à la petite enveloppe de plastique remplie de pastilles mortelles que Bender avait placée dans la partie la plus secrète de son individu. Une rage impuissante s'empara de lui. Il mit un bras autour des épaules d'Eve et se mit à gravir l'étroite sente sableuse en direction des falaises :

— Tu as peur ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Pour toi seulement, dit-elle.

Sa tendresse était poignante. Lutz Abels les suivait, haletant.

— Une chose encore, triple gredin ! (La voix puissante de McHolland s'éleva dans la nuit :) J'ai horreur du lait de chamelle... c'est bien de cela que vous vous nourrissez ?

— J'ai fait mes études au Caire et à Munich, sir ! répliqua Salim.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le lait de chamelle ? Comment va-t-on nous transporter maintenant ?

— À dos de chameau.

— Vous voyez !

La petite colonne d'otages avançait d'un pas hésitant vers l'intérieur des terres. On put constater que les falaises s'écartaient : une sorte de sentier se dessinait. Puis, après une pente qu'il fallut gravir et à laquelle succédèrent quelques combes rocheuses, parut soudain devant eux une étendue plate comme une table : sable, gravier, sol brûlé par le soleil, sol mort. La nuit la recouvrait miséricordieusement d'air glacial et d'obscurité mais, avec le lever du jour, cela deviendrait un enfer tout vibrant de son atmosphère surchauffée.

— Un paradis, déclara McHolland sarcastique. Salim, ça ne vaut pas le prix de nos vies !

— C'est ma patrie !

Le cheminement se poursuivit vers la gauche, parallèlement à la mer qui s'étendait derrière les rochers. Ils affrontèrent un nouveau paysage aride, minéral. Les dix Arabes, qui entouraient leurs cinq otages, resserrèrent le cercle.

— Remarquez-vous quelque chose ? dit Bender à Wolff sans la moindre timidité. Nous atteignons une phase décisive de notre aventure. J'ai vécu assez longtemps en Orient... Je sens l'odeur des chameaux.

— Je ne sens rien.

Bender avait raison : derrière un tournant de la piste, dans un petit cirque rocheux encaissé, attendait un troupeau de chameaux baraqués. Quelques tas de fiente en ignition tenaient lieu de feux de camp. Il n'en rayonnait aucune clarté, ce n'étaient que des points rouges dans la nuit. Mais pour McHolland, c'était un signal.

— Puis-je enfin allumer ma pipe ? demanda-t-il.

Salim se retourna :

— Lorsque nous serons en bas.

— Êtes-vous conscient du fait que toute votre entreprise est un coup d'épée dans l'eau ? Bon, vous avez eu votre public, le monde entier a été mis au courant de vos hauts faits. Une indignation surmultipliée vous a valu une représentation à grand succès, mais après, rideau ! Bonne pièce en un acte. Et maintenant ? À quoi vous servirait notre mort ? À rien ! Le monde s'attend à nous voir mourir. Il serait déçu si vous omettiez d'accomplir cette partie du programme. Ce serait faillir à tous vos devoirs ; or, rien n'irrite le public autant que le manquement à la parole donnée ! C'est là le secret de cette farce, Salim : si vous nous laissez vivre, votre public sera désarmé. Pour la terreur, il faut du sang ! Si vous semez des roses, le monde réagira !

— Nous avons tout de même raflé tous les bijoux et l'argent des passagers ! brailla Salim.

— Tiens, tiens ! (La voix de McHolland tonna :) Nous nous sommes trompés, mes amis, ce ne sont que de méprisables filous ! Ça change tout. À présent, il serait sage que chacun pensât au ciel à sa manière !

*

Jusqu'à l'aube, ils restèrent près des chameaux. Assis sur de petits tapis, ils fumaient en silence. Même le Dr Bender renonça à ses commentaires insolents. Eve dormait, la tête sur l'épaule de Wolff. Il avait mis un bras autour de sa taille et la protégeait du froid de la nuit en maintenant sur elle un mince tapis de prière. Lui-même était assis sur le sable. Son dos lui faisait mal, il avait l'impression que chacun de ses muscles était noué. Mais il ne bougeait pas de crainte qu'Eve ne s'éveille. Elle dort peut-être sa dernière nuit, pensait-il.

Une peur brûlante le transperçait de nouveau. Soudain, il comprenait pourquoi un être humain peut crier dans sa détresse... il y a dans sa poitrine on ne sait quoi qui veut s'évader, exploser.

Le Dr Bender rampa vers lui en traînant son tapis derrière lui. Il s'assit près de Wolff et se pencha :

— Appuyez-vous contre moi, dit-il à voix basse. Vous devez être paralysé, vous ne bougez pas plus qu'un soliveau...

— Eve dort si bien...

— Je vais me pousser contre vous et vous pourrez vous détendre.

Bender se glissa tout contre Wolff. Ils étaient maintenant dos à dos. Wolff en ressentit un délicieux bien-être.

— Voulez-vous une capsule pour vous-même et Eve ? demanda Bender dans un murmure.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du cyanure dans une capsule de gélatine solidifiée. Mon vieux, ne me demandez pas d'où elle vient et pourquoi je la porte sur moi. J'ai une seconde enveloppe que vous pourriez planquer de la même façon que moi.

— Et McHolland, Abels ?

— Ils sont déjà pourvus de leur « clef du ciel ». Abels a cette saloperie au bout de sa chaussure gauche et McHolland l'a placée dans sa pipe.

— Mais s'il fume...

— Il a fumé sa dernière pipe voici deux heures déjà, et je crois bien qu'il suce à présent son bonbon mortel...

Wolff entendit Bender froisser quelque chose, leurs dos se heurtèrent à plusieurs reprises.

— Ça n'est pas facile à extraire en position assise ! murmura Bender.

— Renoncez-y, je ne prendrai pas de ce cyanure !

— Vous voulez donc assister à la vente d'Eve au marché des esclaves d'Hadramaout ? Vous voulez la voir dénudée et violée ? Mon gars, je vous connais mieux que vous-même, vous deviendriez fou !

— Certainement, Bender.

— Nous y allons droit, Wolff. Avez-vous lu le rapport de l'O.N.U. concernant le trafic clandestin d'esclaves ? Ce que l'on ne croyait plus possible existe dans ce pays, précisément ; en Arabie du Sud, il y a encore des marchés d'esclaves. On connaît même les itinéraires des caravanes : les pistes vont du Soudan à la côte de Nubie, puis, franchissant la mer Rouge, les caravanes débarquent en Arabie, à Abha, d'où elles se dirigent vers les marchés clandestins. Chacun en est informé ici. Mais on reste muet comme la tombe. (Bender semblait avoir atteint le but de ses recherches : le petit tube de plastique.) Ils nous abattront quelque part dans le désert, mais une femme comme Eve vaut des milliers de piastres : c'est un capital sur deux jambes et quelles jambes ! On estimera chacun de ses seins à son poids d'or.

— Taisez-vous, Bender, gémit Wolff, ce n'est pas supportable !

— Voulez-vous deux capsules, idiot ?

— Donnez...

De nouveau, Bender s'agita dans le dos de Wolff, puis sa main surgit :

— Si vous remontez les genoux et que vous glissiez la main entre vos cuisses en soulevant un peu les fesses, ça ira, murmura Bender.

On relevait justement les hommes de garde, c'était l'instant propice !

— Allez-y ! Ça n'est pas très agréable... mais c'est le seul moyen sûr.

Wolf essaya et... réussit du premier coup.

— Merci, Bender.

— À présent, dormez, Wolff ! Je veillerai sur Eve... La journée de demain sera effroyable.



Le soleil se leva tel un disque de cuivre poussé par une main invisible au-dessus de l'horizon. Le ciel devint laiteux, puis parut se figer. Soudain le disque irradiait une force inconcevable et se fondit en un rayonnement universel.

Il faisait jour.

La solitude calcinée, faite de roc et de désert, s'anima dans cette lumière terrifiante et pourtant belle. Des rocs, s'élevèrent à grands battements d'ailes des vautours qui planèrent au-dessus du camp, dans

le cirque montagneux, et se posèrent sur les rochers autour des voyageurs et des chameaux. Ils attendaient. Il y a de la charogne partout où il y a de la vie. Patience... elle est la sœur jumelle du désert.

Salim frappa dans ses mains. Les cinq dormeurs s'éveillèrent en sursaut. Plusieurs chameaux étaient déjà chargés, les autres furent sellés. Wolff caressa le visage d'Eve, sa tête reposait sur ses genoux, elle avait dormi comme un enfant. Le Dr Bender était étendu sur le dos. Il avait déployé son mouchoir sur son visage. Lutz Abels s'était levé d'un bond et exécutait quelques exercices d'assouplissement, afin de se libérer de la raideur de la nuit. Seul, lord McHolland se tenait bien droit dans toute sa dignité, comme seul un Britannique peut le faire. Il lança à Salim :

— Une question, gredin : ne vous lavez-vous donc jamais ?

— À Hissi Maksa, j'ai une piscine, rugit Salim en réponse.

— Et où se trouve juché ce nid d'aigle ?

— Tout contre le Wadi al Atinah, à deux cents kilomètres d'ici.

— Jusque-là, il conviendra de gratter sa crasse ?

— Bourrez-en votre pipe !

McHolland considéra sa pipe et la glissa entre ses dents. Wolff, malgré lui, retenait son souffle. McHolland renonçait-il au combat verbal ? Wolff serrait Eve contre lui, mais McHolland ne songeait nullement à rester le premier « sur le carreau ».

— Je fume depuis quarante ans ma marque préférée : *Sir Handleys Goldenblend*. La trouve-t-on dans votre maudit Hissi Maksa ?

— Non, répondit Salim pris de court. (Puis il pensa : Cet homme est un châtiment d'Allah !)

— Même pas ça ! (McHolland tétait le tuyau de sa pipe :) Bandit ! Il faudra que je me rationne à compter d'aujourd'hui, une seule pipe par jour !

Le Dr Bender souleva le mouchoir qui recouvrait son visage et effleura Wolff du pied.

— On peut prendre des leçons de dignité de ce vieux type, dit-il. Si j'étais marchand d'esclaves, je vendrais McHolland comme une antiquité dotée de pouvoirs magiques. Saprستي, je n'aurais pas cru que quelqu'un pourrait encore me redonner courage !

Une demi-heure plus tard, la petite caravane s'en allait à travers l'infini vibrant d'un jaune pâli. Le ciel était d'acier en fusion. Il n'y avait ni piste ni point de repère, seule les guidait la position du soleil.

Et les vautours les accompagnaient. Ils volaient en cercles au-dessus de la caravane, leurs longs cous nus tendus, dans l'attente.

Dans le désert aussi, Allah pourvoit à la nourriture de chacun.

Vers midi, la chaleur devint intolérable. Eve, effondrée, était cramponnée au pommeau qui ornait le devant de sa selle. Elle avait perdu toute notion de temps et de lieu. Lorsque Wolff l'interpellait, elle ne réagissait plus. La tête penchée en avant, c'était miracle qu'elle se trouvât encore en selle ; elle paraissait constamment près de tomber.

Wolff n'avait jamais encore monté un chameau. Il ignorait comment on le dirigeait, mais dans la file de la caravane il n'avait pas à s'en occuper, le chameau trottait à la suite de l'animal qui le précédait. Pourtant, il osa intervenir dans la marche de la bête, tira sur la corde qui ressemblait à une rêne et heurta de ses talons les flancs du chameau.

La bête lança un grondement retentissant et s'élança hors de la file en appuyant sur la gauche. Elle passa le long de ses congénères pour atteindre la tête de la caravane. McHolland, que Wolff dépassa de la sorte, lui adressa un mouvement du bout de sa pipe qu'il tenait toujours calée entre ses dents.

— Pour Londres, c'est droit devant vous ! Puis on tourne à gauche ! lui cria-t-il. Mais pourquoi cette hâte ? Nos cercueils sont déjà prêts !

Sabah Salim, qui conduisait le groupe, arrêta son méhari blanc du Hedjaz et se détacha de la file. Comme le Dr Wolff n'avait aucune idée de la manière dont on arrête le trot d'un chameau, il saisit brutalement le lien entourant la tête de l'animal sorti du rang et le tira d'une main dure.

— Où donc voulez-vous aller ? cria Salim, furieux.

— Chez vous, sans doute ! Mais donnez l'ordre de faire halte ! Mme Bertram va tomber de sa selle ! (Wolff appuyait un mouchoir sur sa bouche. Le sable que sa course avait soulevé pénétrait dans la moindre ride de son visage, collait à sa peau en sueur, emplissait sa bouche d'une purée étouffante.) Vous ne pouvez tout de même pas chevaucher avec nous pendant des heures sous ce soleil ?

— Je le pourrais certainement !

Salim leva la main. La caravane s'arrêta. De l'arrière, le Dr Bender s'approcha sur sa monture. Il semblait être au fait de tout et montait son chameau en habitué.

— Je sais ce que vous voulez, Wolff, dit-il lorsqu'il resurgit de son nuage de poussière. Mais faire halte ici est la pire idiotie ; le seul remède à notre épreuve est le mouvement. Rester immobile, c'est se condamner à être cuit au soleil comme une tuile. Croyez-moi, j'ai quelques années d'expérience de l'Orient derrière moi.

— Eve s'évanouit ! gémit Wolff. Cette chaleur la détruit ! C'est un

meurtre !

— Un meurtre serait de se reposer à présent ! Regardez donc là-haut !

Au-dessus d'eux, les vautours évoluaient toujours, mais plus bas, plus serrés, leurs becs crochus entrouverts.

— Les éboueurs du désert sont en attente, reprit Bender ; pour eux, nous sommes la pitance promise. Non ! il faut continuer. Nous attacherons Eve sur sa selle, si c'est nécessaire.

— Pourquoi tous ces tourments si l'on veut nous tuer ? cria Wolff.

— Voilà une question pertinente. (Bender se tourna vers Salim qui, muet, semblait ne faire qu'un avec sa monture :) Combien de temps faudra-t-il encore chevaucher jusqu'à Hissi Maksa ?

— Si les exigences que des Européens douillets et peureux sont seuls capables d'exprimer ne nous dérangent pas, nous y serons dans quatre jours.

Salim grimaçait de tout son visage tanné. McHolland se rapprocha. Abels s'occupa d'Eve, se pencha vers elle et la soutint. McHolland aussi paraissait à l'aise sur son chameau comme un vieux caravanier. À le voir approcher, enveloppé d'une nuée de sable, la pipe entre les dents, la casquette de joueur de golf enfoncée sur ses cheveux blancs, il était l'image même du sang-froid britannique.

— Qui donc mène les pourparlers pour notre libération pendant notre excursion au désert ? lança-t-il.

— L'émir Hasna Mahmoud al Rahman.

— Bon Dieu ! Encore un émir mêlé à ça ? Où peut-on obtenir une audience de Sa Seigneurie ?

— À Hissi Maksa. (Salim leva le bras :) Pourquoi tant de paroles ?

— Il a raison. (Bender fit virer son chameau, saisit la corde de l'animal monté par Wolff et l'entraîna à sa suite.) Nous pourrions en discuter longuement la nuit prochaine.

La caravane poursuivit sa route. Le ciel au-dessus d'eux devenait de plomb fondu. Le soleil n'était plus que flamboiement insoutenable. Le désert devenait pierreux. D'abord, ce furent des graviers, puis des arêtes rocheuses fichées dans le sable comme des épines. Puis s'avancèrent à leur rencontre de nouvelles montagnes, d'un blanc grisâtre, mortes. Le sol redevint dur, les pieds cornés des chameaux le frappaient en cadence, il s'en élevait un cliquetis assourdi.

Wolff en avait à peine conscience. Basculé d'avant en arrière au côté d'Eve, il s'étonnait qu'elle fût encore consciente. Elle était presque couchée sur sa monture, penchée en avant, de grosses cordes entouraient son buste et sa taille, elle était transportée comme un paquet. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'empêcher de glisser de sa selle. Salim avait montré à Abels et à Bender comment placer les liens.

Dans une vallée rocheuse où l'air surchauffé frémissait comme dans

un four, ils firent halte. Salim remonta la caravane, examina Eve et revint en tête. Des exclamations rauques retentirent, les méharis baraquèrent, les Arabes sautèrent hors de leurs selles, de gros ballots entourés de cordages tombèrent du dos des bêtes de bât.

De petites tentes noires très basses, des tapis, des nattes, des chaudrons de cuivre bosselés, des plateaux de bois, des outres, des sacs de cuir emplis de viande séchée et de mil, tout cela se déversa sur le sable.

Le premier jour était passé. Bender et Abels délièrent Eve et l'enlevèrent de sa selle pour la porter, comme une poupée cassée, un peu à l'écart ; ils l'étendirent sur le premier tapis déroulé. Bender couvrit d'un tissu crasseux le corps raidi de la jeune femme. Les genoux tremblants, le corps engourdi, Wolff s'approcha en titubant et s'adossa à un chameau baraqué dans le sable. McHolland errait sans but.

— Salim ! gredin ! De l'eau pour la lady !

Puis il eut une quinte de toux, se courba en deux et cracha. Sa gorge était pleine de sable.

Il fallut moins d'une heure pour dresser le camp. Cinq tentes noires, plus un vélum de toile tendu sur douze gros piquets. Là-dessous se trouvaient à présent les chaudrons de cuivre, deux foyers construits rapidement à l'aide de grosses pierres et les caisses contenant les vivres. La tente réservée à la cuisine et à l'intendance.

Salim se dirigea vers le groupe des otages et fit un geste d'invite :

— Deux tentes sont mises à votre disposition, vous organiserez vous-mêmes votre dortoir ! À titre d'information : on ne placera pas de gardiens, il faudrait être idiot pour s'enfuir d'ici !

— Nous l'avons déjà compris ! répliqua McHolland hargneux, pas de faux espoirs, n'est-ce pas, coquin ? Nous ne vous dispenserons donc pas de la tâche de nous mettre à mort. Quel est le menu du souper ?

— De la viande d'agneau boucanée avec de la semoule de mil.

— Une consolation en quelque sorte !

McHolland jeta un coup d'œil vers les deux Arabes qui allumaient un foyer fait de blocs de fumier séché.

— J'espère que cette puanteur n'imprégnera pas la viande ! ajouta-t-il.

Wolff et Bender s'occupaient de soigner Eve. Ils lui lavèrent le visage et la nuque, instillèrent de l'eau entre ses lèvres crevassées, mais elle pouvait à peine avaler. L'eau coulait des coins de sa bouche. Bender osa alors la seule manœuvre efficace, il massa le cou d'Eve et le lui serra des deux mains jusqu'à ce qu'elle réagisse violemment pour éviter l'étouffement, ce qui lui rendit la faculté de déglutir.

— Voilà un moyen brutal, Bender, dit Wolff d'une voix nouée.

— D'accord. Et vous ne trouveriez sûrement pas ce procédé dans

un cours de médecine officiel. C'est une des lacunes des études de médecine : il faut savoir porter secours aux malades avec dix doigts seulement. À l'aide d'instruments excellents, ce n'est pas un bien grand art. Si ce n'était impossible à réaliser, chaque médecin devrait pouvoir travailler pendant deux ans dans les conditions les plus primitives avant qu'on ne le lâche en liberté. Voyez, votre bien-aimée peut avaler de nouveau ! (Il introduisit le col étroit de l'outre dans la bouche d'Eve :) Doucement, Eve, car c'est la vie que vous absorbez ainsi ! L'eau est un don de Dieu ! Avalez, puis respirez à fond !

De la tente-cuisine leur parvenait le fumet de la viande rôtie ; une odeur âcre s'y mêlait, celle du fumier en combustion.

Plus tard, ils prirent leur repas, assis en rond comme une grande famille en train de pique-niquer. La viande était excellente et la semoule incomparable ! L'eau leur parut, en effet, un don du ciel.

— Je n'échangerais pas ceci pour un dîner au Carlton, remarqua McHolland. Voici qui m'encourage à fumer de nouveau une pipe.

Il porta à sa bouche sa Dunhill, enfonça du pouce le tabac dans le fourneau, se pencha et l'alluma au fumier transformé en gros tisons. Il avait déplacé, à un moment opportun, son ampoule de poison et l'avait introduite dans la visière de sa casquette.

La nuit surgit, après un bref crépuscule rayé de rouge qui s'éteignit rapidement lorsque le soleil sombra à l'horizon. Aussitôt il fit froid. Cette contrée morte n'accumulait plus de chaleur et, du ciel infini semé d'étoiles, qui soudain scintillait de toute sa poignante splendeur, le froid s'abattit comme une invisible pluie de glace – une baisse de température de plus de 50 degrés...

— Allons au lit ! lança Bender, sarcastique. Il me semble qu'il va de soi que McHolland, Abels et moi partagions la même tente tandis qu'Eve et Wolff seront dans l'autre... Cela vous va ?

Wolff jeta un regard vers Eve. Elle était adossée à sa selle, ses épaules étaient enveloppées d'une couverture, ses cheveux de flamme disparaissaient sous le foulard taché que Bender avait reçu de Salim.

— Oui, dit-elle, c'est bien ainsi.

Ils se glissèrent dans leurs tentes, firent retomber le rabat fermant l'entrée et s'étendirent sur les tapis que l'on avait disposés sur le sol dur. Pour les membres las des otages, après l'éreintement de leur longue route, ces tapis étaient plus moelleux que le lit le plus somptueux.

Eve se serra contre Wolff et posa une main sur sa poitrine. Ce geste de tendresse malgré l'épuisement, ce désir de se sentir proche de lui étaient si émouvants que Wolff, avec ses dernières forces, réussit à glisser son bras sous la nuque d'Eve pour l'attirer à lui. Elle était étendue sur lui, ses cheveux retombaient comme une pluie tiède sur son visage, il sentait la pression de ses seins ronds sur sa poitrine,

l'enlacement de ses cuisses, la chaleur de son corps, ses lèvres qui effleuraient ses paupières, mais il avait été trop marqué par le soleil meurtrier pour éprouver plus qu'un sentiment de bonheur qui le rendait singulièrement léger.

— Je dois t'avouer quelque chose, dit-elle.

Il secoua la tête avec lassitude :

— Là où nous sommes, tous les péchés sont pardonnés, Eve.

— Je veux vivre ! Je ne veux pas mourir ! C'est cela, Bert... (Ils étaient étendus visage contre visage, respirant à peine, luttant désespérément contre la faiblesse qui les terrassait l'un comme l'autre.) Mourir est affreux, dit-elle, je l'ai éprouvé aujourd'hui même, mais à présent, il est trop tard.

— Oui, Eve, il est trop tard, tu n'aurais jamais dû monter à bord de ce navire.

— Alors nous ne nous serions jamais rencontrés, et je ne vis que par toi.

— Ce sera une courte vie !

— Mais la plus belle qu'on puisse imaginer en ce monde. (Elle prit dans ses mains le visage de Wolff et le couvrit de baisers du front au menton. Puis elle dit d'une voix étrangement calme :) Est-il vrai, comme le prétend le Dr Bender, qu'ils pourraient me vendre sur un marché aux esclaves ?

— C'est possible... (Son cœur se crispa.) N'y pensons pas, Eve, ajouta-t-il d'une voix rauque.

— Il faut en parler. Promets-moi que tu me donneras l'ampoule de poison s'ils nous séparaient l'un de l'autre.

— Eve...

— Promets-le-moi, Bert...

Il fit un geste d'acquiescement, n'étant plus capable de dire oui, mais s'il avait pu ouvrir la bouche, il eût jeté un cri déchirant.

— Je t'aime, dit-elle. Oh ! comme je t'aime, Bert, je m'en étonne moi-même.

Elle posa la tête au creux de son épaule, déposa un baiser à la naissance de son cou et s'endormit.

*

Au milieu de la nuit, quelqu'un tirailla les jambes de Wolff. Il s'éveilla en sursaut et se dressa. Eve était couchée contre lui, pelotonnée. Le rabat de l'entrée de la tente était relevé. Une vague d'air glacé passa sur le corps de Wolff, une silhouette que l'obscurité ne permettait pas d'identifier était accroupie hors de la tente ; elle tendit de nouveau un bras à l'intérieur pour tirer Wolff par les pieds.

— Réveillez-vous ! C'est à croire que vous n'entendriez même pas les trompettes du Jugement dernier !

C'était la voix du Dr Bender. Wolff se mit à genoux et rampa sans bruit vers l'entrée de la tente.

— Ne vous imaginez pas que vous pourriez vous enfuir tout de même ! murmura-t-il. Je ne partirai pas sans Eve et elle ne résisterait pas aux épreuves de cette folle équipée ! Partez seul, Bender.

— Bon Dieu, comprenez-moi : j'ai besoin de vous !

Bender attira Wolff à l'extérieur. Au centre du camp flamboyaient deux grands feux qui dispensaient une vive clarté. Un groupe d'hommes agenouillés éclairait avec deux lampes de poche quelque chose qui se trouvait entre eux, à même le sol.

— J'ai des préoccupations tout autres qu'une évasion. Figurez-vous qu'au lieu de mélanger à la pitance de ces lascars le contenu de l'une de nos ampoules de cyanure, il va falloir exercer nos talents pour sauver l'un d'entre eux ! Suivez-moi et voyez de près cette saloperie !

— Qu'est-il arrivé ? (Wolff avait peine à suivre Bender.) S'agit-il de McHolland ?

— Non. Un salaud du nom de Fouad Abdallah... Voici...

Ils avaient atteint le cercle des hommes agenouillés. Devant l'un des feux, un Arabe était étendu de tout son long, sa jambe droite découverte portait un garrot au-dessus du genou. Salim, accroupi près du feu, surveillait trois longs couteaux dont les lames posées parmi les tisons commençaient à rougir.

Les Arabes leur firent place afin que Bender et Wolff puissent mieux voir l'homme blessé.

— Nul ne sait comment cela s'est passé, reprit Bender. Fouad Abdallah s'est éveillé lorsqu'il a senti une violente piquûre dans la cuisse droite. Il s'est mis debout d'un bond, mais ces gars-là dorment sans lumière. Ce ne fut qu'en s'approchant du feu qu'il comprit que quelque chose l'avait mordu ou piqué. Voyez ce qu'il en est, Wolff ! Nous nous demandons s'il s'agit d'une vipère des sables, alors il faut que ce sacré mahométan supplie Allah de lui accorder la vie... ou bien c'est un scorpion, ce qui ne vaudrait guère mieux, ou encore quelque bestiole non venimeuse... Et dans ce cas, les « grands moyens » pourraient se révéler plus dangereux que le mal. Que faire ? Si nous attendons que la jambe commence à enfler, il sera trop tard. Vous m'avez dit avoir suivi des cours de médecine tropicale...

Wolff se pencha sur la jambe, la souleva, tâta la plaie à peine visible et contrôla le garrot, qui était solide. Le sang s'accumulait au-dessus de la ligature.

— Du moins ceci est bien fait !

— Merci. (Bender soupira d'aise.) Je ne suis donc pas devenu complètement incapable. Faut-il risquer l'opération ?

— Oui, mais avec quoi ?

— Salim fait rougir au feu trois beaux couteaux...

— Et les pansements, les pinces hémostatiques, le nécessaire pour recoudre après l'intervention ?

— Wolff, souvenez-vous de mes paroles d'hier au soir : nous avons dix doigts, cela devrait suffire à un médecin. D'ailleurs, Salim transporte dans ses bagages une pharmacie de secours, des bandes Velpeau et trois pommades puantes pour guérir les blessures qu'occasionnent les bâts aux chameaux de charge. On pense ici d'abord aux bêtes, les humains viennent ensuite et la sagesse des peuples du désert veut que « ce qui est bon pour le chameau ne saurait nuire à l'homme ».

— Et l'anesthésie ?

— Il y a alentour assez de pierres...

Salim venait vers eux. Il donnait l'impression d'être un four en mouvement tant il émanait de chaleur de sa personne :

— Il faut trancher dans les chairs ? demanda-t-il d'un ton bref.

— Oui. (Wolff reposa doucement la jambe atteinte sur le tapis.) C'est une morsure de serpent. (Il se leva et s'essuya les mains à son pantalon :) Bonne nuit.

— Halte ! (Salim lui barra le chemin :) Où allez-vous ?

— Sous ma tente. Je suis fatigué. Dans quelques heures, vous nous pousserez de nouveau à travers ce désert infernal.

— Vous n'opérez pas ?

— Non ! dit Wolff d'une voix éclatante tandis qu'il voyait le Dr Bender poser ses deux mains sur son crâne comme pour se protéger.

— Vous laisserez mourir mon ami ?

— Oui.

— Je vous forcerai à opérer ! rugit Salim.

— Comment vous y prendrez-vous ? (Wolff hocha la tête.) Avec une arme ? Nous sommes tous résignés à mourir, ce n'est plus une menace qui nous intimide !

— Vous êtes médecin ! dit Salim sur un ton bas, menaçant.

— Je suis médecin, mais aussi un homme qui n'a plus rien à perdre, ce qui pèse davantage sur la balance du destin. Bonne nuit !

Il voulut s'éloigner, mais Salim le retint des deux mains ; il enfonçait ses ongles dans la chemise de Wolff, les pieds arc-boutés contre le sol de sable dur.

— Fouad Abdallah est mon frère, haleta-t-il. Mon seul frère !

— Et Eve est ma femme, le seul être que j'aime.

— Qu'Allah nous écoute ! (Salim tirait Wolff par sa chemise, ses yeux luisaient de peur :) Docteur, faisons un échange... mon frère contre Eve.

Wolff hésita.

La proposition de Salim était incroyable : elle signifiait le salut pour Eve car Wolff ne doutait pas un instant que Salim pût manquer à sa parole. Mais l'enjeu n'était pas seulement élevé, il présentait de grands risques.

— Je ne peux pas vous promettre de sauver Fouad, dit-il, la gorge sèche. Personne ne le pourrait. Si votre frère meurt, vous me reprocherez de l'avoir tué.

— Non. Mais vous le tueriez en ne tentant pas l'opération ! gémit Salim.

— Bien. (Wolff se libéra des mains de son geôlier.) J'opère. Mais quoi qu'il arrive, vous ne toucherez pas à Eve et vous la ramènerez à la côte !

— Je le promets par Allah et au nom de ma mère ! Vous faut-il mieux ?

Wolff retourna auprès du malade. Bender était assis près de l'homme couché et enroulait autour d'une pierre ronde une étroite pièce d'étoffe sale qui n'était qu'un turban déroulé. L'anesthésie...

— La jambe enfle déjà ! lança Bender. Quelle saloperie ! Quant à votre échange « donnant donnant », il est contraire à toute morale médicale !

— J'ai sauvé Eve, Bender, ce qui compte davantage pour moi que toute espèce de serment attaché à ma profession. (Il s'agenouilla de l'autre côté du malade et fit signe aux deux Arabes qui tenaient les lampes de poche :) Approchez ! Plus bas ! Pourquoi n'opérez-vous pas seul, Bender ? Vous êtes aussi chirurgien !

— Je n'ai plus la main assez sûre. (Il tendait ses deux mains devant lui, elles tremblaient légèrement. Bender eut un sourire amer :) Pas de sclérose, mon fils, mais... le whisky, l'alcool, les femmes. Pourtant, vous serez étonné de constater combien je suis encore un bon assistant... Nous commençons ?

— Oui. Nous tranchons dans le vif.

Wolff se leva et Salim lui apporta, sortis du feu, les trois couteaux. Les lames étaient incandescentes.

— Voilà qui nous épargnera les pinces hémostatiques, dit Bender calmement. Nous cautériserons tout et les bactéries n'auront qu'à capituler. Et l'anesthésie, collègue ?

— Tout de suite. (Wolff leva la jambe de Fouad, posa une serviette dessous et l'examina encore :) Ce sera un travail de boucher, dit-il, je débriderai la blessure sur une grande longueur... Où sont les pansements, Salim ?

— Ici.

Un coffret de bois de cèdre fut poussé vers lui, où se trouvaient aussi les boîtes de pommade pour les chameaux de la caravane.

— Remettez un couteau au feu ! lança Wolff en levant la main droite.

Le manche chaud d'un petit poignard un peu recourbé fut glissé entre ses doigts.

— Narcose !

Le patient, Fouad Abdallah, fixait Wolff de ses yeux démesurément ouverts. C'était encore un jeune homme, presque un adolescent aux yeux d'un Européen. Mais pour sa tribu, il était d'âge à être un guerrier.

Le Dr Bender éleva la pierre emmaillotée et posa l'index gauche sur un point de la nuque de Fouad.

— C'est une question de précision, dit-il, et alors il n'y a pas de danger de commotion.

Puis il frappa un coup bref, sec. Les globes oculaires de Fouad se retournèrent, ses muscles se détendirent ; il ne sentirait plus rien.

Le poignard courbe, incandescent, fit une entaille profonde dans la jambe malade. Les chairs grésillaient. L'odeur de chair brûlée et de sang enveloppa tous ceux qui entouraient Wolff et Bender. Salim regardait la large plaie pratiquée par Wolff. Elle remontait jusqu'en haut de la jambe et le sang jaillissait, à croire que l'on avait mis au jour une source vive.

— Approchez les lampes ! dit Wolff. Tout près de la jambe !

Ce fut une opération brève, brutale et téméraire du point de vue chirurgical. Mais elle constituait la seule chance de se débarrasser du venin grâce à une hémorragie abondante. Le garrot toujours placé au-dessus du genou empêchait la remontée du sang dans le corps. Mais tout le sang en dessous du genou devait être rejeté.

— Déliez lentement le garrot, dit Wolff comme le flot sanguin diminuait d'intensité, la jambe blanchissant à vue d'œil.

— C'est ce que j'allais vous conseiller, sans quoi ce serait l'amputation.

Bender desserra un peu le garrot ; aussitôt du sang frais jaillit de la longue et profonde entaille.

— Refermez ! s'écria Wolff. Salim, l'autre couteau !

— Ah ! à présent, vous en êtes à la coagulation. C'est bien ! Croyez-vous que l'hémorragie était suffisante ?

— Nous ne pouvons pas le saigner à blanc.

Wolff regarda la flaque de sang à ses pieds ; les jambes de son pantalon étaient trempées.

— Je vous passerai une djellaba, dit Salim qui le regardait. (Il lui tendit encore un couteau) Fouad vivra-t-il ?

— Si vous priez Allah ! siffla Bender.

Salim ne répondit pas. L'odeur de la chair grillée à présent imprégnait tout. Odeur fade et douceâtre qui écœurait. Même Bender

pâlit.

L'hémorragie était arrêtée. Les lèvres de la plaie étaient noires, brûlées. Fouad remua. La douleur qui assaillait son corps était plus forte que le coup d'assommoir qu'il avait reçu. Sa souffrance lui rendit la mémoire.

— Narcose ! lança Wolff, les yeux rivés sur l'affreuse plaie, démesurément longue.

Il pensait que Fouad ne resterait pas assommé longtemps et que la douleur le ferait hurler à le rendre fou.

Bender le frappa avec sa pierre emmaillotée. Fouad se détendit de nouveau avant que la conscience lui fût revenue.

— N'avez-vous rien qui puisse calmer les souffrances ? demanda Wolff en rendant le couteau à Salim.

Celui-ci le serra contre son cœur, se tourna vers l'Orient, s'inclina et baisa la lame ensanglantée qu'il passa ensuite dans sa large ceinture.

— Nous n'avons que la pommade qui rafraîchit et guérit, dit-il à mi-voix.

— Essayons ! (Bender leva le couvercle de l'une des boîtes :) Un chameau est, après tout, un mammifère comme l'homme. De ce point de vue, rien ne devrait présenter un danger.

Ils étalèrent une épaisse couche d'onguent sur la plaie et l'enveloppèrent de bandages. Puis ils firent signe aux Arabes accroupis et ceux-ci emportèrent l'opéré vers l'une des tentes noires. Bender s'étira.

— Fouad vivra-t-il ? demanda Salim.

Puis il aida le Dr Wolff à se relever en le saisissant sous les bras.

— Je l'espère... oui.

— Merci, docteur... (Salim hésita, puis il étreignit Wolff et l'embrassa sur les deux joues.) Nous n'exécuterons pas Eve...

— Quelle nuit ! (Bender frottait ses mains sur son pantalon également imprégné de sang.) Bert, vous êtes le premier homme à recevoir l'accolade de sa propre mort !

*

Sables, rochers. Soleil explosif. Cieux de feu, solitude infinie, vibrante. Silence qui gronde aux oreilles, parce que les battements du cœur retentissent comme des coups de cymbale. Monde sans commencement ni fin. Chotts déchiquetés dont la blancheur scintillante fait songer à des éclats de verre semés à l'infini.

Et les chameaux trottaient, leurs pieds cornés s'enfonçant sans bruit dans le sable. Les voyageurs, accrochés à leurs selles, étaient couverts

d'une pellicule de poussière impalpable.

Le désert, son éternel silence, le pays mort de Mahra. Quatre jours à cheminer comme au cœur du soleil. Quatre jours à travers une mer de sables mouvants. Quatre jours plus longs que quatre éternités. Et quatre nuits sous la clarté glaciale de millions d'étoiles.

— Demain, nous atteindrons le Wadi al Atinah, dit Salim au crépuscule de la cinquième nuit.

Les chameaux étaient baraqués en cercle. On planta les tentes ; Fouad Abdallah, toujours vivant, fut libéré des courroies qui le maintenaient sur deux pieux de tente attachés eux-mêmes sur le dos d'un dromadaire. Jusqu'à présent, il n'avait pas crié, mais son jeune visage était devenu gris et ses yeux semblaient aveugles.

— Qui comprendra ces gens-là ? avait dit Bender le troisième jour en s'adressant à Wolff. Je déteste le mot « héros », mais j'avoue qu'à la place de ce garçon, j'aurais rugi jusqu'à ce qu'une tornade s'élève du désert !

Sabah Salim avait refusé de faire une pause après l'opération :

— Vous avez réussi une tâche difficile et c'était votre affaire, avait-il dit à Wolff ; à présent, nous poursuivons notre chemin. Fouad sera un guerrier courageux et ceci est notre affaire !

Aussitôt après avoir mis pied à terre, Wolff s'en fut en titubant vers la tente-cuisine qui avait été dressée la première et où se trouvait Fouad Abdallah.

De son côté, presque méconnaissable tant il était couvert de sable, le Dr Bender clopina jusque sous la tente.

— Vous changez le pansement ? lança-t-il.

— Oui. (Wolff s'assit sur une selle posée sur le sable :) Lorsque nous serons, demain, à Hissi Maksa, ses tourments seront terminés.

— Vous croyez ? (Bender se mit à dérouler le pansement encroûté de sable.) Soyez sans illusion, mon gars, ce Hissi Maksa dont vous espérez tant doit être un anneau de chétive verdure autour d'un point d'eau et nous nous demanderons une fois de plus pourquoi, comment et de quoi des êtres humains y vivent. (Il avait défait la dernière épaisseur du pansement. La pommade avait séché et tomba en poussière.) Quelle chierie !

La jambe était rouge, enflée, la plaie noire et enflammée. Comment le blessé pouvait-il supporter cela avec un visage impassible ? C'était un mystère.

Salim les rejoignit, portant un seau d'eau, suivi d'Eve chargée d'étoffes mouillées. McHolland et Lutz Abels dressaient leur tente.

— Il faut l'amputer ! dit Bender à voix basse avant que Salim pût l'entendre. Mais pas ici, attendons d'être arrivés à Hissi Maksa ; d'ailleurs, quelques heures de plus ne comptent guère. Le mieux serait de glisser ma capsule de cyanure entre les dents de ce garçon...

Salim s'agenouilla auprès de son frère. Il étendit ses linges humides sur sa plaie. Fouad eut un sourire douloureux.

— Bon Dieu ! Ne peut-il hurler comme le ferait tout homme ?

— Fouad ne souffre pas ! lança Salim fièrement.

— Avec cette jambe ?

Salim se pencha vers son frère :

— Souffres-tu, Fouad ?

— Non, Sabah.

— Ta jambe brûle-t-elle ?

— Elle est aussi froide que la nuit.

Bender donna un coup de coude dans le dos de Wolff :

— Venez donc, dit-il, je finis par faire des complexes... Si seulement j'avais le centième de son courage pour mourir...

Pendant la nuit, Eve et Wolff se retrouvèrent étroitement enlacés et heureux dans leur épuisement mutuel. La journée meurtrière qu'ils venaient de traverser ne leur accordait que cette étreinte chaste, avec la certitude d'être l'un près de l'autre, bien vivants, au sommet de leur amour.

— Demain nous serons à Hissi Maksa, disait Wolff. Salim m'a promis de te faire ramener secrètement jusqu'à la côte dans le camion d'un négociant. Ce sera sans doute possible, puisque la piste est surveillée par des troupes gouvernementales.

— Voilà qui est stupide, Bert ! répondit-elle. Je resterai là où tu es.

Elle posa ses mains sur sa bouche et, malgré la pression de ses doigts, il réussit à murmurer :

— Tout va s'arranger, Eve... Tu vivras...

— Nous vivrons toi et moi, ou aucun de nous deux ! Pourquoi tant parler de ce qui va de soi ?

Elle posa ses lèvres sur les siennes jusqu'à ce qu'il capitule par un signe d'acceptation. « J'en discuterai avec Salim, pensait-il. Nous devrons la forcer à vivre... n'y ai-je pas réussi jusqu'ici ? »

Dans la nuit, le silence fut rompu par les cris des hyènes. Le désert s'animait. Là-bas, il y avait de l'eau, de l'ombre, des maisons parmi les palmiers et les tamaris ; il y avait des fleurs qui s'épanouissaient, des jardins qui embaumaient.

Chapitre 5

Ils chevauchèrent encore six heures d'affilée, puis surgit à l'horizon la cime d'un palmier. McHolland dirigea son chameau vers ceux de Wolff et de Bender, puis il agita sa casquette de golf :

— Est-ce possible ? dit-il d'une voix étouffée par le sable. Nous *arrivons* vraiment ! Comment ces gredins trouvent-ils leur chemin ? Voyez-vous aussi des maisons ?

Il sursauta. À la tête de la caravane, des coups de feu crépitaient, signaux habituels d'un retour à l'oasis.

— Ah ! s'écria Bender avec un geste vers l'horizon. (Un nuage de poussière s'élevait là-bas, grandissait, troublait le bleu laiteux du ciel.) Le solennel cortège du bétail promis à l'égorgement. Voilà qui me rappelle l'Espagne, où l'on couronne les taureaux avant de les immoler !

Un petit groupe de cavaliers galopait à leur rencontre. Un homme barbu chevauchait en tête. Sa djellaba blanche doublée de soie couleur de cobalt flottait, ouverte autour de lui. Elle laissait voir un costume blanc de coupe coloniale.

La caravane s'arrêta, se mit sur une seule rangée comme pour la parade. Au centre, les cinq otages serrés les uns contre les autres.

La cavalcade s'arrêta devant eux. L'homme en manteau précieux — à présent, on voyait qu'il était bordé d'une, broderie de fils d'or — éleva la main à son front.

— Émir Hasna Mahmoud al Rahman ! rugit Sabah Salim. Sur toi, la bénédiction d'Allah !

Hasna Mahmoud abaissa la main, s'approcha lentement et examina les cinq Européens.

— Voilà qui me rappelle les Indes, dit lord McHolland d'une voix soudain éclatante. Le rebelle Pandit Sahib avait exactement cette allure. Il a été condamné à la réclusion perpétuelle, est resté deux ans en prison à Lahore et a ensuite fait ses études de droit à Oxford.

Personne ne rit. McHolland eut, lui aussi, l'impression que le désert était subitement glacial.

— Je salue mes morts, dit Hasna Mahmoud d'une voix grave et mélodieuse. Car vous êtes vraiment morts ; je me suis vu obligé d'annoncer hier, officiellement, votre mort.

Une impression de cruelle impuissance s'empare de vous lorsqu'on passe pour mort, tout en étant encore en vie. On se sent soudain comme un être superflu, en marge de tout. Si l'on voit, entend et reste un être sensible et pensant, on est tout de même réduit à rien. Quelque part, votre nom a été rayé... sur les registres officiels, les listes d'état civil. Quelques souvenirs demeurent, quelques paroles de fidélité sont encore adressées à l'ombre de ce que vous fûtes ; puis, peu après, vous êtes vraiment mort et il faut reconnaître qu'il existe des problèmes plus pressants que la recherche de cinq individus que des guérilleros ont liquidés dans un pays désertique que l'on connaît à peine, dont on ne peut pas prononcer le nom.

Dhoufar, Salàlah, le désert de Mahra, le Wadi al Atinah, l'Émir Hasna Mahmoud al Rahman... qui diable gardera cela dans sa cervelle ?

McHolland fut le premier à recouvrer la parole. Il salua avec sa pipe en la tapotant contre son front, puis il fit avancer sa monture de deux pas vers l'émir.

— Nous sommes donc morts, dit-il tranquillement. C'est une situation qui nous accorde de nouveaux privilèges. D'abord, nous sommes affamés et altérés... Que l'émir veuille bien se montrer particulièrement attentif à ses morts...

Hasna Mahmoud considéra le vieux lord d'un air surpris, approcha de lui sa monture et passa la main droite sur la poitrine du vieillard.

— C'est un homme et bien vivant ! s'écria-t-il en s'adressant à sa suite. Par Allah ! Quel homme osa jamais s'adresser à moi sur ce ton ?

Il se tourna vers Eve et s'inclina devant elle non sans grâce, démasquant à l'arrière-plan une oasis de palmiers, des maisons basses d'une blancheur éblouissante, la coupole d'une petite mosquée flanquée de son mince minaret.

— Une ville peuplée de morts, dit-il d'une voix triste. Vous êtes mon invitée.

Il fit faire demi-tour à son magnifique pur-sang, leva la main droite et repartit au galop vers l'oasis. Son manteau flottait dans le vent comme un drapeau. Fiers, se tenant très droits sur leurs selles, ses cavaliers le suivaient portant leurs grandes lances ornées de houppes de soie. Sabah Salim sortit de la file de la caravane.

— Je suis peiné, docteur, dit-il avec accablement au Dr Wolff. J'ignorais cela... À présent, les choses évoluent vite et nous avons eu quatre jours de route... Je ne puis plus tenir la promesse que j'ai faite concernant Eve Bertram... Vous l'avez entendu de vos oreilles : vous êtes tous morts. On ne peut pas libérer des morts... vous en convenez, docteur ?

— Alors, votre frère mourra, Salim, répliqua Wolff durement.

Cette réponse était une vilénie, il le savait, mais... les morts se

permettent certains manquements.

— Oui, reconnu Sabah Salim en baissant la tête, c'est la volonté d'Allah. Il faut qu'il en soit ainsi. Je vous remercie, docteur.

Il s'éloigna ; la caravane se rassembla de nouveau et partit dans la direction empruntée par l'émir qui galopait à l'horizon, environné d'une nuée de poussière.

Hissi Maksa était vraiment une ville qui ne figurait sur aucune carte géographique, qui n'avait pas d'existence officielle, perdue parmi les sables et les rochers. Trois puits lui apportaient la vie ; un chott, lit desséché d'un oued, le Wadi al Atinah, servait d'unique route. Les maisons basses aux toits en terrasse étaient bâties sous le couvert des palmiers protecteurs saupoudrés de sable. Des jardins entouraient chaque demeure. Les maisons étaient dépourvues de fenêtres, d'aspect hostile, et ressemblaient à de petites forteresses. Autour des puits tournaient en rond des dromadaires aveuglés qui faisaient fonctionner une roue à aubes permettant de recueillir l'eau dans les outres. De jeunes garçons, presque des enfants encore, conduisaient les bêtes. L'eau s'écoulait aussi dans d'étroits canaux qui allaient irriguer les jardins alentour, les potagers misérables.

L'eau... Elle signifie la vie, elle est plus précieuse que le sang.

La caravane s'arrêta devant la plus grande des maisons de Hissi Maksa, construction de forme allongée dont le jardin était entouré de hauts murs. Hasna Mahmoud se tenait devant la porte. Il aida Eve à descendre lorsque son chameau fut baraqué. Non sans étonnement, Wolff, qui parlait à McHolland, vit Abels quitter sa monture pour venir près d'Eve. Le Dr Bender s'avavançait vers eux, titubant encore, observé avec curiosité par quelques femmes et des marmots arrêtés au bord du chemin et qui s'enfuirent à son approche comme s'il avait le mauvais œil. Près de lui avançait la bête de charge portant Fouad Abdallah qui s'était évanoui durant les derniers cent mètres de la route. L'héroïsme n'avait eu qu'un temps. Il était rentré au foyer, il pouvait mourir.

— Je suis curieux de savoir comment on va se débarrasser de nous ! déclara McHolland en se retenant à la poignée de sa selle, tandis que son chameau baraquait. Il nous a nommés ses hôtes ! En général, dans tout l'Orient, il est de coutume de ne point toucher à un seul cheveu de son hôte. Mais qui sait si ces louables sentiments ont encore cours en ces temps dépourvus de moralité ? Il n'est pas de coin perdu au monde où le bacille de l'avilissement ne foisonne.

L'émir Hasna Mahmoud attendit que tous les otages eussent mis pied à terre. Les hauts palmiers voilaient l'implacable soleil. Ils projetaient des ombres bizarres à leurs pieds mais, même dans l'oasis, la chaleur était une muraille à laquelle on se heurtait à chaque respiration.

— Le repas est prêt, dit Hasna. Une mince pitance, mais nous vivons des produits du sol. Entrez, je vous prie...

Deux guerriers d'aspect rébarbatif, au regard sombre, armés de poignards et de pistolets, montrèrent leur « domaine » aux otages. De petites cellules aux fenêtres munies de barreaux, étrangement fraîches, mais pourvues de lourdes portes qu'on ne pouvait enfoncer d'un coup de pied. Sur le sol de terre battue, des tapis et, pour chaque otage, un lit surélevé, un matelas fait de poils de chameau et de feuilles de palmier séchées.

Bien sûr, McHolland ne se montra pas satisfait :

— Je ne dors jamais sans traversin, dit-il à Hasna Mahmoud qui montrait lui-même sa chambre à son prisonnier. N'avancez pas la mauvaise raison selon laquelle les morts n'ont que faire de traversins, car vous avez l'exemple des cercueils convenables qui comportent tous un oreiller. Émir, si je suis étendu à plat, le sang s'accumule dans mon crâne et cela me rend coléreux ! Aussi je vous prie de...

— Vous aurez un traversin de bois, répondit tranquillement Hasna Mahmoud, recouvert d'une peau de chèvre.

— Je vous remercie. (McHolland regardait l'émir avec quelque étonnement :) Vous êtes un gentleman, sir.

Dès cet instant, le lord renonça à provoquer Hasna Mahmoud.

Le repas fut simple, mais plantureux : agneau rôti, couscous aux dattes accompagné de courges, de boulettes d'abats, puis un épais riz au lait, très sucré, aux noisettes et à l'huile de rose ; le tout était arrosé de thé apporté par les caravanes et d'une boisson obtenue par la fermentation de figes de Barbarie et que présentaient dans des coupes en poterie deux guerriers armés jusqu'aux dents. Le tout était fort appétissant, mais à l'exception des coupes de boisson, les mets servis restèrent presque intacts.

Hasna Mahmoud ne s'en montra pas offensé. Il comprenait ses hôtes : les morts ont le droit de manquer d'appétit.

— Je vous dois des explications, dit-il lorsque des cigarettes roulées à la main furent passées à la ronde. Hissi Maksa est la ville où se sont réfugiées les personnes poursuivies par le gouvernement et qui seront torturées, exécutées si l'on s'empare d'elles. Nous tous ici sommes aussi morts que vous. Nous n'avons plus aucun droit, plus d'amis, pas de soutien, pas de patrie. Nous sommes aussi libres que les vautours. Pas d'O.N.U. qui s'inquiète de nous, ni de charte des droits de l'homme qui nous protège, ni de puissance prête à nous défendre. C'est dans cette situation que la nouvelle nous parvint du voyage de votre beau navire, un navire qui avait à son bord des passagers aux noms célèbres et dont le monde entier se préoccuperait assurément s'ils étaient en péril. Vous êtes surpris ? (Hasna Mahmoud sourit tristement :) Oui, nous avons ici une radio prise aux troupes

gouvernementales... Nous savons tout ce qui se passe dans le monde, car je charge chaque jour neuf conteurs de propager les dernières nouvelles dans la ville... Vous ne sauriez vous imaginer avec quel intérêt passionné elles sont suivies. On sait ainsi ce qui se passe en Asie, qu'un mur sépare Berlin en deux, que la Chine a des contacts avec l'Europe et que les États-Unis et la Russie se disputent la domination des peuples de la planète. Nous avons soif de ces nouvelles, car chaque jour nous confirme cette dure réalité : nul ne se soucie de nous, nous n'existons pas, nous sommes morts.

Hasna Mahmoud but posément une gorgée de thé et tira quelques bouffées de sa cigarette. McHolland faillit répondre, mais se contint visiblement.

— Puis, il y a de cela cinq jours, nous avons attiré sur nous l'attention du monde entier... mais ce fut un échec, je me suis vu entraîné dans l'engrenage de la politique. Lorsque l'El Fatah détourne un avion de ligne et fait sauter ou fusille des otages, le monde jette de hauts cris... mais n'intervient pas. Il rassure sa conscience au moyen d'un mensonge commode : il ne s'agit que d'un petit groupe de fanatiques. Les kidnappeurs ne sont pas tous arabes... Conscience des justes, tu n'as rien à y voir ! Mais en ce qui nous concerne, ce fut autre chose. Dès que l'on sut que le paquebot *Fidelitas* avait été pris d'assaut, on nous assaillit des rafales d'un feu nourri. Pour survivre, il ne me restait plus qu'à inventer une échappatoire : je fis savoir que vous, mes hôtes, étiez tombés dans un piège tendu par des bandits sur le chemin de Hissi Maksa. Vous aviez été enlevés et mes chameliers étaient sur vos traces... Puis je lançai la nouvelle que mes hommes vous avaient retrouvés morts... morts dans les sables du désert où ils vous avaient ensevelis... J'étais ainsi délivré de la responsabilité de vos vies. L'opinion publique mondiale se calma aussitôt, mais... (Hasna jeta un regard vers Eve :) Il faut que vous restiez des morts. Vos tombes ont été photographiées, on a pu les voir dans tous les journaux et à la télévision. Je ne puis vous ressusciter.

— Ce qui veut dire, reprit sèchement le Dr Bender, que nous demeurerons à jamais au fond de ce minable trou !

— Oui. (Hasna se leva :) La ville des morts compte cinq habitants de plus et... demain, il y en aura encore sept de plus ; nos morts sont capables de mettre des enfants au monde, nous vivons dans la plus vaste et la plus distrayante des tombes !

— Mais pourquoi ne nous sacrifiez-vous pas tout simplement ? jeta McHolland.

— Parce que j'ai besoin de vous. (L'émir, de l'index, désigna chacun de ses prisonniers :) Votre Seigneurie, parce que j'admire la multiplicité de vos connaissances. Vous, lieutenant Abels, parce que vous éduquerez nos guerriers selon les règles de l'enseignement

militaire européen. Vous, docteur Bender, et vous, docteur Wolff, parce que, dans le désert, un médecin occupe le second rang après l'eau, qu'il est un indispensable bienfait. Quant à vous, jolie dame, parce que je retrouve en vous la part la plus radieuse de la vie dont on m'a privé : une femme qui me paraît faite d'un rayon de soleil...

Le Dr Wolff et Abels échangèrent un rapide regard. Il était significatif ; l'un comme l'autre pensaient la même chose en cet instant : c'est là que réside le plus grand péril qui nous menace tous, la présence dans la ville des morts d'une jolie femme... La paix de ce désert deviendra un enfer et l'on ne pourra l'empêcher, car une femme comme Eve modifie tout là où elle paraît. Il y a en elle à la fois force de vie et force de destruction...

Dans l'encadrement de la porte parut, silencieux, pieds nus, aussi misérable que le plus crasseux des mendiants, Sabah Salim. Il s'inclina si bas que son front toucha presque le sol.

— Seigneur, mon frère Fouad..., dit-il humblement.

— Ah ! oui. (Hasna Mahmoud se tourna vers les deux médecins :) Il faut que vous l'opérez... Je vais vous conduire à notre hôpital qui ne manquera pas de vous étonner...

— Nous y allons tous ! s'écria Lutz Abels en se plaçant au côté d'Eve.

Wolff éprouva un sentiment désagréable, corrosif. « Il essaie de s'insinuer auprès d'Eve, pensa-t-il. Il joue au héros. Que compte-t-il obtenir par cette comédie ? Eve m'appartient, il devrait le savoir et aussi qu'il ne me séparera jamais d'elle... D'ailleurs, je le lui dirai dès que j'aurai l'occasion de parler seul avec lui de ces problèmes. »

Hasna Mahmoud les guida à travers une grande maison aux longs couloirs frais et voûtés sur lesquels donnaient de nombreuses portes. Puis ils franchirent un patio planté de buissons en fleurs d'où l'on apercevait une autre construction aux nombreuses fenêtres, qu'une vaste galerie divisait en deux. Des femmes en blanc parurent devant les larges portes à deux battants ouvertes sur la cour intérieure.

— Bon Dieu ! lança Bender, vous n'allez pas me faire croire, émir, que ces odalisques sont des infirmières ? Si c'était vrai et que vous y ajoutiez un appareil à rayons X, je suis prêt à manger de la fiente de chameau !

— Je vous en ferai porter tout à l'heure un saladier bien garni ! (Hasna Mahmoud s'arrêta et fit un geste d'invite :) Ma polyclinique, quarante lits, un laboratoire, une salle d'opération, une pharmacie, une salle de radiographie, seulement... pas de médecin ! C'est Gamal Moustapha qui fait tout le travail ici : il était infirmier à Aden, alors que les Anglais s'y trouvaient encore.

Impression formidable : ici, dans cette petite oasis entourée de centaines de kilomètres de solitude minérale, sous un soleil aussi peu

pitoyable que les hommes qui poursuivaient ces réprouvés, dans un isolement insupportable à tout Européen, il y avait un hôpital impeccablement propre, baigné de fraîcheur, pourvu du strict nécessaire pour survivre.

Fouad Abdallah se trouvait dans la salle de chirurgie ; on le lavait en vue de l'opération. Un grand Arabe aux larges épaules, aux cheveux blancs, s'occupait de lui avec des gestes experts, aidé d'une infirmière.

— Gamal Moustapha, dit Hasna Mahmoud. Il est heureux de se voir de nouveau entouré de médecins-bien qu'il eût certes entrepris seul l'amputation de la jambe.

Le Dr Bender s'assit sur un tabouret en secouant la tête. McHolland dit tout haut ce que pensait chacun :

— Incroyable !

— Nous avons un groupe électrogène qui nous fournit le courant électrique, reprit l'émir, mais il n'est destiné qu'à l'hôpital. Dans Hissi Maksa même, il y a des lampes à huile. Le groupe fonctionne grâce à un moteur à essence. Tout ce que vous voyez ici a été volé : lits, instruments de chirurgie, l'appareil des rayons X, ventilateurs, la table d'opération, la pharmacie ; volé voici deux ans lorsque nous avons réussi à surprendre une caravane gouvernementale transportant du matériel destiné à l'hôpital de Marbat. Ce fut pour nous un grand jour. (Hasna Mahmoud regarda Eve. Ses beaux yeux noirs luisaient.) Je sais que je suis un bandit et un assassin comme tous ceux qui vivent dans cette oasis. C'est pourquoi Hissi Maksa est un lieu funèbre : nous n'avons plus rien à perdre.

Gamal Moustapha et deux femmes en blanc portèrent le jeune Fouad sur la table d'opération. Il était nu et sa jambe venait d'être badigeonnée de teinture d'iode.

— Tout est prêt, doc, dit Gamal qui se tenait contre la table d'opération.

Dans un geste respectueux il éleva sa main à la hauteur de son front.

Bender se leva :

— Tout est tellement incroyable, Wolff, que je vous prie de m'assommer d'un bon direct pour me réveiller, si vous le jugez utile !

Puis il se dirigea vers les lavabos roulants emplis d'un liquide désinfectant de teinte rosée.

Wolff s'était approché de Gamal et examinait la jambe dont l'enflure était énorme. Certes, l'œdème était important, mais le membre n'était absolument pas brûlant, ainsi qu'il eût été normal, ni suppurant. Il semblait gonflé d'air et sa peau était tendue.

— Pas trace de fièvre, déclara Wolff ébahi, tandis que Bender se lavait les mains. Je ne procéderai pas à l'amputation ! lança-t-il.

— Non ? (Bender se retourna :) Si vous montriez cette jambe dans

une clinique officielle, les chirurgiens feraient retentir la sonnette des urgences, et vous refusez d'opérer ?

— Absolument. (Wolff recouvrit l'affreuse enflure :) Avons-nous de la pénicilline ?

— Tout ce que vous voudrez ! répondit fièrement Hasna Mahmoud.

— Apportez ! Et aussi l'onguent destiné à soigner les bêtes.

— Vous êtes cinglé, Wolff ? s'écria Bender en plongeant jusqu'au coude ses avant-bras dans la solution désinfectante. Souvenez-vous que vous n'êtes pas Allah, qui doit lui-même tourner la tête en ce moment !

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à cette jambe, reprit Wolff, et j'ignore de quoi se compose cette maudite pommade, mais je sais que ce garçon gardera sa jambe !

— Comme vous voudrez. (Bender s'assit, les mains mouillées.) Si cela devait mal tourner...

Il se tut et regarda Eve. Wolff comprit et serra les dents :

— Apportez cette pâte puante ! cria-t-il. Et un million d'unités de pénicilline !

Gamal Moustapha s'élança comme s'il avait les démons à ses trousses.

— Vous avez du courage, dit Hasna Mahmoud en adressant à Wolff un petit salut de tête... Docteur, je vais vous confier la santé des habitants de ce désert...

Une aventure sans exemple commençait...



Il en fut ainsi. La jambe de Fouad ne fut pas amputée. Wolff fit remarquer à Bender que le thermomètre marquait 37° 8. Bender hocha la tête.

— Il a tout de même une température plus élevée que la normale, mais avec cette enflure, le malade devrait être aussi chaud qu'un four. Comprenez-vous ce qui se passe ?

— Non. (Wolff entoura de nouveau la plaie d'un pansement après l'avoir couverte de pénicilline et de pommade.) Mais nous avons appris, poursuivit-il, à ne nous étonner de rien en médecine.

— En tout cas, il conviendra d'emporter avec nous un échantillon de cet onguent ! conclut Bender.

— Croyez-vous que nous pourrions jamais emporter quoi que ce soit !

— Non, c'était une simple hypothèse !

Cependant Hasna Mahmoud regardait Eve de ses yeux pénétrants :

— Et vous, jolie dame, dit-il, aiderez-vous le Dr Wolff à soigner nos

malades ? Je vous en prie ! Mais lorsque je serai triste, puis-je vous appeler auprès de moi ?

— Je viendrai, dit Eve tranquillement, mais n'y a-t-il pas de gentilles filles par ici ?

— J'en ai dix-neuf ! lança Hasna avec un geste orgueilleux. Oui... tout un harem ! Je leur ai fait bâtir un palais dont le jardin enferme une source bouillonnante, la seule qui existe à Hissi Maksa ! (Il avança de quelques pas, plongea les mains dans la chevelure d'Eve et la souleva. Comme une pluie de flammes, ses cheveux retombèrent sur les mains de l'émir. Wolff et Abels le regardaient, pétrifiés sur place.) Mais aucune d'elles n'a ces cheveux de feu...

Puis ayant dévisagé Eve avec une expression passionnée, il tourna les talons et s'éloigna.

— Il faut nous sortir de là ! gronda Wolff, peu soucieux de savoir si la petite infirmière devinerait ce qu'il disait. Nous sommes probablement hors de danger pour le moment, d'autant plus qu'il compte se servir de nous, mais Eve est en péril. Ne la laissez jamais seule, Bender, McHolland... si je devais être empêché de veiller sur elle...

— Vous m'oubliez, docteur ! lança Abels d'une voix dure. Si je deviens instructeur des guerriers de ce crasseux émir, j'aurai...

— L'instruction des troupes laisse peu de temps libre, Abels ! trancha Wolff.

Ils se regardèrent, frémissants d'hostilité et, dès cet instant, ils surent l'un comme l'autre que, même dans cette ville de morts-vivants, la paix ne régnerait pas tant qu'une femme comme Eve serait entre eux.

— Vous êtes deux idiots ! dit Eve avec un rire un peu forcé. Pour éclaircir carrément la situation, sachez-le : j'aime Bert !

Lutz Abels se détourna brusquement et s'en fut.

— Allons ! c'est un vrai jeu de massacre, ma pauvre enfant ! Et vous, sir, êtes-vous également près de succomber au charme de cette sirène ?

— J'aspire à boire un grand verre de whisky en compagnie d'une pipe et du *Times*.

— Vous êtes, certes, le plus mal loti de nous tous !

Bender rit et ses compagnons l'imitèrent, mais leur gaieté sonnait faux.

Qui oserait rire dans une tombe ?



Après le repas pris au crépuscule, composé d'agneau rôti et de

boulettes de farine, ils s'accroupirent tous autour du poste de radio pour écouter les nouvelles sur ondes courtes émises de Londres.

Après maints comptes rendus qui, là où ils se trouvaient, dans le désert, semblaient soudain tout à fait dépourvus d'importance, on fit allusion, à la fin du bulletin, aux cinq otages tués dans le désert d'Arabie. Une sous-commission de l'O.N.U. prétendait se livrer à une enquête à leur sujet. Toute une série d'États arabes se désolidarisaient des coupables. Oman et le Yémen du Sud firent savoir que l'on avait poursuivi les rebelles jusque dans le désert où leurs traces s'étaient perdues.

Quant au paquebot *Fidelitas*, il poursuivait son voyage : tout était rentré dans l'ordre à son bord où l'on se montrait de fort bonne humeur.

Hasna Mahmoud tourna le bouton de la radio :

— Votre monde pervers ! s'écria-t-il, moqueur. Sur votre navire on boit, aime, danse de nouveau comme si rien ne s'était passé et je suppose que si quelqu'un prononce vos noms, il se fait rabrouer ! Quant à la poursuite de mes hommes, elle n'a jamais existé. Partout on ment. Ici seulement, à Hissi Maksa, règne la vérité et l'on sait tout très précisément !

— Nous ne sortirons jamais d'ici, n'est-ce pas ? demanda le Dr Bender.

— Jamais ! Vous avez déjà posé cette question. Vous êtes morts et je ne peux pas perdre la face en vous ressuscitant (L'émir se pencha en avant :) Est-il si cruel de vivre ici ? Ces quelques nouvelles brèves ne vous suffisent-elles pas pour être heureux ?

— C'est vrai que la « civilisation » est un agrégat écoeurant !

McHolland, qui portait désormais son ampoule de poison dans le contrefort de sa chaussure, s'accorda une pipe vespérale. Il n'avait avec lui aucun bagage, mais trois boîtes de fer-blanc remplies de tabac blond qui le ne quittaient jamais. Il était convaincu que sa vie durerait autant que cette réserve de tabac ; bien qu'il ne fût pas superstitieux, il identifiait parfois sa vie à la fumée qui montait en volutes du fourneau de sa pipe.

— Allons dormir, dit-il enfin.

— Trois molosses sont lâchés la nuit aux alentours de votre maison, laissa tomber Hasna comme en passant. N'oubliez pas qu'ils s'attaquent aussi bien aux médecins qu'aux jolies femmes... Ce sont de stupides bêtes, voyez-vous...

Quatre Nubiens muets conduisirent les otages jusqu'à leurs cellules. C'était la première fois depuis bien des jours que l'on séparait Eve de Wolff.

— Crie si l'on t'attaque ! recommanda Wolff en déposant un baiser sur les yeux d'Eve. Crie à faire s'écrouler les murs !

L'un des Nubiens saisit Wolff aux épaules, l'arracha des bras d'Eve et le poussa vers une porte ouverte.

— Personne ne viendra ! Bert... je t'aime.

Le front penché, Eve gagna sa chambre située à l'autre extrémité du passage. Elle s'arrêta devant la cellule de McHolland qui suçait le tuyau de sa pipe.

— Ne craignez rien, jeune femme ! lui lança-t-il. (Pour la première fois, sa voix avait une intonation affectueuse, sans trace d'ironie.) Nous franchirons aussi les menaces de cette nuit ! Et demain matin, à l'ouvrage ! Si nous tenons le coup six mois dans cette cité morose, vous constaterez que tout Hissi Maska nous obéira au doigt et à l'œil !

— Six mois ? (Eve secoua la tête :) Non, je ne tiendrai pas le coup !

— Peut-être sera-ce plus court...

— Quoi ?

— Attendez, vous verrez.

McHolland rentra dans sa cellule et fit claquer sa porte.

Restait Lutz Abels dans le passage. Il suivit Eve du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans sa chambre. Puis il alla frapper légèrement l'épaule de son gardien, un guerrier du désert, à l'allure martiale.

— Qui es-tu ?

— Ghazi Ahmed, de la deuxième compagnie.

— Tu es de garde ici ?

— De minuit à 4 heures.

— Écoute, Ghazi... (Abels le regarda d'un air sévère :) Dès demain matin, je serai ton instructeur. Tu dois m'obéir.

— Seulement jusqu'au soir, a dit l'émir. Seulement pendant les exercices !

— Je peux te faire ramper sur le ventre pendant huit heures jusqu'à ce que, de désespoir, tu bouffes du sable ! Ou je tournerai la tête lorsque tu dormiras sous un palmier... Que choisis-tu ?

Ghazi Ahmed avança son épaisse lèvre inférieure et parut regarder au delà d'Abels. Il connaissait les méthodes des instructeurs de l'armée du Yémen, laquelle comportait encore quelques officiers britanniques qui vous faisaient marcher dans le désert comme s'il s'agissait de landes écossaises. On tenait trois, quatre heures, puis l'on s'effondrait. Cela s'appelait s'entraîner au durcissement.

— J'ai compris, dit-il de mauvais gré.

— Tu me réveilleras à 3 heures, et tu iras ouvrir la chambre où se trouve la femme rousse.

— Compris. (Ghazi désigna une porte éloignée de quelques pas :) Entrez là, j'ai ordre de vous enfermer.

— À 3 heures...

— Oui.

Abels, satisfait, se laissa enfermer. Au cours de ces jours brûlants,

désespérés, il était devenu un autre homme. Il ignorait ce qui s'était passé en lui. Lorsqu'il regardait Eve, son sang bouillonnait jusque dans son crâne et il s'était pris de haine pour Wolff qu'il se promettait de supprimer à la première occasion. À cause d'Eve qui était devenue pour lui le symbole de la survie et dont il sentait la présence dans toutes ses fibres.

À 3 heures du matin exactement, Ghazi lui secoua l'épaule. Abels se réveilla en sursaut.

— Comme vous m'en avez donné l'ordre, sir, dit Ghazi à mi-voix.

— Merci, caporal. (Abels passa une main sur sa chevelure blonde emmêlée :) Dès maintenant et jusqu'au matin, tu es aveugle et sourd...

— Compris, sir !

À pas de loup, Abels quitta sa chambre. Ghazi le suivait avec les clés. Seule, une lampe à huile brûlait dans le passage... Là-bas où se trouvait la chambre d'Eve, une obscurité profonde régnait. Ils semblaient se diriger vers un trou noir menant à un gouffre.

C'en était un.



— Ouvrez, Ghazi ! murmura Abels.

L'émotion à la pensée de se trouver seul à seule avec Eve, alors que sa passion pour elle le torturait, lui parut soudain un fardeau trop lourd. Il sentait sa gorge sèche et, l'espace d'un éclair, il pensa à Wolff qui, dès cet instant, quelle que fût l'issue de cette aventure nocturne, serait son ennemi. L'avenir révélerait qui, à Hissi Maksa, avait le plus d'importance, qui aurait le droit de survivre, lequel des deux serait celui dont l'émir aurait le plus besoin : le conseiller militaire ou le médecin. Ce choix serait sans doute défavorable à Wolff, car il y avait encore le Dr Bender – un seul médecin suffisait dans la ville des morts-vivants. Il s'agissait d'être le plus nécessaire des deux... et de faire en même temps la conquête d'Eve.

Ghazi hésitait... Jusqu'à présent il n'avait été question que d'obéissance dans le cadre de son service... Ce qui lui était demandé à présent était une trahison envers l'émir. La femme rousse devait appartenir à Hasna Mahmoud... on s'y attendait d'ailleurs à Hissi Maksa et le harem des dix-neuf houris se préparait à recevoir l'étrangère, l'Européenne, la belle Infidèle, pour la jeter en enfer avec mille gracieusetés. Les femmes jalouses montrent en ces cas-là une imagination inépuisable et, depuis des heures, dans le palais des femmes, on n'avait pas d'autre sujet de conversation. On avait observé la belle aux cheveux de flamme dans le jardin et on la maudissait à présent avec toute la cruauté orientale.

— Ouvre ! siffla encore Abels.

Ghazi Ahmed secoua la tête en silence. Il glissa sa main dans sa large ceinture, où se trouvaient passés le poignard courbe et deux pistolets, pour y prendre la clé. Hésitant, il la tendit à Abels. Au même instant, un courant d'air les effleura dans l'obscurité. Avant qu'ils aient pu réagir, se retourner les bras levés dans un geste protecteur, le coup les atteignit dans le dos. Quelque chose de froid qui devint immédiatement brûlant les pénétra... L'homme derrière eux avait dû frapper des deux mains en même temps, visant leur dos aussi efficacement qu'en plein jour.

Il était trop tard pour crier, même pour gémir sous la douleur de cet incendie dans la poitrine. Tout ce qui vivait fut tranché par ce coup formidable, seul le cerveau pensait encore en s'affaiblissant : c'était la fin. C'est donc ainsi qu'on meurt.

Ghazi et Abels tombèrent en avant contre le mur, auquel ils voulurent se retenir, mais ils glissèrent jusqu'au sol. Tout cela se passa dans un silence fantomatique. Seul, le bruit mou de la chute des corps retentit dans la nuit silencieuse lorsqu'ils heurtèrent la terre battue. L'ombre immobile dans le noir ne bougea pas, attendant une réaction des deux hommes. Elle attendait, prête à frapper de nouveau au moindre signe de vie.

Puis, comme Ghazi et Abels ne bougeaient plus, l'ombre passa par-dessus les corps crispés et suivit lentement le long couloir. Lorsqu'elle atteignit la faible clarté projetée par la lampe à huile, on devina une haute silhouette élancée, élégante, que dissimulait un haïk noir ourlé d'une broderie d'or.



La relève de la garde de nuit trouva les deux hommes inanimés et donna aussitôt l'alerte. De grands cris s'élevèrent, les otages furent arrachés à leur sommeil, tout autour de la maison des babouches cliquetèrent sur le sable durci. La garde particulière de l'émir verrouilla le palais. Accompagnés de cris sauvages, Ghazi et Abels furent d'abord transportés dans la chambre d'Abels. On étendit Ghazi sur le lit et Abels à même le sol, puis on attendit les ordres.

Rapidement, très rapidement, l'émir Hasna Mahmoud sortit de ses appartements pour se rendre dans l'aile réservée aux hôtes. Il portait une tunique rouge retenue à la taille par une ceinture d'argent. Il semblait être nu sous ce vêtement, une amulette d'or luisait sur sa poitrine brune.

McHolland tambourinait des poings contre la porte de sa chambre en rugissant :

— Ouvrez ! Chiens ! Ouvrez ! Où est l'émir ?

Le Dr Bender aussi envoyait des coups de pied dans sa porte, mais il se gardait de crier, se doutant qu'en cette heure matinale on pourrait avoir le plus grand besoin de lui.

Hasna fit un geste. Les gardes ouvrirent les portes. McHolland s'élança dans le passage, on vit jaillir Wolff et Bender. Seule, Eve ne parut pas... Mais lorsque Wolff voulut se rendre auprès d'elle, trois gardiens le retinrent fermement.

— Eve ! rugit-il. (La peur explosa en lui, décuplant ses forces. Il s'arracha aux gardiens par une secousse brutale et fonça dans le couloir :) Eve, mon Dieu, Eve !

Il repoussa des poings un Arabe qui lui barrait le chemin et qui s'effondra, atteignit la chambre d'Eve et s'adossa, haletant, contre le battant de la porte ouverte.

Eve était accroupie sur son lit, les genoux remontés sous le menton. L'épouvante se lisait dans ses grands yeux phosphorescents :

— J'ai entendu, balbutia-t-elle d'une voix blanche, devant ma porte... deux fois... une chute. Je ne dormais pas... j'avais peur... Oh ! Bert, Bert, quel rôle affreux, et puis ce crissement d'ongles sur la porte, avant la chute, impossible de l'oublier...

Le Dr Wolff se retourna vivement, le passage était plein de silhouettes de guerriers qui contenaient McHolland et le Dr Bender en les repoussant vers leurs cellules respectives. McHolland protestait au nom de Sa Majesté britannique... qu'il nommait pour la première fois, ce qui témoignait du degré de son émotion.

Au milieu d'un passage qui s'ouvrit dans la masse de ses guerriers, Hasna Mahmoud avança vers le Dr Wolff. Grand, élancé, très grave, le visage impénétrable :

— Suivez-moi, docteur, dit-il d'une voix sinistre. Un homme du nom de Ghazi est mort, votre camarade Abels est grièvement blessé : on les a poignardés...

— Poignardés ? Ici ? bégaya Wolff désespéré.

— Devant la porte d'Eve.

— Devant... (Wolff serra les poings :) C'est incroyable.

— C'est là qu'on les a trouvés. Je n'en sais pas davantage. Occupez-vous du blessé, docteur, si vous pouvez encore quelque chose pour lui.

Wolff jeta encore un regard vers Eve. Elle était toujours accroupie sur son lit, mais à présent ses yeux criaient son horreur.

— Viens, dit-il.

Elle secoua la tête en silence.

— Je ne te laisse plus seule.

— Je ne peux pas... Bert, balbutia-t-elle.

— Émir ! (Wolff se retourna brusquement. Hasna Mahmoud se tenait si près de lui qu'il avait failli le heurter ; l'émir regardait Eve de

ses yeux brûlants :) Je ne fais plus un seul pas sans Eve ! C'est clair ?

— Ce ne seront pas mes hommes qui mourront, mais votre camarade Abels. (Hasna Mahmoud prononça ces paroles avec un calme menaçant :) Ghazi est mort, il ne compte plus, reprit-il. Décidez en fonction de votre conscience de médecin.

— Je demande qu'Eve partage ma chambre et qu'elle ne me quitte pas un seul instant.

— Vous le demandez ? lança Hasna moqueur.

— Oui ! Et dussiez-vous me faire empaler...

— Ne parlez pas ainsi à la légère. (Hasna dressa fièrement la tête. Il avait l'air d'un pur-sang cabré.) D'ailleurs, je vous offrirai bientôt le délicieux spectacle d'un empalement, docteur !

Wolff sentit une sueur froide ruisseler le long de son dos, mais il serra les dents. Il est difficile d'être courageux. Le courage est une vertu diabolique qui ne se commande pas ; jamais il ne l'aurait cru.

— Emmenez donc Eve avec vous, un jour dans le désert est long, et le jour commence à peine, murmura Hasna.

— Viens, dit Wolff en tendant ses mains vers Eve. Viens, Eve.

Elle se leva et marcha vers lui en titubant. Il la soutint et se dirigea lentement avec elle vers la chambre d'Abels. Il la libéra devant la porte :

— Attends ici, dit-il d'une voix oppressée, ce n'est pas un spectacle pour toi.

Il voyait de nouveau Hasna Mahmoud près d'Eve, si près qu'il la touchait presque, et il devina le danger dans son regard, sa rigidité minérale, son orgueil inflexible. Mais il eut soudain une inspiration.

— Qui les a poignardés ? demanda-t-il.

— C'est ce que l'on recherche.

— Ghazi montait seul la garde ?

— Vous m'en demandez trop, docteur. (Hasna désignait la porte :) Chaque seconde qui passe signifie pour votre camarade un pas de plus vers la mort...

Les poings serrés, Wolff pénétra dans la chambre.



Ghazi était mort... cela ne faisait aucun doute. Ses yeux fixes reflétaient encore, même dans la mort, son étonnement. Abels respirait encore. Sourdant de son dos, du sang ruisselait.

Wolff s'agenouilla auprès de lui :

— Pourquoi est-il couché par terre comme un porc égorgé ? cria-t-il.

— Parce que c'est un porc ! répondit tranquillement Hasna sur le

seuil. Mais pour le moment, admettons que ce soit un être humain. Une civière ! Et qu'on le porte à l'hôpital ! Où est le Dr Bender ?

— Ici ! cria Bender de sa chambre toute proche. Ces idiots me retiennent enfermé !

— Brigands ! criait une porte plus loin McHolland. Et tu veux que je forme tes hommes selon tes principes ? Je préférerais enseigner l'anglais oxfordien à un chameau !

L'émir recula d'un pas devant cette porte au travers de laquelle fusaient les insultes ; sa voix tonna dans le passage :

— Obéissez au médecin comme à moi-même ! (Il se tourna vers Eve et s'inclina légèrement tandis que scintillaient ses yeux d'oiseau de proie :) Contente, miss Eve ?

— Il serait préférable de nous tuer tous, dit-elle avec un calme absolu. Voilà qui réglerait tous les problèmes.

Elle pensait aux ampoules de poison et soudain elle n'avait plus peur de mourir. « Étrange, se disait-elle. Voici un mois, mon seul désir était la mort, puis j'ai désiré une vie nouvelle où je me réfugierais comme un escargot dans sa coquille, et maintenant c'est de nouveau la mort qui est la seule issue. Mais il s'agit d'une autre mort, d'une mort qui serait comme la compensation d'une vie heureuse avec Bert. »

Hasna Mahmoud hochait la tête :

— Je suis un familier des « problèmes », dit-il. Je les ai sucés avec le lait maternel... J'aime les problèmes...

— Vous voulez empaler Bert !

À nouveau, le visage de l'émir se figea :

— Je lui ai promis de lui montrer ce que c'est qu'un empalement...

Il se détourna et s'en fut.

Dans le passage, à présent, Gamal Moustafa, le vieil infirmier, et trois guerriers à l'allure martiale arrivaient d'un pas rapide, portant deux civières sur lesquelles ils déposèrent le mort et Abels, après quoi ils s'éloignèrent hâtivement. Le Dr Bender lança un regard rapide à Abels lorsque celui-ci passa devant lui. Wolff suivait la civière.

— Pouvez-vous m'expliquer ça ? s'écria Bender.

— Je crois que oui.

— Je n'y comprends rien. Sans doute, suis-je trop bête ou trop vieux. Avez-vous besoin de moi, mon ami ?

— Oui.

Bender suivit la colonne. McHolland prit Eve par la main et rentra la tête entre les épaules comme s'il allait foncer en avant, contre un mur. Les soldats arabes de Hissi Maksa reculèrent de quelques pas.

— C'est bien ainsi ! gronda McHolland. Venez, Eve ; si ces gars savaient qu'un simple choc suffit à provoquer en moi une hémorragie interne, ils n'hésiteraient certes pas à m'envoyer le coup fatal ! Mon enfant, pourquoi tremblez-vous ? Puisque tout est terminé.

— Cela ne fait que commencer, sir, répondit Eve terrifiée, et c'est moi qui en serai la cause. Je suis toujours et partout la cause d'un conflit... je porte malheur...

— Remerciez Dieu de cette fatalité attachée à votre personne... (McHolland l'entraînait à sa suite.) Car il vous a faite trop belle pour en prendre, bien qu'il soit Dieu, la responsabilité.

*

Après deux piqûres, Lutz Abels retrouva ses esprits. Il était couché sur le ventre. Bender nettoyait son étroite mais longue blessure, tandis que Wolff revenait de la pharmacie de l'hôpital, avec deux flacons de sérum et de glucose.

— Vieux de deux ans, dit-il. Pouvons-nous risquer de les employer ?

— Pourquoi pas ? répliqua Bender qui désinfectait la blessure.

— Qu'il meure de cette perfusion ou du manque de perfusion, c'est tout un, les chances sont égales. Alors, allons-y ! Tentons la chance. Y a-t-il ici des aiguilles de perfusion et des tubes d'adduction pour le sérum ?

— À vos ordres, sir ! lança le vieil infirmier Gamal Mustapha qui conservait la vieille discipline de l'époque coloniale.

— Apporte, et un peu vite ! répliqua le Dr Bender dans le même style, mais situé de l'autre côté de la barricade. Wolff, poursuivit Bender s'adressant à son collègue, le coup de stylet a presque effleuré le cœur. Si nous pouvons compenser la perte de sang et éviter l'infection de la plaie, à condition qu'il n'y ait pas d'hémorragie interne...

Wolff posa les flacons de sérum sur la table et se pencha vers Abels qui avait ouvert les yeux et le regardait.

— J'ai tout entendu, dit le blessé avec difficulté.

— Ta gueule ! cria Bender, on parlera plus tard !

— Non, maintenant. (Abels tourna la tête de côté. Il voyait mieux Wolff ainsi :) Et Ghazi ?

— Mort. Coup de poignard dans le cœur.

— C'est de ma faute, dit Abels d'une voix nette. Bert... C'est de ma faute !

— Je le sais, dit Wolff durement.

— À présent, taisez-vous !

— Laissez-moi mourir...

— Un marteau ! proposa le Dr Bender. Pour une anesthésie rapide !

— J'étais fou d'Eve...

— Vous vivrez, Abels, nous avons encore besoin de vous, dit Wolff.

— Dès le premier jour où je l'ai vue à bord, je me suis attaché à ses pas, comme un fou. Puis vous êtes venu, docteur, et j'ai compris tout de suite combien la tâche me serait difficile !

— Restez donc tranquille !

— Ce que vous faites est idiot..., râla Abels. Vous me remettez sur pied, afin que l'émir puisse me sacrifier... Laissez-moi donc mourir... ce sera pour moi la meilleure mort.

— En fait, il a raison. (Bender prit des mains de Gamal les aiguilles à perfusion.) Mais tu as la malchance d'être tombé aux mains de médecins qui ont partout et toujours l'idée fixe de sauver des vies. Ne bouge pas, animal ! Docteur Wolff, commencez la perfusion...

Abels se tut. Les yeux clos, il pensait à Eve, à Ghazi mort, à l'émir. Puis de nouveau sa vision s'obscurcit et il perdit conscience.

L'aube fut brève, mauve, striée d'or, puis le soleil surgit, ballon de feu contre lequel il fallait lutter quotidiennement. Hasna Mahmoud apparut sur le seuil de la salle d'opération. Deux ampoules de sérum physiologique irriguaient les veines d'Abels.

— Vit-il ? demanda l'émir.

— Malheureusement. (Le Dr Bender contrôlait la tension et le pouls.) Nous-faisons notre possible, il est vrai.

— Le devoir des médecins est de protéger la vie, même la vie la plus néfaste. Je n'aurais pas pu être médecin. (Il redressait fièrement sa haute taille, en proie à tout l'orgueil que lui conférait sa puissance.) Lorsque vous aurez terminé votre tâche, qui consiste à sauver une vie, je vous invite à vous joindre à moi : nous monterons à cheval et nous irons jusqu'à la grande place des fantasias où je vous montrerai comment on éteint une vie...



Une demi-heure plus tard, Wolff, Bender et McHolland étaient installés sur une tribune rustique faite de troncs de palmier, sous un vélum. Devant eux, une aire pierreuse, délimitée en carré par des lances fichées dans le sol. Des oriflammes vertes flottaient au sommet de ces longues hampes : le drapeau du Prophète. Tout ce qui pouvait marcher à Hissi Maksa était massé aux abords de ce carré : guerriers, vieillards, femmes, enfants, grouillement de têtes et de vêtements bariolés.

— Incroyable ce qui peut se cacher sous quelques palmiers, remarqua McHolland. Je n'ai pas vu grand-chose de cette fosse à fumier, mais lorsque nous y sommes arrivés, elle semblait hantée par quelques dizaines de pauvres hères. Je reconnais que c'est déroutant.

Wolff était nerveux. Il avait été forcé de laisser Eve à l'hôpital,

assise au chevet d'Abels, attendant qu'il meure ou se décide à vivre. Hasna Mahmoud avait dit :

— Ne l'emenez pas cette fois avec vous, docteur. Vous me remercirez de vous en avoir dissuadé. D'ailleurs... (Il découvrit dans un sourire ses dents blanches de fauve :) je reste à vos côtés. C'est ce qui importe, n'est-ce pas ?

— Oui, avait répondu Wolff, je me demande ce qui serait arrivé si Abels n'avait pas eu, lui aussi, la pensée de s'introduire chez Eve.

— Mieux vaut se taire sur le passé. (Hasna Mahmoud se mettait en selle :) Le présent seul importe et le premier pas vers l'avenir... nous ne pouvons voir au delà.

Ils se trouvaient rassemblés sous ce vélum, l'espace délimité par des lances était vide, à part une sorte de potence et un grand panneau hérissé de pointes de bois comme une planche de fakir hindou. Le Dr Bender semblait se douter du caractère très particulier de la fête qui leur serait offerte. Il saisit Hasna Mahmoud par son manteau blanc brodé d'or.

— Vous ne croyez tout de même pas que nous allons assister à ce spectacle ? dit-il d'une voix rauque.

— Il le faudra bien.

Le Dr Bender se tourna vers Wolff et McHolland :

— Vous restez sans bouger comme des écoliers le jour de leur première classe ! cria-t-il. Ignorez-vous donc ce que l'on prétend vous montrer ? Voyez-vous cette potence, cette planche ? Sir, vous, du moins, le savez... Les rebelles hindous étaient également experts en cet art.

Le visage du vieil aristocrate était devenu d'un gris de cendre.

— Vous ne pouvez rien empêcher, dit-il d'une voix sans timbre.

— Non, qui le pourrait ?

L'émir fit un large geste de la main :

— Voici mon peuple ! Voici mes guerriers ! Une poignée d'hommes au cœur chaud. On nous traite de rebelles, de fanatiques, de guérilleros... et nous sommes en réalité un peuple dont nul ne veut. Nous nous battons pour un Dhoufar libéré du gouvernement d'Oman et reconnu par l'Arabie Saoudite, le Sud-Yémen, l'Hadramaout. Mais personne ne nous soutient, pas même le sultan de Dhoufar auquel nous voulons donner une terre, parce qu'elle est notre patrie. Il est installé à Salàlah et attend... d'un œil, il nous surveille, de l'autre il suit les réactions du gouvernement d'Oman. Qui l'emportera : les rebelles libres comme le vent ou les troupes gouvernementales d'Oman ? Il ne nous trahira pas auprès du gouvernement d'Oman, car nul ne peut lui reprocher de savoir où nous vivons, mais il ne nous soutient pas non plus. Il attend, c'est tout. Si l'essence, les armes, les munitions parviennent jusqu'à Hissi Maksa... cela se passe sur des

pistes peu fréquentées du désert. Nous ne dépendons que de nous-mêmes, nous, les dissidents qui combattons pour le sultanat libre de Dhoufar, pour une utopie, comme ils disent tous ! Même le sultan, toujours prêt à hurler avec les loups !

— Pourquoi nous racontez-vous tout cela ? demanda le Dr Bender.

— Parce que nous avons commis une erreur. Nous avons arraisonné le *Fidelitas*, nous vous avons emmenés en otages ; de notre point de vue, le monde devait apprendre que, quelque part dans le désert d'Arabie, vivent des hommes qui ont une pensée, un but politique. Mais, de ce fait, grâce à deux émissions radio, nous avons surgi sur la scène internationale, nous les morts-vivants partout recherchés. On n'a pas pu situer notre poste émetteur dans le désert, le temps était trop court pour cette recherche, mais on a maintenant une estimation concrète de ce que nous sommes. Depuis trois jours, des troupes du gouvernement d'Oman sont en route pour passer au peigne fin les régions montagneuses de Djabal Quara et de Baït Kathir... Ils croient que nous sommes rassemblés dans ce secteur près de la côte. Ici, au cœur du désert, personne ne soupçonne notre présence, mais nous avons un traître parmi nous. Pour mille livres arabes, il était prêt à vendre ses frères. Cet éclaircissement vous suffit-il, docteur Bender ?

— Un homme qui, comme vous, se place résolument en dehors de tout droit, n'a pas à juger selon le droit ! répliqua Bender.

— Au désert, on pense autrement. Jamais on ne nous comprendra !

— C'est vrai ! poursuivit McHolland de sa voix rauque. Pourquoi ne cessez-vous pas de jouer ce rôle de rebelle ? Voyez ces femmes, ces enfants : que deviendront-ils si les troupes venues d'Oman découvrent Hissi Maksa, votre nid d'aigle ? Si votre sultan de Dhoufar, pour des raisons diplomatiques, décidait de ne plus vous couvrir et vous livrait à l'ennemi ?

— Alors nous mourrons tous.

— Quel fou ! lança McHolland.

— Mais nous ne serons pas détruits ! (Hasna Mahmoud leva le bras droit. Dans le groupe des cavaliers massés du côté gauche de la place, quelque chose s'anima :) C'est la raison pour laquelle je vous ai enlevés et, aux yeux de ce monde de brigands, fait assassiner. J'avais besoin d'un médecin – à présent, j'en ai deux –, d'un officier pour commander mes troupes et d'un instructeur. (Il gratifia Wolff d'un dangereux sourire :) Le fait que la plus jolie des femmes fasse partie du lot fut un don d'Allah ! Je lui en ai rendu grâce à la mosquée... Ah ! ouvrez les yeux !

Quatre guerriers se détachèrent de la masse des cavaliers. Derrière eux un homme nu, attaché entre deux chevaux, courait dans un nuage de poussière vers la potence où le petit groupe s'arrêta. Deux des

cavaliers sautèrent à terre et délièrent l'homme. Il se tenait, la tête bien droite, devant la planche hérissée de pointes et regardait vers la tribune. Soudain, il éleva les bras et cria :

— À nous, la raison !

L'émir hocha la tête :

— Ne mérite-t-il pas de périr ?

— Pauvre dément que vous êtes ! lança le Dr Bender. Bon Dieu, pourquoi faut-il que les peuples obéissent toujours à des fous furieux ? Cet homme a raison !

— La raison, c'est moi ! répliqua fièrement Hasna Mahmoud.

— Nous autres, Allemands, nous avons une grande expérience de tels « slogans ».

Soudain, le Dr Bender descendit les trois degrés de la tribune et voulut s'élancer à travers la grande place. Quatre guerriers bondirent et le retinrent. Hasna Mahmoud eut un éclat de rire à glacer le sang.

Il leva de nouveau la main, les guerriers entourèrent d'une corde la poitrine du condamné et la lui passèrent sous les aisselles. Puis ils le suspendirent à la potence. L'homme oscilla au-dessus de la planche couverte de pointes acérées, puis il resta immobile, les yeux levés vers le ciel chauffé à blanc ; il devait prier.

Hasna Mahmoud abaissa son bras ; des limites du carré se détachèrent des cavaliers qui se mirent à jeter des cris stridents. Lances levées au-dessus de leurs têtes, ils galopèrent en travers de la place vers le condamné à mort.

— Arrêtez ! rugit Bender en luttant contre ceux qui le retenaient. Personne n'arrêtera donc ce meurtre ?

Le Dr Wolff bondit vers Hasna Mahmoud. Les yeux de l'émir étaient luisants. « Mon Dieu, il est vraiment fou, pensa Wolff l'espace d'un éclair. Tout ce qu'on dira sera inutile. Nous aurions déjà dû le comprendre ! Et cette pauvre population du désert qui le croit, le suit, meurt pour lui ! »

— Si vous tuez cet homme, je ne ferai absolument plus rien pour vous ! cria Wolff.

C'était en vain, il le savait mais il aurait explosé s'il s'était contenu.

— Eve est en ma possession ! dit Hasna tranquillement. Pour Eve, vous ferez tout, docteur, tout !

— Jusqu'à une certaine limite...

— Que je déterminerai moi-même.

— Démon ! hurla Wolff.

Hasna répondit par un signe de tête :

— Là où Dieu se trouve, il faut aussi que Satan soit présent. Regardez plutôt ce que font mes vaillants guerriers.

Les premiers cavaliers avaient rejoint l'homme suspendu au-dessus de la herse de bois. En passant près de lui au galop, ils jetaient leurs

lances ; ils ne visaient pas l'homme, mais la corde de coton au bout de laquelle il se balançait. Un seul l'atteignit, sans réussir à la trancher. Le condamné oscillait toujours, muet, les yeux clos, se concentrant entièrement dans la force mystérieuse qui lui assurait une mort sans peur.

— Lorsque la corde cédera, il tombera sur la herse, expliqua calmement Hasna. Je vous avais promis, docteur, de vous montrer comment on est empalé : vous aviez prononcé ce mot avec une telle légèreté !

La foule, sur les limites du grand carré, se mit à lancer des *you ! you !* et à applaudir. Un nouveau groupe de cavaliers hurlants se rapprochait en chargeant, en faisant tourner leurs lances. Femmes et enfants se mirent à danser sur place. C'était jour de liesse.

— C'est atroce, dit McHolland en se détournant avec un geste d'impuissance. Docteur, qu'est-ce que... l'être humain ?

Une nouvelle vague de cavaliers jeta ses lances, l'homme au bout de la corde oscilla encore, quelques projectiles atteignirent la corde, la déchiquetèrent ; le corps n'était plus suspendu que par quelques brins de coton.

— Ils visent bien, constata Hasna satisfait.

Le prochain détachement de cavaliers devait achever cette tâche... alors le corps s'abattait sur la herse où il s'empalerait. Cela ne signifiait pas une mort immédiate, mais une mort laborieuse, interminable.

— Pourquoi n'y a-t-il personne pour vous assassiner ? lança Wolff tremblant de rage.

— Parce que mon peuple m'aime. (Hasna accorda à Wolff un bref regard :) Ne m'insultez pas, docteur, pensez à celle que vous aimez !

Nouveau tourbillon de poussière, hurlements de la foule, galop des cavaliers. Le peuple entourant le carré explosa en cris de jubilation, comme saisi d'hystérie collective.

De nouveau, des lances, une pluie de lances sur ce vestige de corde déchiquetée qui n'allait pas tarder à céder.

— Maintenant ! s'écria Hasna.

Ses yeux flamboyaient, l'émir n'était plus un homme, en cet instant, mais une créature démente.

McHolland se détourna, ainsi que Wolff. Seul, le Dr Bender fut contraint de voir, incapable de se libérer de ses deux gardiens. Le corps du condamné tomba, quand la corde céda. Lorsque le malheureux s'abattit sur les pointes aiguës, le peuple rugit d'enthousiasme.

— Tel est le châtimement infligé aux traîtres parmi nous ! conclut l'émir à haute voix en plantant ses poings dans le dos de McHolland et dans celui de Wolff. Et c'est aussi trahir que de refuser de me servir...

Cette mise en garde était claire. Pour qu'elle fût bien comprise, il y avait sous leurs yeux le corps du mourant.



Lutz Abels survécut. Les perfusions l'avaient sauvé. Bien que le sérum physiologique fût vieux de deux ans, il avait, semble-t-il, conservé son efficacité.

Fouad Abdallah, celui qu'une vipère avait mordu, était sauvé, lui aussi. Au bout de cinq jours, l'horrible plaie s'était refermée, l'enflure de la jambe diminuait ; il était assis dans son lit, riant et jouant avec son frère aux dominos arabes. Il se révéla que cette guérison serait l'événement le plus important de la vie du Dr Wolff.

— Vous avez sauvé mon frère, doc ! lui dit un jour Salim dans un couloir de l'hôpital. Grâce à vous, il a sauvé sa jambe, il reste un guerrier... (Puis il baissa davantage encore la voix et ajouta :) Vous l'avez sauvé... je veux vous sauver à mon tour. Vous pourrez vous enfuir bientôt...

Wolff sentit son cœur battre jusqu'à ses lèvres :

— Tous, dit-il haletant. Salim, *tous* ! Nous ne pouvons nous séparer ! Aucun de nous ne s'en ira sans les autres.

— *Tous*. (Sabah Salim fit un signe de tête plein de soumission :) Attendez seulement quelques jours et vous serez libres, mais il vous faudra le courage d'affronter l'enfer.



Attendre. Cinq jours au bord de sa tombe, savoir qu'on ne vit que par la grâce provisoire d'un dément. Ce sont cinq éternités. Incommensurable, inexplicable est la force qui vous permet de traverser pareille épreuve. Pour les otages, les jours et les nuits s'écoulaient si lentement qu'ils en venaient à croire que la lumière allait demeurer figée, dans le ciel, ou que l'obscurité durerait à jamais, parce que le monde s'était englouti, loin du soleil.

Lutz Abels se remettait plus rapidement que Wolff et Bender ne s'y attendaient. Sa blessure se cicatrisait bien, et il n'y eut pas de complications internes. Dès le quatrième jour, il put se lever ; au bout d'une semaine, il marchait. La honte qu'il éprouvait était visible lorsqu'il rencontrait le Dr Wolff.

— Lorsque je serai d'aplomb, dit-il un jour, vous pourrez me flanquer une raclée à me laisser sur le carreau, je ne bougerai pas.

— Nous avons d'autres soucis, Abels, il nous faut pour le moment vous aider à vous rétablir suffisamment pour que vous puissiez tenir le coup comme nous tous. J'ignore, il est vrai, ce que Salim projette pour nous sauver, mais si notre évasion réussit, il nous faudra accomplir une performance physique.

Wolff avait encore trouvé dans la pharmacie de l'hôpital un concentré de vitamines qu'il injecta le huitième jour dans le bras d'Abels en espérant que le résultat s'en révélerait aussi heureux que celui des flacons du vieux sérum employé après l'opération.

Fouad Abdallah, de son côté, clopinait entre deux cannes et Sabah Salim répétait sans cesse au Dr Wolff :

— Bientôt, docteur, bientôt ! Il n'est pas facile de tout préparer en secret ! Car à Hissi Maksa, des centaines de paires d'yeux s'épient réciproquement.

Lord McHolland avait commencé ses cours d'instruction militaire auprès de l'émir. Lorsqu'il revenait de ces séances, il était toujours très fatigué et s'asseyait sur un gros pouf de cuir orné de broderies, les deux mains appuyées sur les yeux.

— Il est doué d'une puissance d'absorption comparable à celle de l'éponge, disait-il. Sa mégalomanie dévore tout. Que cet homme est dangereux ! On ne peut qu'espérer ardemment l'anéantissement de ses plans par un coup de main des troupes gouvernementales.

Eve dormait à présent auprès de Wolff dans la chambre de celui-ci, où l'on avait transporté son lit. Ils reposaient étroitement enlacés dans le lit de Wolff, goûtant chaque minute de leur bienheureux isolement, peut-être avec la lancinante prémonition que seul le présent était assuré et non le lendemain, pas même peut-être l'heure suivante.

Une nuit, Wolff se réveilla en sursaut, mis brutalement sur ses gardes par un sentiment d'alarme inexplicable. Eve reposait au creux de son bras, elle dormait profondément en respirant très fort comme un enfant heureux. Mais Wolff sentait devant lui, dans l'obscurité, la présence d'un homme. Il lui semblait qu'en ce point cette obscurité était encore plus noire.

Il retint son souffle, la gorge étreinte par une peur folle. Puis il releva lentement la tête pour éviter d'éveiller Eve et se souleva sur le coude.

— Que voulez-vous, Hasna ? demanda-t-il à voix basse.

— Je me régale de votre bonheur, docteur. (L'émir ne bougeait pas :) Presque chaque nuit, je viens ici et me demande si je ne dois pas vous tuer. Vous avez un ange dans vos bras.

— Je le sais. Mais ma mort ne vous servirait à rien. Sans doute, vous posséderiez Eve... mais morte elle aussi. Vous le savez parfaitement.

— C'est la seule raison qui fait que vous vivez encore. Je puis ainsi

voir Eve chaque jour, attendre sa venue comme on attend le lever du soleil. J'ai besoin de la voir, je bois la vue de sa grâce comme l'eau d'une source.

Hasna Mahmoud se rapprocha pour se pencher au-dessus du lit et regarder Eve endormie. Puis il se redressa. Wolff entoura plus étroitement la taille d'Eve qui balbutia quelques mots sans se réveiller et se pelotonna contre lui.

— Docteur, pour la possession d'une telle femme, je renoncerais à ma vie de révolutionnaire !

— Vous ne l'auriez pas pour autant !

— Beaucoup de sang pourrait être épargné...

— Ne m'en dites pas davantage !

— Si ! Je veux vous faire agir en grand cœur ! Vous pourriez sauver des centaines, peut-être des milliers de vies humaines, si vous les échangeiez contre Eve !

— C'est de la démence ! Ne le voyez-vous pas ?

— Je ne vois que la femme que je désire. Elle m'appartient tout en n'étant pas encore mienne. C'est cette situation qui est démente, docteur ! À présent, je *vous* laisse réfléchir.

Hasna fut de nouveau englouti par l'obscurité. La porte battit à peine. Wolff se retrouvait seul avec Eve. Il se laissa retomber sur sa couche, déposa un baiser sur les paupières d'Eve et dit d'une voix frémissante :

— Jamais, Eve, jamais ! Mon Dieu, nous vivons vraiment l'enfer !

Chapitre 6

Au cours de la sixième nuit, après l'offre faite par Salim de préparer leur fuite, Wolff arraché de nouveau à son sommeil entendit un bruit sourd, dans le passage voûté, puis le bruit mou d'une chute. Presque aussitôt sa porte fut ouverte toute grande et la faible clarté d'une lampe à huile éclaira Salim debout sur le seuil qui lui fit signe de se lever :

— Hâtez-vous, doc, tout est prêt ! Venez !

Dans le passage, Fouad clopinait d'une porte à l'autre et les ouvrait. McHolland et le Dr Bender s'élancèrent hors de leurs cellules et butèrent sur le corps du garde tombé en travers du passage. Bender se pencha, mais le manche du poignard qui pointait entre les omoplates rendait inutile tout secours médical.

— Le fallait-il vraiment ? demanda Bender à mi-voix.

— Oui, docteur. (Fouad, dont la jambe portait encore un gros pansement, avançait devant lui en boitant :) Rien n'est plus sûr qu'un mort !

— Il me semble qu'une vie humaine ne pèse pas lourd chez vous !

— Il s'agit de *votre* vie, docteur ! Quel poids a-t-elle ?

— Voilà une question perfide, mon garçon.

Le Dr Bender soutint Eve que Wolff poussait hors de sa chambre. McHolland retourna dans la sienne en toute hâte : il y avait oublié sa casquette et sa pipe.

— Et Abels ? demanda Wolff. Salim, nous partons tous ou...

— Le lieutenant est déjà auprès des chameaux, doc.

Salim souffla la lampe, l'obscurité soudaine qui régna était impénétrable. McHolland heurta un obstacle et jura.

— Il a été difficile de convaincre Gamal Moustapha.

— Mon Dieu... l'as-tu aussi tué ? s'écria Bender.

— Non, mais il est sous sa tente et verse des larmes. J'ai dû lui assener un bon coup de poing pour qu'il ait l'air d'avoir été attaqué...

Claquements de portes. Courants d'air. Un pan de ciel étoilé. Une clarté blême. Un froid qui émane de tout l'univers.

— Vite ! s'écria Salim. Vite ! La nuit est bonne pour voyager dans le désert !

Ils traversèrent la cour d'un pas rapide et sortirent par une petite

porte dérobée, percée dans la grande muraille blanche qu'ils longèrent un moment.

Ils parvinrent à une palmeraie ; là se trouvait la seconde source de Hissi Maksa. Le chameau aveugle qui tirait de l'eau au moyen d'une roue à aubes, tout le long du jour, était détélé et gisait sur le flanc, profondément endormi. On lui avait entravé les pieds, comme s'il eût pu fuir cet enfer malgré sa cécité.

Les chameaux attendaient baraqués en cet endroit. Huit chameaux de course sellés, sur lesquels on avait réparti des charges : sacs de viande boucanée, de farine de mil ; une tente, des couvertures. À chacune des selles était suspendu un fusil et, derrière la selle, se trouvait une réserve de munitions. Lutz Abels, déjà installé sur son méhari, accueillit avec des gestes d'impatience ses compagnons de voyage qui s'approchaient en rampant.

— Salim, tu as englouti une fortune dans ces préparatifs, dit Bender ému.

— Tout a été volé ! (Sabah sourit :) On ne découvrira jamais comment ce fut possible, et pour être franc j'ai eu beaucoup de mal à réussir !

On montra à Eve comment s'asseoir sur la selle légère de sa monture, qui ne comportait pas de point d'appui. McHolland et le Dr Bender firent de même, seul Wolff restait debout auprès de sa bête. Salim lui confiait une carte qui n'était qu'une simple feuille de papier marquée de points de repère reliés par quelques lignes sinueuses.

— Nous sommes ici, dit-il en posant son index sur la feuille de papier. Voici le Wadi al Atinah. Hissi Maksa doit se trouver par là. Vous irez d'abord vers le nord en vous enfonçant dans le désert. Essayez d'atteindre l'oasis Abou Shafra, en Arabie Saoudite, c'est le seul chemin possible. Voyez ici la piste des puits appelée le chemin de Alhibak, suivez-la !

— Une vraie piste ? demanda Wolff.

Salim eut un sourire en coin :

— Nous appelons ainsi un itinéraire. À vrai dire, c'est du désert, toujours du désert, mais telles des perles ornant une chaîne d'or, il y a de petites sources ou de petits puits ensablés. Le parcours le plus dur est celui qu'il faut couvrir jusqu'au puits de Haraym : deux cents kilomètres sans eau. Mais si vous chevauchez toujours bien droit vers le nord, vous l'atteindrez ! De là, les chameaux trouveront le chemin des puits suivants. Le chameau est un don d'Allah. Toujours au nord, doc !

Il serra la main de Wolff et l'entoura de ses bras pour lui donner l'accolade.

— Je vous remercie pour mon frère, dit-il à mi-voix. On ne vous poursuivra pas. Personne ne croira que vous avez choisi de traverser le

désert. On vous recherchera sur la piste qui s'en va vers la côte. Lorsqu'on s'apercevra que l'on s'est trompé, il sera trop tard pour vous rejoindre. Cependant... avancez aussi rapidement que vous le pourrez, même si personne ne vous poursuit... le désert sera un ennemi plus cruel encore que l'émir ! Vous aurez vaincu le désert lorsque vous aurez atteint le puits de Haraym.

Il posa ses mains sur la tête de Wolff, les yeux levés vers le ciel étincelant d'étoiles :

— Allah vous aide tous ! dit-il, solennel. Ne nous oubliez pas... nous les morts-vivants de la révolution !

Le Dr Wolff se mit en selle à son tour ; sa monture se releva par saccades. Le Dr Bender avait déjà pris la tête de la petite caravane. Quant à McHolland, il essayait de se rappeler les principes de cette forme d'équitation, apprise quelque cinquante ans auparavant au Soudan, et luttait silencieusement avec son animal pour obtenir de lui obéissance et respect.

Salim s'assit également sur la selle de son chameau qui l'attendait à quelque distance.

— Il y a deux postes de garde en direction du nord, dit-il, je vous accompagne jusque-là.

— Ils ne donneront pas l'alarme ? demanda McHolland.

— Non. Ils sont morts.

Wolff ne fut pas le seul à baisser la tête. McHolland lui-même se tut. « Nos vies sont achetées avec des morts, pensaient-ils l'un comme l'autre. Comment justifier cela ? Par la légitime défense ? En prétendant que nous sommes en état de guerre ? »

Presque en silence, en un glissement rythmique, les pieds des chameaux foulaient le sable fin. Ils avaient bu à satiété et se trouvaient lestés pour une longue marche au pays de la soif, dans l'infinie solitude de sable jaune.

Au bout de quelques minutes, ils eurent atteint les limites de Hissi Maksa. Les dunes de sable s'étendaient maintenant comme de longues arêtes arrondies sous les cieux froids, étoilés.

Sabah Salim arrêta son méhari et laissa passer la petite caravane. À chacun de ceux qui s'en allaient, il disait d'une voix éclatante :

— Allah te bénisse ! Allah te bénisse !

Il resta à l'ombre des palmes jusqu'à ce que le dernier chameau eût disparu derrière la dune la plus proche. Alors il s'en retourna à toute bride et rentra s'étendre chez lui sur un tapis. Sa femme Beliska leva la tête :

— Sont-ils partis, Sabah ?

— Oui.

— Ils n'arriveront jamais.

— Allah en décidera.

Il se roula dans sa couverture, ferma les yeux et s'efforça de dormir pour oublier le désert meurtrier.

Le désert, sa patrie.

L'alarme ne fut donnée qu'à l'aurore mais l'on aurait pu croire que les troupes gouvernementales d'Oman attaquaient la ville rebelle enfin repérée. De tous côtés, des guerriers surgirent. Ils convergeaient vers la place, devant la demeure de Hasna Mahmoud. D'autres troupes occupaient les points stratégiques. Il apparut à cette occasion que Hissi Maksa possédait un système défensif presque moderne, avec des postes avancés, aménagés dans les sables et étayés par de gros troncs de palmiers.

Dans l'un de ces ouvrages, trois morts gisaient, poignardés.

— Cinq mille livres pour chacun de ceux qui me ramèneront les otages en fuite ! rugit Hasna Mahmoud.

Il courait tout autour du patio, martelant les murs de ses poings, donnant libre cours à sa fureur et à la démence qui jusqu'alors était latente en lui. C'était un spectacle effroyable.

— Quatre détachements en formation d'éventail s'en iront vers la côte ! cria-t-il. Ils ne peuvent nous échapper ! Ils ne doivent pas nous échapper ! Car ils sont morts ! morts ! morts ! (Il s'arrachait les cheveux, hurlait comme une hyène et dévisageait Sabah Salim, le seul dans lequel il eût confiance à Hissi Maksa.) Comment cela a-t-il été possible, Sabah ? balbutia-t-il. Des chameaux, des armes, des vivres ? Ils auraient pu tuer nos frères ! Comment cela a-t-il été possible ? Qui les a aidés ?

— Je vais m'en enquérir, seigneur, répondit Salim qui s'inclina très bas devant son maître. Ce sera le point d'honneur de ma vie que de retrouver ces traîtres !

Trois cents cavaliers chevauchèrent ce matin-là en direction de la côte. Une troupe de dix hommes s'en fut aussi à quelques kilomètres vers le nord, afin de n'omettre aucune éventualité. Ils ne trouvèrent rien. Le vent qui soufflait sans trêve avait effacé les traces imprimées dans le sable mou. D'ailleurs... quel fou irait vers le nord, vers une mort certaine, alors que la côte salvatrice était bien plus proche ?

Les guerriers revinrent.

Pendant ce temps, les fuyards avançaient au pas des caravanes. Droit vers le nord. Le Dr Wolff avait attaché le pauvre chiffon de papier portant leur itinéraire à l'avant de sa selle. Le Dr Bender, qui cheminait à sa hauteur, se pencha vers lui :

— Nous sommes libres.

— Mais où arriverons-nous ?

— Quelque part.

— Dans quelque maudite contrée reculée. (Le Dr Bender s'essuya les yeux du revers de la main :) J'avoue, Wolff, que je me sens

vraiment à zéro.



Ils étaient en route depuis trois jours et trois nuits.

On avait d'abord cru qu'il serait préférable de marcher dans la nuit glaciale pour se reposer pendant le jour brûlant. Mais c'était une erreur. Sans doute on avançait mieux la nuit, mais qui pourrait dormir par une chaleur de 60 degrés, se reposer lorsque le vent de sable vous souffle dessus comme s'il allait vous ensevelir vivant ? Dès la troisième nuit, après deux jours de halte, ils étaient tous si fatigués que le Dr Bender déclara :

— Essayons l'horaire contraire, marchons le jour et reposons-nous pendant les nuits fraîches. Il n'est jamais sage de prétendre changer les vieilles lois, y compris celles du désert.

À présent, l'importance du rôle d'Abels était évidente pour tous. En tant que marin, il était le seul d'entre eux à pouvoir situer le nord selon la position du soleil ou d'après les étoiles. Il était aussi le seul à porter au poignet une montre dont il se servait comme d'une boussole.

— Si elle se met à avancer ou retarder, ce sera une chérie ! lança lord McHolland sans se soucier de sa dignité de lord. Imaginez que nous allions vers l'ouest au lieu du nord pour avoir dévié de quelques degrés...

— Alors nous atteindrions le territoire de Rashid et... (Wolff considéra la carte imprécise) par la suite le grand désert d'Arabie. Sur six cents kilomètres à la ronde, pas d'eau !

— C'est ce qu'on appelle la liberté.

Le Dr Bender, qui avait reçu mission de distribuer l'eau et les rations, se mit à disposer le repas du soir : un petit pot de viande boucanée, des pois chiches et des dattes, enfin pour chacun deux gobelets d'eau. Les chameaux baraquèrent dans le sable et mâchèrent un peu de paille de sorgho. Salim avait fait charger l'un des chameaux uniquement de vieux sacs bourrés de paille. Cela devait suffire jusqu'à la prochaine oasis.

— Ce sont des animaux prodigieux, remarqua le Dr Bender. Ils savent bâfrer comme personne, ensuite ils jeûnent comme des moines mendiants. Avec ça, ils trottent dans le désert comme s'ils avaient un mouvement d'horlogerie dans le ventre.

À chaque halte, Lutz Abels était pansé, après une application de pommade cicatrisante, puis on lui faisait une injection afin de le soutenir. Salim avait même songé aux blessés : un coffret de pharmacie de secours était fixé derrière la selle de Wolff. Un cadeau d'adieu de Gamal Moustapha ? Dès la première halte, Wolff l'avait

examiné, puis il avait regardé McHolland d'un air inquiet :

— Gamal est un brave infirmier, sir, dit-il, mais il ne se doutait pas, évidemment, de votre étrange hémophilie. La pharmacie contient le nécessaire pour divers accidents, mais les fibrinogènes manquent. Comprenez-vous ?

— Naturellement. (McHolland mâchait péniblement sa viande :) Je ne puis m'offrir la moindre égratignure !

— Un conseil : diminuez vos doses de fluidifiants.

— Alors j'aurai bientôt de la colle dans les veines ! Un vrai sirop !

— Vous pourrez sûrement attendre que nous ayons rejoint la civilisation (Wolff referma le coffret :) Il est plus facile de combattre les inconvénients d'un sang épais que ceux d'un sang par trop fluide !

— Compris. (McHolland se rapprocha de Wolff. Eve était assise devant le feu de camp fait de bouses de chameau ; elle tournait un vague brouet dans le petit chaudron réservé à cet usage. Le Dr Bender saupoudrait la plaie d'Abels de pénicilline.) Si quelque chose devait m'arriver, docteur, dites-vous que je suis un vieillard sans importance et que la vie appartient à une femme aussi jeune et belle qu'Eve. En ce cas-là, ne perdez pas votre temps en expériences inutiles pour me sauver !

— Vous dites des bêtises, sir... pardonnez-moi. (Wolff secoua la tête :) Il ne se passera rien, nous atteindrons tous Abou Shaфра.

— Merci. (McHolland mâchait encore.) Lorsque j'avais votre âge, pour moi aussi le monde était espérance et confiance.

Pendant la nuit, Eve et Wolff restèrent longtemps éveillés. Les voyageurs évitaient toute fatigue supplémentaire et l'on ménageait ses forces. Ils se contentaient de planter dans le sable quelques perches que l'on enfonçait jusqu'à ce qu'elles tiennent et l'on tendait une toile de tente pour servir d'écran au vent de la nuit. Aussi, le froid étant vif, on s'enroulait dans les couvertures, la tête bien enveloppée, on se serrait les uns contre les autres. Il y avait trois blocs distincts de dormeurs dans ces camps vite dressés et levés : les chameaux, McHolland, Abels et le Dr Bender, Eve et Wolff. Le lord s'endormait le premier et ronflait ferme en soufflant dans la nuque de Bender.

— Vous verrez que j'aurai un torticolis par votre faute ! clamait le vieux médecin.

Cette nuit-là, les chameaux se montrèrent nerveux. Ils se dressaient sur les genoux dans le sable et, la tête levée, tendaient l'oreille. Ils jetaient des cris rauques accompagnés d'une sorte de grincement sinistre. Le silence infini semblait rempli d'on ne savait quoi de menaçant, de mystérieux, d'invisible bien que présent.

— Lorsque nous aurons le désert derrière nous, et que nous serons à Ryad, nous nous marierons, disait Wolff. Je quitterai mon service dans la marine et j'ouvrirai un cabinet de consultation. Nous aurons

une petite maison, un jardin, peut-être un verger et des fauteuils d'osier. Tous les ans, nous prendrons un mois de vacances, l'été à la mer, l'hiver dans la neige des grandes pentes que l'on descend comme on vole. Quelle joie ! Imagine-toi... (Il fit un grand geste qui embrassait le désert.) Tout cela couvert de neige...

— Nous ne sortirons jamais d'ici, Bert ! dit Eve à mi-voix.

— Mais si ! En allant toujours vers le nord...

— Je sens, Bert, que nous serons emportés sans trêve au pas de nos chameaux jusqu'à ce que nous tombions à leurs pieds l'un après l'autre. Et chacun de nous croquera son ampoule de poison avec ses dernières forces, afin de ne pas vivre son ultime dessèchement...

— S'il devait en être ainsi, je serais resté à Hissi Maksa, en me disant : plutôt apprendre à vivre avec un fou comme l'émir, que mourir cruellement dans le désert ! Mais j'ai cru à cette route vers la liberté et j'y crois toujours. Aucun désert n'est si vide que n'y habitent quelques humains...

— Et si, sans nous en rendre compte, nous déviions vers l'ouest ?

— N'y pensons pas, Eve. (Il l'attira contre lui pour l'embrasser. McHolland ronflait comme un dogue. Les chameaux rumaient en sourdine et frottaient leurs têtes l'une contre l'autre.) Même alors, je dirais : nous arriverons au but ! Maintenant, plus un mot !

Il caressa son visage et ses cheveux si doux ; Eve se tut et s'endormit.

« Elle a raison, pensait-il. L'amour ne saurait remplacer l'eau, on ne peut vaincre le désert par des baisers, mais avec un bon chameau et une outre gonflée d'eau. Dieu ! conduis-nous vers le nord ! Et élève là-bas à l'ouest une invisible muraille ! Ne nous laisse pas sombrer dans les sables... »

Dieu ne saurait être partout à la fois. Ce soir-là, il n'était pas dans le désert.



Aux approches de l'aube, le bleu foncé du ciel nocturne pâlit, Wolff s'éveilla : Abels, agenouillé à côté de lui, le secouait doucement afin de ne pas effrayer Eve.

— Qu'avez-vous ? murmura Wolff. Vous souffrez ? Vous avez de la température ?

— Je n'ai rien du tout, répondit-il tout bas, mais regardez donc les chameaux ! Et je me suis réveillé parce que j'avais de la peine à respirer ; vous ne sentez donc rien ?

Wolff releva la tête avec précaution : les chameaux s'étaient rassemblés en une masse laineuse compacte, impénétrable. Ils avaient

aplati sur le sable leurs têtes triangulaires et semblaient se recroqueviller à la manière des hérissons. Leurs grognements rêches, leur éternel ruminement résonnaient en sourdine.

— Les chameaux ? Peut-être est-ce leur manière de dormir ? Comment le saurais-je ? dit Wolff. Mais qu'y a-t-il encore qui puisse vous inquiéter ? ajouta-t-il.

— J'ai les poumons très sensibles, docteur. (Abels essaya de respirer à fond :) Je sens chaque changement de pression atmosphérique. Le sirocco... par exemple... je grimperais au mur... je deviens presque fou et voici que je ressens les mêmes impressions. L'air a changé... il est plus fluide, comme si un vide se formait dans l'atmosphère. Je n'arrive plus à respirer normalement... Vous ne sentez donc rien ?

— Non.

Wolff se glissa hors des bras d'Eve, sortit de son rouleau de couvertures et se mit debout. Les chameaux avaient vraiment un comportement étrange, ils restaient couchés, comme assommés sur place.

— Réveillons McHolland et Bender, dit Wolff. Ils ont l'expérience de l'Orient !

Ils réveillèrent l'Anglais et le vieux médecin. Tous deux se redressèrent en bâillant, puis en remontant leurs genoux sous le menton. Ils s'écrièrent ensemble :

— Où y a-t-il le feu ? Votre blessure vous fait souffrir, Abels ?

— Oh ! chierie ! lança McHolland presque en même temps.

Il bondit sur ses pieds, leva la tête et flaira l'air de la nuit comme un chien.

— La pharmacie, Wolff, dit Bender d'un ton sec. Sa Seigneurie a besoin d'un calmant !

— Vos plaisanteries ne feront pas long feu, docteur ! (McHolland montrait les chameaux :) Les animaux sont plus savants que vous !

— Par contre, ce sont des chameaux !

— Je ne me trompe donc pas ! lança Abels.

Bender regardait Abels d'un air incrédule :

— Vous avez un accès de fièvre ?

— Réveillez Eve, que diable ! s'écria McHolland agité. Tout ce qui est transportable, massez-le contre les chameaux ! Tenez prêtes les outres ! Mouillez des morceaux de toile ! Tout ce que nous avons comme couvertures et toiles de tente, portez-les vers les chameaux ! Ensuite, collez-vous contre ces bêtes, des toiles mouillées sur la bouche et autour de la tête. Traînez-moi ces couvertures...

— Il est fou ! constata Bender horrifié. Mes amis, notre lord a perdu la raison ! (Il se leva brusquement et retint McHolland qui voulait courir vers les sacs contenant les vivres :) Voyons, mes amis,

réveillez-vous ou vous faut-il une gifle magistrale ? On prétend que cela remet parfois les idées en place !

— C'est plutôt vous qui avez besoin d'être remis en place, docteur. (McHolland s'arracha des mains de Bender :) Au plus tard dans une demi-heure, nous serons assaillis par le simoun.

Bender lâcha le bras du vieux lord :

— Mais comment ça ? balbutia-t-il désespéré.

— Regardez donc vers l'horizon, là-bas, d'où nous vient cette brise caressante... hein ?

Jusqu'à présent, c'était à peine s'ils s'étaient aperçus du calme absolu de l'atmosphère. Maintenant ils éprouvaient tous ce phénomène inconnu, puis leur expiration devint laborieuse. À l'horizon, le jour se levait, mais un jour jaune, laiteux, trouble, blême, dont le soleil ne perceait qu'avec peine l'implacable grisaille.

— Le simoun ! dit Bender, pétrifié. Mon Dieu !

Et il se mit à courir, comme jamais il n'avait couru, vers l'endroit où étaient rassemblées les outres. McHolland traînait un sac de viande boucanée en direction des chameaux, Abels faisait glisser sur le sable les toiles de tente. Le simoun... ce vent mortel du désert, ce vent qui pousse des millions de tonnes d'un sable fin comme la poussière, ce vent qui transforme le paysage du désert, fait se déplacer les montagnes, creuse de nouvelles vallées, engloutit des oasis, des villages, tout ce qui se trouve sur son chemin.

Le simoun, ce châtiment d'Allah.

Wolff réveilla Eve, lui expliqua en quelques mots ce qui s'abattait sur eux avec la venue de l'aurore, tel un orage minéral. Puis il aida à traîner tout leur paquetage vers le refuge des chameaux incrustés dans le sable. De très loin leur parvenait à présent un sifflement à la résonance creuse, une fanfare lancinante, ignoble.

La mort sifflait de joie.

Puis ils se trouvèrent pris dans la tornade... serrés contre les chameaux, le visage couvert de toiles mouillées, enroulés dans des couvertures et des toiles de tente. Serrés les uns contre les autres, ils subirent la ruée de milliers et de milliers de grains de sable qui les martelaient sans relâche. Un hurlement les enveloppait. Le sable incroyablement fin pénétrait dans la moindre fente, collait comme une glu aux masques mouillés, aspirait l'air jusqu'à rendre la respiration douloureuse.

Wolff étreignait Eve. Ils étaient couchés comme unis dans l'amour, incrustés l'un dans l'autre, se demandant s'ils vivaient leur dernière étreinte, amoureuse et désespérée, dont la mort seule les délierait.

L'univers se disloquait, le ciel explosa, le soleil s'éteignit, il n'y avait plus que du sable... du sable... des tourbillons de sable rugissants, délirants. Des tonnes et des tonnes de sable en mouvement.

Huit chameaux, cinq êtres humains, sur lesquels s'abattait cette vague sans fin.



Le Dr Bender fut le premier à essayer de percer la chape de sable qui pesait sur lui. Réfugié sous une couverture renforcée d'une toile de tente, la tête enveloppée d'un linge mouillé, il était étendu, replié sur lui-même comme un hérisson. Il tenait serré contre sa bouche et son nez un autre linge ; il n'avait pu cependant empêcher que son palais, ses narines soient imprégnés de sable, et chaque fois qu'il avalait sa salive, une pâte infecte descendait dans son gosier.

Lorsque les rafales diminuèrent enfin, Bender souleva dans un effort de ses épaules la masse qui l'écrasait.

Il s'étonna de vivre encore, il lui parut incroyable d'être capable de bouger. Le poids qui l'oppressait céda, il leva le bras avec prudence, s'arc-bouta et, rassemblant ses forces, se redressa en crevant le dôme qui le recouvrait. Un vent absolument exquis l'enveloppa, le simoun avait disparu.

Au-dessus de lui, le soleil chauffait de nouveau avec férocité, dans un ciel éclatant, sans nuages. Il y avait de l'air, un air merveilleux, très chaud il est vrai, mais on s'en délectait à chaque respiration et il semblait pénétrer le moindre pore de la peau et vous rendre la vie.

Il s'étira, ouvrit ses bras et, tandis qu'il respirait profondément, ses yeux fixaient le mur jaune pâle qui s'éloignait vers le sud où le ciel et la terre se fondaient en une terrifiante unité.

Les huit chameaux s'étaient également libérés dès que l'ouragan avait commencé de céder du terrain. Leurs têtes surgissaient au-dessus des monticules de sable.

Mais de ses compagnons aucun signe de vie.

Une peur tenaillante grandissait en lui. Le silence qui l'entourait hurlait, assourdissant : était-il, avec les chameaux, le seul survivant ? Le vent de sable avait-il étouffé les autres fugitifs ? Fallait-il qu'il poursuive seul le voyage dans ces solitudes, toujours droit devant lui, jusqu'à ce qu'il rencontre une oasis, des nomades, ou tombe de sa selle ? Jeu de poker avec le destin dont l'enjeu serait sa vie : toujours droit devant lui... tout seul conduisant huit chameaux sur un océan de sable !

— Bon Dieu, remuez-vous ! rugit-il. C'est fini ! Voici le soleil, on respire, l'air est pur, montrez-vous !

Le silence lui sembla engloutir sa voix. Il ne savait pas si elle avait passé le seuil de ses lèvres ou si elle était restée dans sa gorge brûlée.

Bender fit quelques pas titubants, tomba à genoux et se mit à

creuser le sable, au hasard, avec ses mains. Il saisit le coin d'une toile de tente, l'attira à lui, déblaya le sable et frappa à coups de poing une masse informe.

— Entrez ! lança une voix étouffée qui sombra dans une quinte de toux.

Bender continua de déblayer le sable.

— McHolland ! criait-il tout en travaillant, remuez donc ! Êtes-vous blessé ? Qu'attendez-vous ?

La toux cessa.

— Il faut sonner trois fois, ou je n'ouvre pas ! dit McHolland placide, en se dégageant du tas de sable avec un linge plaqué sur le visage.

Bender le regardait effaré.

— Votre Seigneurie se fout de ma gueule ?

— J'ai perdu ma pipe, répondit McHolland en regardant de tous côtés.

Le désert n'était plus le même, on voyait de nouvelles vallées sableuses, de nouvelles dunes, des plateaux qui n'existaient pas quelques heures auparavant. Les mains géantes qui s'étaient emparées du paysage l'avaient métamorphosé.

— Lorsque j'ai couru pour sauver le sac de viande boucanée, reprit McHolland, ma pipe est tombée de ma bouche. C'est sans espoir !

— Peut-être atterrit-elle en ce moment dans l'Hadramaout aux pieds d'un ânier !

— Pauvre type ! L'ampoule de poison se trouvait dans le fourneau. S'il veut en finir...

Bender se dirigea vers les autres monticules de sable : là-bas quelque chose bougeait avec des saccades, des pauses, comme si celui qui revenait à la vie n'y croyait pas vraiment.

— Aidez-le, McHolland ! bafouilla Bender.

Une faiblesse intense s'emparait de lui. Combien de temps supporterait-il cette chaleur, ce vent éternel, ce soleil qui vous pompe jusqu'à ne laisser de vous qu'une coque vide ? Mais il n'en continuait pas moins à fouiller le sable comme un automate. Tout près de lui surgit McHolland, coiffé de sa casquette de golf, une tige de bois prélevée sur une outre entre les dents en guise de pipe.

— J'ai découvert une petite pelle, dit-il, dans le sac accroché sur mon dromadaire ; je pensais qu'il s'agissait d'un sac plein de boîtes de conserve.

— Mais les conserves ? haleta Bender.

— Doivent être par là. Elles ne s'envoleront pas.

Ils dégagèrent Lutz Abels qui surgit de sa couverture comme un fantôme, la tête toujours enveloppée d'une serviette. Il se mit à respirer aussi bruyamment qu'un soufflet de forge.

— Vous êtes vivant ! constata Bender tandis qu'Abels regardait autour de lui d'un œil égaré.

Il avait les lèvres fendues. Il voulut parler, mais aucun mot ne sortit.

McHolland creusait de nouveau, à la recherche de Wolff et d'Eve. Mais rien ne bougeait. Bender s'approcha de lui en vacillant, lui prit la pelle des mains et, comme pris de frénésie, se mit à lancer le sable de tous côtés. Lorsqu'il eut mis au jour la toile de tente, il s'arrêta et s'appuya contre McHolland.

— Rien, pas le moindre signe de vie, dit le vieux diplomate.

Un sentiment inconnu le submergea, une souffrance intérieure telle qu'il avait envie de hurler. Il serra les dents pour contenir ce cri affreux et comprit qu'il éprouvait le même sentiment qu'un père obligé de déterrer son fils. Un fils qui n'était plus...

— Voyez ce qu'il en est, sir..., balbutia Bender. Moi, je ne peux pas... Pour la première fois, je suis incapable de faire mon devoir. J'ai vu des montagnes de morts... pendant la guerre, dans les rues des villes incendiées, dans les caves, des cadavres racornis par les bombes au phosphore, ou encore des morts pétrifiés comme s'ils étaient de ciment, des poupées cassées... mais maintenant... je ne peux plus...

Lutz Abels s'approchait d'eux. Il tira sur la toile de tente, mais les deux corps qui s'y étaient enroulés la coinçaient sous leur poids. Toujours aucun signe de vie. Abels renonça :

— Je ne peux pas y arriver seul, gémit-il, ils sont couchés là-dedans comme des momies.

— Ta gueule ! rugit soudain Bender. Ils vivent ! Il faut qu'ils vivent ! Nous vivons tous ! Pourquoi pas eux ?

Il tomba à genoux devant le monticule de sable et tira, tira. Il sentait les corps, les tâta à travers l'épais tissu, puis des larmes plein les yeux, il regarda McHolland qui continuait à déblayer le sable à l'aide de sa pelle.

« Ils sont étroitement enlacés, se disait Bender, ils sont morts avec un sentiment de bonheur plus fort que l'horreur de la mort. Mes enfants... car, mon Dieu, ils étaient bien mes enfants... je n'en ai jamais eu, mais ceux-là, je les aurais voulus à moi. »

— Cessez de gémir ! haleta McHolland, épuisé, en passant la pelle à Abels.

Mais celui-ci, agenouillé dans le sable et tout aussi éreinté que son compagnon, se contenta de s'appuyer sur la pelle. Bender rampa vers la toile où deux jeunes êtres étaient ensevelis.

Ensemble, ils traînèrent le paquet enveloppé de toile, arrachèrent celle-ci, défirent les couvertures. Wolff et Eve leur tombèrent dans les bras, crispés, incrustés l'un dans l'autre, sans connaissance, leurs têtes recouvertes de la même serviette, sèche à présent. La respiration d'Eve

soulevait très faiblement sa poitrine ; un petit mouvement des doigts de Wolff fut comme un signe de renaissance.

— Ils vivent, rugit Bender, ils vivent ! De l'eau ! Où est la pharmacie ? Je sais que nous avons les produits nécessaires... De l'eau !

Il arracha encore les couvertures, déposa des baisers sur les yeux clos de Wolff et d'Eve, et cela avec un tel élan de tendresse que McHolland se détourna, rassembla toutes ses forces et s'en fut avec Abels pour tenter d'extraire du sable les sacs et les caisses qui contenaient de l'eau, des médicaments, des vivres.

Bender cependant ne perdait pas son temps en inutiles manifestations d'affection ; il se mit à gifler les joues de ses « enfants », les sépara l'un de l'autre en décrispant leurs bras et commença un bouche à bouche mais, presque tout de suite, il s'effondra, incapable de surmonter sa propre faiblesse. Le désert prenait des teintes sombres, comme si la nuit venait. Il ferma les yeux et tenta de recouvrer son souffle, ses forces. Tout cela lui parut durer au moins une heure alors qu'il ne s'agissait que de quelques minutes. Il sursauta lorsque de très loin, à peine audible, lui parvint la voix de McHolland :

— J'ai de l'eau !

Alors il se pencha de nouveau sur Wolff et Eve et les gifla de plus belle en criant :

— Réveillez-vous ! Où est l'eau ? Où est l'eau ?

McHolland arrivait en haletant, portant sur l'épaule l'une des outres. Sa casquette était de travers, mais il avait coincé entre ses dents la cheville de bois qui remplaçait sa pipe.

— Voilà ! gémit-il. (L'outre tomba dans le sable près de Bender.) Je ne porterai plus rien, sachez-le, renoncez désormais à mon aide, docteur !

Bender défit la bonde de bois et fit précautionneusement tomber quelques gouttes d'eau sur les deux visages blêmes. Puis il s'offrit le luxe de les mouiller franchement. Il les frictionna, ce qui donna une pâte jaunâtre semblable à celle dont un triste clown se couvre le visage.

— Vous me retrancherez cette portion d'eau, râla Bender. (Il luttait de nouveau contre une sensation de faiblesse.) Puis-je tout de même boire une gorgée ?

— Pourquoi pas, docteur ?

Bender but. Jamais il n'avait éprouvé une sensation aussi exaltante. Enfin, il reboucha l'outre.

— Où est Abels ?

— Il déterre la caisse de pharmacie.

McHolland mâchait sa cheville de bois. Bender leva les yeux.

À présent, sa conscience enregistrerait les paroles prononcées par McHolland un instant plus tôt : « Renoncez désormais à mon aide. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? gronda-t-il. N'allez pas vous mettre en grève ! Naturellement, vous nous aidez !

— Bientôt, ce ne sera plus possible, répondit tranquillement McHolland. Je viens de me blesser.

— Et alors ? Vous êtes encore capable de marcher, de parler...

— Docteur, vous ignorez ce que sait votre jeune collègue : il me faut des médicaments qui fluidifient le sang, je suis hémophile d'une certaine manière...

— Bon Dieu ! (Bender se prit la tête entre les mains :) Où êtes-vous blessé ?

— C'est là que se trouve la difficulté, on ne peut pas voir ma blessure ; sans quoi je pourrais observer les phases de mon agonie, m'entretenir avec la mort et j'aurais de quoi m'occuper jusqu'à mon dernier souffle. Mais je ne vais pas mourir aussi élégamment : j'ai une hémorragie interne.

— Interne ? Où ?

— Dans l'articulation de la jambe gauche, que sais-je ? En transportant l'outre, j'ai dû faire un effort trop violent, j'ai senti comme une déchirure. J'ai lutté contre la douleur pour vous apporter l'outre. Mais maintenant je suis fichu.

— Je vais vous examiner, mais Eve et Wolff d'abord.

Les deux jeunes gens revenaient à la vie. Ils remuaient, leur respiration devenait plus forte. Abels cherchait toujours la caisse de la pharmacie ensablée près des chameaux.

— J'ai entendu ma condamnation à mort, reprit McHolland sereinement. Ce craquement dans ma hanche, c'est stupide, n'est-ce pas ? Je puis marcher quand même, je souffre à peine et n'éprouve qu'une sensation d'insensibilité, comme s'il n'y avait plus de nerfs à cet endroit-là ! (Il ôta de sa bouche la cheville de bois, la considéra et la remit entre ses dents.) Combien de temps puis-je encore vivre, docteur ?

— Bon Dieu, jusqu'en 1990 !

— Ce serait effroyable. Devenir un fossile comme le monstre du Loch Ness ! (Il fit reposer le poids de son corps sur sa jambe droite, il paraissait souffrir du côté gauche plus qu'il ne l'avouait. Son visage anguleux ne trahissait aucune émotion :) L'insensibilité augmente, docteur.

Wolff reprit conscience le premier. Il ne se redressa pas, resta étendu, et considéra Bender sans un mot. Deux rigoles de larmes creusées dans la croûte de poussière balafrèrent les joues du vieux médecin.

— Tu vis, mon fils, dit Bender en saisissant la tête de Wolff dans

ses mains. Et Eve vivra aussi. Elle respire déjà mieux. Si seulement nous retrouvions la caisse des médicaments ! Abels retourne le sable autour des chameaux, jusqu'à présent sans succès, mais tu vis, mon fils !

— Cela en vaut-il la peine ?

— Je vais te casser la gueule ! gronda Bender. (Il avait déboutonné le corsage d'Eve et lui massait le cœur.) La vie est une merveilleuse aventure, ne le comprends-tu pas à présent ?

— Vivre pour être tout de même dévoré par le désert demain... ou après-demain...

— Chaque jour vécu est exaltant, on ne doit pas renoncer à une seule heure de vie !

— Et demain, nous crèverons misérablement.

— Demain ! Maintenant le soleil nous éclaire, nous avons de l'eau, nous allons tous nous retrouver sur pied... (Il lança un bref regard à McHolland qui mâchait sa cheville de bois :) Et nous atteindrons ce puits de Haraym ! N'est-ce pas, sir ?

— Chacun de nous ira jusqu'au bout de sa route, répliqua sèchement McHolland.

De l'endroit où les chameaux étaient restés groupés, Abels envoyait des signaux avec sa pelle :

— Je l'ai trouvée ! la caisse des médicaments ! cria-t-il.

Wolff se tourna sur le flanc et se pencha vers Eve.

Elle ouvrit les yeux avec un sourire crispé.

— Tu m'entends ? demanda-t-elle en articulant avec peine.

— Bien sûr qu'il vous entend ! (Bender écarta Wolff.) Il ne s'agit pas d'une respiration au seuil du paradis ! Car vous êtes vivante !

— Pourquoi ?

Bender se redressa :

— Il en va ainsi, sir, dit-il, sarcastique, au vieil Anglais : on sauve deux jeunes gens dignes d'être aimés et que vous disent-ils ? Ils demandent comme des idiots : Pourquoi ? Auriez-vous le même comportement ?

— Certainement. Et si vous commenciez à vous occuper de mon problème.

— Allons-y. Allongez-vous, sir, étendez la jambe ; malgré votre dignité britannique, vous vous tenez tout de travers !

Lutz Abels venait vers eux, portant avec peine le coffret de pharmacie. Il s'était dévêtu et n'avait gardé que son slip. Le vent projetait du sable sur les bandages qui enveloppaient son épaule. McHolland regardait en l'air avec ostentation.

— Étendez-vous ! rugit Bender.

Wolff releva la tête. Eve buvait à longs traits l'eau contenue dans l'outre.

— Que se passe-t-il ? demanda Wolff.

— Sa Seigneurie prétend gagner prochainement le paradis, expliqua Bender en grondant.

Il examina l'articulation de la hanche de McHolland, remua la jambe et remarqua que son patient mordait son ersatz de pipe en silence. Soudain, le front parcheminé du vieillard ruissela de sueur. Un vrai prodige, car jusqu'alors cette peau semblait n'avoir plus de pores. Il s'agissait sans aucun doute d'une hémorragie...

Wolff se redressa pour ramper vers Bender et McHolland. Abels laissa tomber à leurs pieds le coffret de pharmacie et s'effondra lui-même de tout son long, dans un état d'épuisement total.

— Il faut qu'il reste étendu sans bouger, dit Wolff. Aucun mouvement, des compresses froides sur l'articulation... nous pouvons réussir... puisque le malade n'est pas un véritable hémophile. Il fabrique de la fibrine si on l'immobilise et si l'on diminue les doses de fluidifiant.

— Bon Dieu, je sais tout ça ! cria Bender en se détournant de McHolland. Mais nous ne pouvons rester ici pendant des jours sous ce soleil... et nous avons besoin de l'eau pour survivre et non pas pour faire des compresses !

— Alors, fichez le camp ! lança McHolland très calme. Bender, donnez-moi votre ampoule de poison et puis épargnez-vous l'enterrement... le vent se chargera de m'ensevelir...

Une situation nouvelle s'était créée face à laquelle on ne pouvait rester passif.

Comme ils se trouvaient dans une vallée brûlante entre deux dunes de sable, Wolff aidé d'Abels tendit d'abord une toile de tente au-dessus de McHolland que l'on dut forcer à rester étendu.

— C'est idiot ! clama-t-il en se redressant, lorsque Wolff et Bender eurent terminé leur examen. À cause d'un vieil homme qui n'est plus bon à rien, risquer la mort est inadmissible. Je vais me lever et m'éloigner un peu ; et dans cinq minutes vous ne me verrez plus.

Bender repoussa McHolland sur sa couche et se tourna vers Wolff :

— Ce qui est idiot, c'est que je ne peux même pas l'assommer, car il aurait une nouvelle hémorragie ! Mais j'arriverai bien, sir, à vous imposer l'immobilité !

— Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez !

Il regardait Wolff et Abels tendre la toile de tente tandis qu'il tenait solidement la main d'Eve qui l'aidait à boire un peu d'eau.

— Eve, reprit-il, faites-leur comprendre qu'il va de soi qu'on se débarrasse d'un obstacle qui vous barre le chemin ! Il faut continuer d'avancer, il vous faut atteindre le puits !

— Nous resterons ici tout le temps que Bert, en tant que médecin, jugera nécessaire.

Eve laissa McHolland boire encore, puis elle versa de l'eau dans le creux de sa main et débarbouilla le visage du vieil homme. McHolland se laissait faire comme un enfant, la tête rejetée en arrière, les yeux clos.

— Eve, vous êtes un ange, dit-il soudain à voix basse. C'est une honte sans nom que vous soyez condamnée à mourir à cause de moi.

— Songez à votre reine, sir ! s'écria Bender.

McHolland ouvrit les yeux.

— À présent ? Ici ? Ce serait de la perversité !

— N'êtes-vous pas un diplomate de Sa Majesté ? Cela vous crée des obligations envers elle. Avez-vous survécu au Soudan et à l'Inde pour capituler dans le désert d'Arabie ?

McHolland se recoucha. Le petit vélum improvisé dispensait assez d'ombre pour préserver sa tête et sa poitrine. Il avait l'abdomen et les jambes au soleil. Il croisa les mains sur sa poitrine et regarda fixement la toile de tente délavée.

— Je suis un diplomate destiné aux missions secrètes, dit-il lentement. Vous avez une idée fausse de mes activités, Bender. J'ai conscience d'être un diplomate par trop désinvolte, car je fais toujours quelque chose qui est contraire aux règles fondamentales de la diplomatie : je ne mens pas. Je dis toujours la vérité. Imaginez ça, un diplomate sincère ! Ils se sont arraché les cheveux à mon sujet au Foreign Office. À quatre reprises, lors d'une conférence des pays du Commonwealth, j'ai dit à quelques princes exotiques ce que je pensais d'eux. Ce fut un scandale ! On m'a donc mis sur une voie de garage, ce qui m'a procuré la liberté que l'on accorde aux originaux ! (Il porta sa main à sa hanche, il devait de nouveau souffrir :) En Angleterre, on ne fera pas un geste pour savoir si je claques ici dans le désert ou si je m'en tire. Peut-être même ma mort sera-t-elle considérée comme un service rendu à la patrie. Bender, accordez-moi une mort de patriote !

— Si seulement je savais comment lui clouer le bec ! répliqua Bender.

À tout prendre, ils avaient tous assez bien supporté la tempête de sable. Les chameaux semblaient n'avoir aucunement souffert. On retrouva les sacs de vivres et les outres que l'on sortit du sable. Seules, les bottes de foin prévues pour les chameaux avaient été dispersées par le vent et personne ne savait si cette perte était très grave, si les chameaux, privés de foin, tiendraient le coup jusqu'au puits de Haraym, ou si ces vaisseaux du désert allaient ralentir d'heure en heure leur allure et, avec cette sagesse particulière à leur espèce, s'allonger enfin sur le sable pour y mourir, les yeux grands ouverts.

— Attendons, dit Wolff. Nous ne pouvons rien y changer.

— Sachez que chaque heure compte pour vous ! s'écria McHolland. Et vous restez accroupis ici, à regarder un vieil homme inutile se vider

de son sang ! Allons, remontez sur vos bêtes, c'est une course contre la montre !

— On va clouer le bec de Votre Seigneurie avec un sparadrap ! cria Bender en faisant signe à Wolff. Moi, je vous dis que vous supporterez cette épreuve !

McHolland ferma de nouveau les yeux. Son visage se creusait, ses traits s'accusaient, devenaient grisâtres.

— Vous mentez comme un politicien, reprit-il doucement. Docteur Bender, je parie contre vous...

— Je sais que tout Anglais aime à parier ! Quant à moi, c'est le contraire. J'épaissis votre sang.

— Comment ? Vous allez y mêler de la farine ?

— Vous allez immédiatement avaler ces quatre boîtes de beurre de chameau...

— Bender, vous êtes un démon. Tout le profit que j'en aurai, c'est une colique exemplaire, et je n'en serai que plus affaibli !

— Eh bien, je vais oser cette médication... Contre tous les enseignements de la médecine, je vous forcerai à avaler ce beurre de chameau.

— Je ferai un infarctus ou une congestion cérébrale. N'oubliez pas que tout mon système circulatoire est tout encrassé, que mon sang circule très mal.

— Restez auprès de lui, Eve. (Le Dr Bender entoura d'un bras les épaules d'Eve :) Peut-être sera-t-il plus raisonnable si vous le surveillez.

Ils se regardèrent brièvement, mais ce regard traduisait tout ce qui restait d'eux – et c'était fort peu.

— Pas d'espoir ? murmura Eve.

Bender secoua la tête presque imperceptiblement :

— Non, aucun.

— Et nous ?

— Pas davantage, Eve. Je vous l'avoue parce que vous êtes une femme courageuse et aussi parce que vous aviez décidé de mourir.

— C'était il y a un siècle... À présent, j'ai une vie toute neuve à vivre.

— Il y a parfois des nourrissons qui meurent, conclut Bender en s'éloignant.

Eve s'agenouilla près de McHolland sous le petit vélum. Elle eut peur en serrant dans la sienne la main singulièrement froide de McHolland, et ne la lâcha pas. Le vieux lui adressa un clin d'œil :

— Dans la visière de ma casquette, vous trouverez une feuille de papier, dit-il lentement. J'en ai écrit le texte à Hissi Maksa lorsque j'ai compris que je ne survivrais pas à cette équipée infernale... Que je meure chez cet émir ou ici dans le désert, pour moi l'entrée sur le sol

de l'Arabie aura marqué la fin de ma carrière. Oui... dans la visière de ma casquette, Eve !

— Le Dr Bender a raison, répondit-elle sévère. (Elle s'efforçait de ne pas trahir sa propre peur par les intonations de sa voix :) Vous parlez trop !

— Cette feuille de papier doit être jointe à mon testament, Eve. (Mc Holland serra sa main :) Elle porte le lieu, la date, la formule « en pleine possession de mes facultés mentales », et ma signature. C'est un testament écrit en un cas de force majeure, il sera reconnu valable en Angleterre. Eve... écoutez-moi...

Il la considéra longuement avant de reprendre la parole. Puis, regardant Wolff qui montait une tente avec Bender, tandis qu'Abels creusait toujours le sable à la recherche de sacs de vivres ensevelis :

— Je vous institue mes héritiers, vous et le Dr Wolff, reprit-il. Je vous lègue mon domaine de Baldmoore Castle, mes comptes en banque, mes actions. C'est pourquoi il faut que vous viviez, vous et Wolff... je n'ai pas d'héritiers. Décidez cette tête de bois de Bender à reprendre la route. Deux êtres aussi radieux que vous et Wolff ne doivent pas périr parce qu'un vieillard meurt. Je vous en supplie, Eve, partez !

Eve secoua la tête en silence. Sa gorge était comme nouée ; elle se pencha vers McHolland et déposa un baiser sur son front parcheminé.

— Nous irons sûrement vous voir à Baldmoore Castle, sir.

— Cette terre sera à vous et à Bert ! (McHolland s'étira. Une crispation, une palpitation légère s'empara des coins de sa bouche. La douleur qui lui taraudait la hanche devait le torturer, mais il ne l'avoua par aucun signe, par aucun mot.) Et maintenant, ne mentez pas comme cette bête de Bender. (Il leva la tête et rugit subitement :) Levez le camp ! Allez-vous-en, idiots !

Le Dr Bender revenait avec deux boîtes de beurre de chamelle :

— Savez-vous, dit-il avec un sourire narquois, qu'au Tibet, le beurre rance est une friandise ? Voici qui a donc toutes les vertus, sir...

*

La nuit tomba de nouveau, froide, hostile, éblouissante d'étoiles dans un ciel pur, mais c'était une beauté qui ouvrait de nouvelles plaies dans leurs corps affaiblis. On n'arrivait plus à compenser le choc de ces vertigineux écarts de température. Lorsqu'ils pensaient que le lendemain matin, au lever du jour, le soleil ferait bouillonner l'air du désert à plus de 60 degrés, leurs cœurs se crispaient d'angoisse...

Cependant ils sommeillaient. McHolland avait reçu une piqûre

calmante qui l'endormit aussitôt. Il était couché sous l'amoncellement de presque toutes leurs couvertures... Ses compagnons se réchauffaient en se serrant les uns contre les autres.

Un jour avait été perdu.

Le regagnerait-on ? Ce jour perdu pèserait-il de manière décisive dans la balance du destin ? Serait-il leur condamnation ?

Personne n'osait y penser. Ils restaient étendus dans la nuit froide, frissonnants, comme recouverts d'une chape de glace ; seul Wolff parla un instant dans le silence de la nuit, et bien qu'ils fissent semblant de dormir, ils l'entendirent tous :

— Demain, nous suspendrons McHolland dans une toile de tente au flanc d'un chameau de transport. Il faudra que ça marche comme ça !

Puis ce fut de nouveau le silence. En plus du froid, ils avaient peur... À un moment au cours de la nuit (il ne savait pas l'heure exacte, Abels étant le seul à porter une montre à son poignet), Wolff se réveilla. Bender l'avait heurté en se retournant dans son sommeil. Il leva la tête et s'aperçut qu'Abels n'était plus là. Il devait être sorti des couvertures avec la dextérité d'un serpent, vite et en silence... Dans le sable, au delà du rabat rejeté à l'entrée de la tente, on voyait, éclairée par les étoiles, la trace qu'il avait laissée en rampant.

Wolff éveilla prudemment Bender :

— Sortons sans bruit, lui murmura-t-il à l'oreille. Surtout ne réveillez pas Eve : Abels est parti.

Ils rampèrent comme le fuyard et firent retomber le rabat derrière eux. Alors seulement ils se mirent debout. À deux mètres d'eux, McHolland ronflait bruyamment sous ses couvertures.

Bender et Wolff regardèrent de tous côtés. La nuit était si claire que l'on eût cru possible de cueillir les étoiles.

— Plus que six chameaux ! constata Bender. Wolff, Abels a fichu le camp !

Ils coururent à l'amoncellement des vivres et comptèrent les ballots et les caisses, objets, la veille, de la sollicitude d'Abels – on savait à présent ce qui l'avait poussé à déployer autant d'énergie.

— Trois sacs de vivres ont disparu, dit Bender d'une voix rauque.

— Deux fusils et des munitions...

— Et presque toutes les outres. Il ne nous en a laissé que quatre. Quatre !

Wolff adressa un signe de tête à Bender comme pour confirmer ses paroles :

— Oui, c'est un assassinat, Bender !

Il se détourna, courut vers les selles alignées sur le sable ; il en rapporta une auprès d'un chameau. Bender le rejoignit en courant :

— Tu es fou ! s'écria-t-il. Tu ne sais pas conduire un chameau !

— Il courra sur les traces des autres... cela suffit ! (Wolff posa la

selle sur la bête qui grogna, se leva ; Wolff put assujettir la selle.)

— C'est folie furieuse que de vouloir courir après ce porc ! cria encore Bender en espérant en vain de retenir Wolff. Peut-être réussirons-nous à atteindre le puits avec ce qui reste...

— Avec seulement quatre outres ? Bender, vous savez que c'est impossible !

— Vous ne rattraperez pas Abels !

— Je vais essayer.

Bender saisit de nouveau le bras de Wolff :

— Mon fils, pense à Eve, dit-il suppliant. Reste ici ! Nous rationnerons l'eau... et tu verras, nous réussirons tout de même. Pense à Eve !

— Pourquoi m'en irais-je à la poursuite d'Abels si ce n'est à cause d'elle ? (Wolff se mit en selle. À peine était-il installé, que le chameau remua, heureux de sortir de sa longue immobilité.) Expliquez tout à Eve, Bender... McHolland aussi a besoin de vous. Je reviendrai... croyez-moi !

— La foi m'a toujours manqué, Bert. (Bender se suspendit aux sangles du chameau. Dernière tentative pour retenir Wolff.) Mon garçon, essayons autre chose !

— Avec quatre outres, alors qu'il nous reste encore à couvrir cent trente kilomètres ? C'est la mort, et moi, je veux vivre ! Et vous aussi, Bender, comme Eve, comme McHolland !

Wolff plaça son fusil en travers de la selle, fit claquer sa langue et laissa filer sa monture qui prit le trot.

— Bert ! cria Bender désespéré.

Il se retourna vivement lorsqu'un cri déchirant suivit son appel. Eve courait dans le sable, les bras tendus. Sa chevelure flottait telle une flamme autour de sa tête :

— Emmène-moi, Bert ! Emmène-moi !

Wolff se tourna vers elle. Le chameau montait la dune à toute allure, exactement dans les traces laissées par les chameaux d'Abels. Elles étaient encore très visibles.

— Expliquez-lui, Bender ! cria encore Wolff.

Puis il se détourna, tandis que son chameau l'emportait de plus en plus vite, le cou tendu, telle une flèche, comme si son cavalier n'existait pas.



Dans la grisaille de l'aube, sous un ciel encore sombre mais qui virait au violet, il aperçut Abels et ses deux chameaux à quelque distance devant lui. Après une course qui avait dû être rapide, ils

cheminaient maintenant à une allure modérée, ménageant leurs forces. L'idée d'Abels se devinait sans peine : si au réveil ils s'aperçoivent de mon départ, aucun d'entre eux ne tentera de s'élancer à ma poursuite... ce serait sans espoir. J'aurai une trop grande avance pour qu'on puisse me rattraper !

Wolff appuya sur les vertèbres cervicales de sa monture qui gronda et accéléra le trot, jambes et tête tendues...

Wolf eût voulu caresser son vilain museau.

Lorsque le soleil s'éleva, majestueux, boule rouge au-dessous de l'horizon, métamorphosant pendant quelques instants le désert en une mer de sang, qui vira bientôt à ce jaune ocré qu'il abhorrait, Wolff s'était si bien rapproché d'Abels que leurs chameaux se saluèrent par des grognements de bienvenue. Le grondement joyeux de la monture de Wolff fit se retourner Abels. Il brandit aussitôt son fusil, envoya ses talons dans les flancs de sa bête et l'excita par ses cris, comme il avait entendu les Arabes le faire. La bête de Wolff n'en courut que plus vite.

— Arrête-toi ! rugit Wolff. (Il ne savait pas si sa voix atteignait Abels.) Je suis plus rapide que toi ! tu ne peux pas m'échapper ! »

Abels parut le comprendre. Il s'arrêta, les chameaux s'agenouillèrent et, avant que Wolff ait pu le rejoindre, Abels s'était mis à l'abri derrière ses bêtes. Seul, le canon de son fusil dépassait la selle et visait Wolff.

— Retourne ! cria Abels. Idiot ! Tu veux me retenir ?

Il fit feu. Il avait bien visé, car il atteignit le chameau de Wolff en pleine poitrine. La bête roula dans le sable et Wolff eut juste le temps de sauter hors de sa selle et de se réfugier à plat ventre derrière la masse laineuse de sa monture agonisante.

Comme à Abels, sa bête lui servait d'affût et il passa le canon de son fusil sur l'énorme corps.

Puis ils restèrent étendus face à face, ennemis sans merci, prêts à tuer, à gagner ou à tout perdre.

— C'est inutile, Abels ! cria Wolff après que celui-ci eut encore tiré à deux reprises dans le corps à présent immobile du chameau de son adversaire. Que tu sois le plus grand salaud que j'aie jamais rencontré, tu le sais et je le sais ! Rends-toi ! Tu n'as aucune chance de réussir !

— J'ai tout autant de chance que toi, imbécile ! rugit Abels. (Le soleil, l'approche de la mort, le désespoir semblaient l'avoir rendu fou.) Veux-tu que je regarde comment nous crèverons tous ? Que je reste couché jusqu'à ce que cette vieille carcasse de McHolland meure ou remonte sur son chameau ? Que je reste tapi entre ces dunes qui nous enseveliront au prochain ouragan ? Je n'ai pas à obéir à ta belle conscience, je m'en vais mon chemin !

— Avec notre eau, salaud !

— Il suffit qu'un homme, ayant gardé sa raison, survive à une

bande d'idiot !

— Tu ne survivras pas, Abels, répliqua durement Wolff, ou tu reviens, ou je t'abats : c'est pour cela que je suis ici !

Abels tira de nouveau. Wolff resta tapi derrière son chameau mort. Il entendait les rafales des balles siffler au ras de sa tête. Abels tirait bien, ayant été jadis dans la marine de guerre. À présent, il appliquait avec dextérité le maniement des armes qu'on lui avait enseigné : remplir le chargeur, épauler, viser, tirer, attention au recul, expulser les douilles, remplir le chargeur... La tête de Wolff, de temps en temps, émergeait au-dessus du chameau mort, tantôt à droite, tantôt à gauche. Le canon du fusil d'Abels suivait le mouvement, prêt à cracher la mort le moment venu.

Car il ne s'agissait plus que de tuer, afin de pouvoir fuir, vers la vie.

— Tu n'as plus de chameau ! cria Abels. C'est moi qui ai les meilleures chances. J'ai encore deux bêtes ! Je n'ai qu'à te laisser, couché ici !

— Essaie de filer et tu verras !

— Alors, viens donc chercher cette eau ! (Abels eut un rire âpre, dément.) Un seul centimètre carré de ton crâne suffit, Wolff ! J'étais le meilleur tireur de l'escadre !...

Wolff examina son fusil qu'il avait glissé sur le corps laineux de son chameau. En mourant, celui-ci avait enfoncé sa tête dans le sable comme pour éviter pendant ses dernières minutes la vue de ce monde cruel.

— Je n'ai jamais tiré sur un homme, dit-il, je n'ai jamais tué un être humain : tu seras le premier, Abels.

— Je suis curieux de te voir accomplir ce prodige !

Abels tira de nouveau quand la tête de Wolff se trouva soudain brièvement démasquée. En sifflant, la balle passa tout près de l'oreille gauche de Wolff. Mais Wolff tira en même temps. Il appuya simplement sur la détente. Là-bas, Abels jeta un cri sourd.

Wolff fut secoué par un frémissement :

— T'ai-je touché ? cria-t-il. Jette ton arme, je viens.

— Le diable t'emporte ! rugit Abels. Viens donc, viens... j'ai encore mon index droit et mes deux yeux, et je tirerai tant qu'ils me resteront ! (Afin de souligner son cri, il tira deux fois dans le chameau de Wolff.)

À présent, le soleil se trouvait très haut dans le ciel, globe de feu qui déversait son incandescence sur les deux hommes.

— J'ai deux fusils et cent balles ! cria Abels. Et toi ? Qui, crois-tu, survivra ici, matamore ?

Il a raison, pensa Wolff, de nous deux c'est lui qui a le plus d'atouts : davantage de munitions, d'eau, de vivres, deux chameaux en

bon état... je n'ai rien.

Il enfonça une main dans sa poche : encore dix balles à peu près... Il s'était tellement hâté au départ, alors qu'il ne pensait qu'à rattraper Abels, le reste se réglerait à ce moment-là, et en effet, on en était au règlement.

— Es-tu blessé ? s'écria Wolff. C'est un handicap !

— Ce n'est qu'une égratignure ! Pas d'espoir pour toi, prêcheur vaseux ! répondit Abels.

— Bon ! Alors, attendons ! Tant que je serai vivant ici, tu ne remonteras pas sur tes chameaux. Cela peut durer quelques jours. Mais alors il sera aussi trop tard pour toi. Qu'avons-nous dit à Hissi Maksa : *tous* ou *aucun* ! Bien, restons-en là, crevons tous ! Toi là-bas, moi ici et à sept heures de marche à l'est McHolland, Bender et... Eve. (La pensée qu'Eve périrait de soif, atrocement, le traversa comme une flamme :) Eve aussi ! rugit-il. Pour elle avant tout, tu ne feras pas un pas pour t'en aller !

Abels lança un juron et tira de nouveau. Il avait une réserve de balles et il prenait soin de s'asperger d'eau le visage. Une outre était à côté de lui, sur le sable... il déchira un lambeau de sa chemise, le plongea dans l'eau et l'appuya sur son épaule là où la balle tirée par Wolff avait fait une entaille sanglante. Blessure sans gravité, mais ici dans le désert, rien n'était insignifiant. La moindre faiblesse, la moindre brèche était aussitôt investie par le sable impitoyable.

— Je tiendrai le coup ! cria Abels. Une semaine au moins et en me jouant !

— Une semaine au soleil sans abri ? Tu es fou ? s'écria Wolff. Au plus tard dans trois jours, ta blessure suppurera...

— Finissons-en, tu as raison.

Abels parut préparer quelque chose. Sa peur de la mort, sa volonté démente de rester le seul survivant fouettaient en lui une imagination infernale.

Effaré, Wolff vit que le chameau de bât était encouragé par des cris stridents à se relever et que la bête se relevait en effet, en tournant la tête vers son compagnon mort.

— Finissons-en, Wolff ! rugit Abels. Je t'ai prévenu : fiche-moi la paix ! Mais ce n'est pas moi qui sacrifie Eve, c'est toi ! Ton éthique enragée la tuera ! Ici, c'est le désert qui commande !

À présent, le second chameau se relevait à son tour ; en vain, Wolff chercha Abels du regard... Il avait dû se lier par des courroies à son méhari et se trouvait donc suspendu, bien à couvert. Tour de force remarquable, digne du cirque lorsque les Cosaques galopent autour de la piste suspendus à leurs chevaux.

— Qu'en dis-tu ? lança la voix démente d'Abels. Vas-tu tirer sur les chameaux ? Alors il ne restera que nous deux, avec l'eau, et nous

pourrons nous cracher dessus jusqu'à la fin ! Mais il n'en parviendra pas pour autant la moindre goutte à Eve... il te faut l'eau et les chameaux ! Tire donc, tire !

— Salaud ! répondit Wolff effondré.

— Ça ne va pas être long ! (Abels rit.) Je vais te régler ton compte ; comment pourrais-tu m'en empêcher ? Tu ne peux pas tirer sur les chameaux...

Wolff sentit une onde glacée le parcourir. La dernière phase du duel commençait ; c'était à présent le dénouement, non seulement pour lui et Abels, mais aussi pour ceux qui là-bas, loin à l'est, entre deux dunes, l'attendaient.

« Eve, pensait-il. Mon Dieu, Eve, tu vas mourir de soif, c'est une des morts les plus atroces, une mort qui n'en finit pas, vous laisse lucide et vous fait assister à votre propre anéantissement.

» Eve, lorsque tu te sentiras devenir folle, prends l'ampoule de poison... Bender, introduis-la de force entre ses dents, si elle refusait... Épargne-lui les derniers instants de ce calvaire.

» Eve... nous avons vécu ensemble des heures brèves, mais radieuses. »

Les cris frénétiques d'Abels firent enfin avancer ses chameaux, d'abord de mauvais gré, puis sous les coups ils adoptèrent un galop régulier. Wolff savait qu'ils écraseraient tout ce qui se trouverait sur leur passage. Un souvenir surgit dans sa mémoire en cet instant crucial : la bataille des chameaux du roi Cyrus... ce rempart de masses laineuses d'où s'élevaient des rugissements assourdis. Ici, il ne s'agissait que de deux chameaux, mais ils suffisaient pour un seul homme éreinté, qui ne devait pas se servir de son fusil, parce qu'il avait encore besoin de ces bêtes... s'il voulait survivre.

Abels tira, de dessous le ventre de sa monture, en visant le monticule fait de sable et du cadavre d'un chameau que le soleil gonflait déjà, tandis qu'une odeur écoeurante sourdait de l'épaisse fourrure. Le désert faisait rapidement place nette. Quand surgiraient les premiers vautours doués de l'instinct mystérieux qui leur signale la plus lointaine charogne ?

— Tiens ! gueulait Abels. Hui ! hui ! hui ! heij !

Il tirait de nouveau. Les chameaux pris d'une humeur combative foncèrent sur Wolff. Mais leur galop fut la perte d'Abels. Suspendu au flanc de sa bête il ne put maintenir sa position et une de ses jambes glissa hors des courroies. Son genou et une partie de sa cuisse apparurent sous le ventre du chameau.

Wolff leva brusquement son fusil et visa. Sa cible se balançait dans un tourbillon de sable, il n'avait qu'une chance infime de l'atteindre et peut-être blesserait-il le chameau.

Il appuya sur la détente, le coup claqua comme un coup de fouet ;

là-bas quelque chose tomba dans le sable, les chameaux poursuivirent leur course folle. Wolff se serra contre le cadavre de sa monture et ferma les yeux.

Les énormes bêtes passèrent au galop près de lui, à le frôler, le recouvrirent de sable et disparurent. Le duel était terminé. Ce n'était pas une victoire qui pouvait rendre Wolff heureux.

Abels était étendu sur le dos dans le sable, les mains crispées sur sa jambe. Wolff, rassemblant ses dernières forces, marcha jusqu'à lui et s'agenouilla à son côté. La rotule d'Abels était fracassée... Ici, dans le désert, c'était une condamnation à mort, ils le savaient l'un comme l'autre.

— Tu tires bien, dit Abels.

— C'était un coup tiré au hasard...

Wolff considérait avec un sentiment de douloureux désarroi la blessure d'Abels. Il n'avait emporté aucun médicament, aucun pansement, aucun calmant.

— Tu as donc toujours de la chance ? lança Abels en grinçant des dents. Ne dis rien ! Tiens ta gueule et règle-moi mon compte d'un coup de feu !

Les chameaux s'étaient calmés. Ils s'étaient arrêtés à une centaine de mètres. Ils commençaient même à revenir lentement. Abels releva la tête et lança, non sans effort, un long sifflement. Les chameaux parurent le comprendre, ils tendirent le cou et trottèrent vers les deux hommes.

— Où as-tu appris ça ? demanda Wolff.

— J'ai assisté à des exercices de dressage à Hissi Maksa, répondit Abels en se laissant retomber en arrière. (Le sang coulait de son genou et disparaissait dans le sable jaune sans presque laisser de trace.) Tu as donc tes chameaux, l'eau, les sacs de viande séchée. Cesse de tourner autour de moi et envoie-moi une décharge dans la peau !

— Je t'emmène, dit Wolff en se levant. Dans sept heures, nous aurons rejoint le camp.

— Je suis au bout du rouleau, Wolff, tout autant que McHolland. Nous appartenons désormais au désert : voilà la vérité. Pourquoi refuser de le reconnaître ? Vous pourrez traîner encore McHolland avec vous pendant trois jours peut-être, et puis ce sera fini !

— Ce sont trois jours de vie, Abels !

— Quelle vie ! Pourquoi les médecins sont-ils incapables d'abréger une vie si cela est nécessaire ? Bon Dieu, achève-moi, Wolff !

— Jamais, Abels !

— Si je pouvais ramper jusqu'à mon fusil...

— Tu ne l'atteindrais pas.

Wolff jeta un regard vers les chameaux rassemblés autour du cadavre de leur congénère qu'ils reniflaient.

« Voilà notre destinée, se dit-il : n'être qu'une charogne dans le désert. Puis des ossements blanchis dans une solitude torride, absolue. » Il haussa les épaules et les ploya en avant comme s'il se tordait de douleur.

— Je ne te demande qu'une chose, dit Wolff d'une voix étouffée. Lorsque tu te trouveras sur le dos du chameau de bât, cramponne-toi. Retiens-toi comme tu pourras, il faut rester sur la bête.

Abels ne répondit pas. Il avait enfoncé entre ses mâchoires son poing recouvert d'un lambeau de chemise et le mordait. Ses souffrances devaient être intolérables.

— Crie donc ! jeta Wolff, le cœur étreint. Crie aussi fort que tu pourras, cela soulage, on arrive à endormir la douleur à force de crier. Vas-y !

Abels secouait la tête. Wolff rassembla les chameaux, prit son outre en bandoulière, donna l'ordre aux chameaux de baraquier et revint vers Abels.

— Je t'en supplie, tire-moi une balle dans la tempe ! gémit Abels. (Son visage était devenu presque vert.)

— Je pourrai toujours envisager cette solution, mais pour commencer nous tenterons autre chose.

Il saisit Abels sous les aisselles, l'enleva de sa couche de sable et le soutint lorsque son compagnon se mit à sauter sur une jambe. La jambe atteinte par la balle oscillait mollement. Chaque pas arrachait un gémissement au blessé... Au bout de quatre pas, il appuya sa tête à l'épaule de Wolff et pleura.

— Finis donc cette comédie ! dit-il entre deux sanglots, finis-en !

Ils atteignirent le chameau de bât. Abels, péniblement, s'introduisit parmi les ballots, jeta un cri et mordit le sac de provisions attaché devant lui. Mais il se cramponna solidement. Le chameau se releva. Wolff, monté à son tour sur l'autre chameau, se pencha vers Abels :

— Introduis ta jambe valide dans les cordages du chargement. Tu es obligé, malheureusement, de supporter ton mal, Abels. Je ne peux pas poser d'éclisses autour de ta jambe ni l'enrouler dans un tapis pour l'immobiliser. Il ne nous reste pas de cordage.

— Fous-moi le camp ! râla Abels. (Ses dents claquaient.) Fous le camp ! Saint homme du désert !

Wolff saisit la corde du chameau de bât et envoya ses talons dans les flancs de l'animal. Nonchalamment, le chameau se mit en mouvement, contourna le cadavre de son congénère et suivit, avec cet instinct inné des pistes, cet instinct qui le ramènerait au camp.

Ce fut en pleine nuit que la caravane prit d'elle-même le grand trot. Les chameaux, sentant la présence de leurs compagnons, jetèrent un cri râpeux et s'élancèrent comme s'ils humaient les effluves d'un lac aux eaux claires.

Bender et Eve vinrent à leur rencontre en courant jusqu'au pied de la grande dune. Ils agitaient les bras comme si Wolff était un sauveur tombé du ciel.

— Il revient ! criait Eve en s'appuyant contre Bender, mon Dieu, il revient !

— Allons, pas de sensiblerie ! grommela Bender, la gorge serrée.

Les chameaux s'agenouillèrent et Wolff sauta de sa selle dans les bras d'Eve. Ils s'étreignirent longuement ; leur baiser était celui qu'échangeaient les chrétiens en prenant congé les uns des autres avant d'être livrés aux lions dans l'arène. Bender s'occupait d'Abels qui, penché en avant, restait prisonnier des liens qui entouraient les charges de la bête.

— Que nous ramenez-vous donc là ? demanda Bender d'une voix étranglée.

Wolff se retourna brusquement. Abels restait immobile, retombé en arrière contre la poitrine de Bender, les yeux grands ouverts et fixes, la bouche ouverte. Lorsque Wolff s'élança vers lui, il remarqua une forte odeur d'amande.

— Le cyanure ! dit Bender d'une voix sans timbre.

Wolff baissa la tête :

— Il n'a pas pu supporter la douleur..., répondit-il à mi-voix. C'est ma faute, je n'ai pas pensé au poison.

Ils étendirent Abels sur le sable. Il était mort depuis des heures... La raideur cadavérique l'avait maintenu dans la position qu'il avait prise, c'était une vision d'horreur. Eve se détournait, frémissante, et plaqua ses mains sur ses yeux.

— Comment va McHolland ? demanda Wolff en ouvrant une outre avec des mains nerveuses. (Le désir de boire quelques gorgées était irrésistible...)

— Il entre en agonie, répondit Bender. (Wolff buvait. L'eau coulait des coins de sa bouche sur son cou et sa poitrine.) Nous ne pouvons rien faire, mon fils.

— Combien de temps encore ? demanda Wolff.

— Peut-être jusqu'au matin. Tu le reconnaîtras à peine.

— Est-il conscient ?

— Tout à fait. Je n'ai jamais vu cela, vieux médecin que je suis. Il médite sur lui-même et la mort et se montre plein de venin et d'amertume : sa mort est à la fois désespérée, discrète et digne.

— Nous ne serions alors plus que trois, dit Wolff d'une voix blanche.

— Il y en a encore un de trop.

— Je refuse ces mots, docteur Bender !

— Mais il en est ainsi, mon fils. Nous avons perdu beaucoup de temps, trop de temps.

— Mais il nous reste encore assez d'eau, de vivres, de chameaux... nous avons deux rations comme pour deux hommes de plus...

— Mais pas les forces de deux hommes de plus ! C'est là que se trouve la difficulté et nous l'éprouverons dès demain. Je suppose que nous mettrons deux fois plus de temps pour atteindre le puits de Haraym, et nos réserves ne suffiront pas jusque-là, même si elles se trouvent augmentées. Près de cent cinquante kilomètres s'étendent encore devant nous... Puis il y aura la piste des puits jusqu'à Abou Shafra... encore cent quatre-vingt-dix kilomètres ! Vous, les jeunes, pourrez fournir cet effort, mais moi, vieil alcoolique, je ne le pourrai plus. (Il leva sa main qu'il posa contre la bouche de Wolff :) Taisez-vous, Wolff ! Naturellement, je chevaucherai avec vous tant que je le pourrai. Mais il faut prévoir l'instant où je basculerai de ma selle. (Il s'arrêta, car il s'était un peu éloigné avec Wolff. Eve les précédait ; elle courait vers McHolland qui venait de l'appeler.) Je vous en préviens, Wolff, en ce cas, je n'agirai pas autrement qu'Abels.

— Vous faites bien de me prévenir, Bender, articula Wolff, malgré la pression sur sa bouche de la main de Bender. Je ne manquerai pas de vous subtiliser votre cyanure !

— Je crois, mon cher, que là où je l'ai mis, bien à l'abri, il vous sera difficile d'aller le chercher.

— Et McHolland, n'y a-t-il pas encore songé ?

— Il ne le peut pas : la pipe où se trouvait son ampoule s'en est allée avec le vent de sable au Sud-Yémen.

Ils pénétrèrent dans la petite tente placée près du vélum sous lequel reposait le vieux lord. Wolff frémit : Bender n'avait pas exagéré, ce fut à peine s'il reconnut McHolland.

Son visage s'était racorni, ratatiné, jusqu'à prendre les dimensions de celui d'un enfant. Il était blême, exsangue. Sa vie s'écoulait, s'éteignait. Son sang emplissait tous les espaces creux de son corps et nul ne pouvait lui venir en aide. C'était le plus affreux. On voyait œuvrer la mort sans pouvoir agir contre elle. Même ce vieux moyen, la transfusion sanguine, n'était pas possible. Bender et Wolff ignoraient le groupe sanguin de leur vieux compagnon et, l'auraient-ils su...

McHolland sourit à Wolff, d'un sourire qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Vous avez rapporté l'eau ? demanda-t-il.

— Oui, sir.

Wolff s'agenouilla auprès d'Eve qui tenait la main de McHolland.

Ils eurent soudain l'air d'être au pied d'un autel.

— Et Abels ?

— Il a avalé son ampoule de cyanure...

— Un garçon heureux...

McHolland chercha soudain la cheville de bois qui lui servait à remplacer sa pipe. Eve la lui glissa dans la main. On voyait qu'elle luttait contre les larmes. Elle ne voulait pas pleurer... McHolland le lui avait interdit lorsqu'il fut évident qu'il n'y avait plus d'espoir de le sauver.

— Depuis que je suis capable de penser, j'ai possédé une pipe, dit-il d'une voix affaiblie. Rappelez-vous mes paroles, Wolff : lorsque je n'aurai plus de pipe, ce sera la fin. Pour la première fois, ma pipe m'a abandonné... et je m'en vais...

Wolff prit le pouls de McHolland. Il était faible, son rythme lui parut saccadé, les forces du malade diminuaient parce que chaque battement de cœur envoyait son sang Dieu sait où, mais pas là où il le fallait. Tout le corps se refroidissait, se pétrifiait. À la hauteur de sa hanche seulement demeurait une chaleur fiévreuse. Tout autour se formait un énorme hématome, dont on remarquait sous la peau la couleur bleue.

Visage de la mort...

— J'ai pourtant essayé consciencieusement votre infecte médecine, le beurre de chamelle ! ironisa McHolland.

— C'était une médication désespérée, sir...

Bender s'agenouilla à son tour à côté de lui. McHolland les regardait tous. Un éclair de malice passa sur ce visage qui s'éteignait :

— Qu'allons-nous chanter à présent ? dit-il moqueur. Connaissez-vous quelque « chant du départ » du vieux pécheur ?

— Non, j'ai mieux à vous proposer.

— Je serais curieux de savoir...

— Nous partirons très tôt ce matin, avant l'aube, en vous emmenant. Nous allons vous préparer un beau palanquin que nous attacherons sur le chameau. En trois jours, nous aurons atteint Haraym.

— Alors que je suis déjà engagé dans un marchandage fort animé avec saint Pierre ? Bender, pourquoi mentez-vous de manière aussi infamante ? N'avez-vous pas honte ? (McHolland serra faiblement la main d'Eve :) Elle se montre plus honnête, n'est-ce pas, Eve ? Je lis dans vos yeux tout ce que ces deux gars prétendent me cacher !

Eve tourna la tête et se mit à pleurer. Le Dr Bender se mordait la lèvre inférieure. Il pensait à sa propre fin, si proche aussi, il le savait.

— Je gèle, dit soudain McHolland. (Toutes les couvertures étaient étendues sur lui et il aurait dû être en sueur.) La mort est-elle toujours un « refroidissement », docteur ?

— Je l'ignore. (Bender posa la vieille casquette de golf sur les cheveux blancs de McHolland.) Personne n'est jamais revenu pour le dire.

— Alors, apprenez-le par moi. Je suis déjà mort des bras et des jambes, seul ce maudit cerveau est resté alerte, comme toujours ! (Il tourna la tête vers Eve :) Songe à la petite feuille de papier cachée dans ma casquette, dont je t'ai parlé, mon enfant !

— Vous vivrez encore ! cria Eve en proie à un intense chagrin. (Cette mort lucide, elle ne pouvait plus la supporter.) Vous vivrez encore !

— Wolff, elle fera une bonne épouse de médecin !

McHolland adressa à Wolff un petit signe de tête.

— Du ciel, je m'ingénierais à vous créer des ennuis, si jamais vous déceviez Eve ! Aimez-la toujours...

— Tant que je vivrai, sir...

Cependant, Wolff observait les yeux de McHolland qui devenaient troubles. Le coma était proche. « Cela ne durera pas jusqu'à l'aube, pensa-t-il, c'est la seule grâce qu'accorde la mort, dans les derniers instants la pensée s'abolit. Mais alors on se trouve dans une solitude aussi illimitée que l'espace où l'on va sombrer. »

Au bout d'une heure, McHolland mourut. Ce fut une mort pleine de sérénité. Lorsqu'une nouvelle crise de souffrances s'annonça, Bender fit une piqûre calmante. McHolland connut une sorte d'euphorie, un sentiment de libération... Il cessa de respirer, avec un sourire sur ses lèvres brûlées par le soleil et le vent.

— Amen, dit Bender à voix basse.

Il était sincère en disant ce mot et pourtant il ne pouvait se souvenir quand, pour la première fois, il lui était arrivé de le prononcer.

Il ferma les yeux de McHolland et tira une couverture sur la longue forme étendue. Wolff tenait Eve serrée contre lui, elle pleurait bruyamment comme un enfant, avec tout le chagrin du monde.

Bender se releva.

— À présent il faudra creuser deux tombes, dit-il d'une voix rauque, ça donnera encore du travail ! Cessons de larmoyer, je vous prie. Le jour n'attendra pas !

Il s'éloigna, les mains croisées dans le dos, le visage tendu dans le vent froid de la nuit afin de sécher ses larmes.

Au lever du soleil, les tombes étaient terminées. Au lieu de croix, Bender et Wolff posèrent sur les monticules de sable les deux selles de chameau. Il n'y avait pas de bois à gaspiller. Eve rassembla les ustensiles de cuisine : deux marmites, la grande outre et un sac contenant dans un bidon la petite ration d'essence journalière. La tente fut foulée.

Bender et Wolff restaient devant les tombes, haletants. Ces pelletées les avaient vidés de leurs forces et, lorsqu'ils pensaient à la longue chevauchée qui les attendait, ils étaient pris de l'envie irrésistible de se jeter dans le sable près des morts et de renoncer.

— Le vent les découvrira sans doute, dit Bender en respirant laborieusement. Mais nous les avons enterrés dignement.

Wolff s'essuya le visage des deux mains :

— Je n'aurais pas pu les abandonner, simplement, sur le sable.

Qu'y avait-il sur le feuillet de papier glissé par McHolland dans sa casquette qui ne le quittait jamais ? C'était son testament. Wolff regardait fixement la selle posée sur la tombe du lord :

— Nous héritons de tout, Eve et moi... Baldmoore Castle, ses actions, sa fortune...

— Raison de plus pour vous en sortir ! (Bender mit sur son épaule la pelle au manche écourté :) C'est incroyable... un tel homme était donc seul au monde, totalement seul, il n'avait que lui-même et ses souvenirs.

— Possédez-vous davantage, Bender ?

Bender répondit par un hochement de tête :

— Oui, depuis peu. Je vous expliquerai cela, mes enfants, lorsque pour moi l'heure en sera venue. Sur mes vieux jours, j'ai encore reçu un cadeau merveilleux. Vous, dans votre radieuse jeunesse, aurez peut-être peine à le comprendre. (Il regarda Eve, puis Wolff, sourit d'un air las et montra les chameaux :) Sellons-les et partons ! Continuons dans ce maudit désert. Trois jours encore jusqu'à Haraym. Il faut y parvenir !

Lorsque le soleil monta dans le ciel bleu d'acier et que l'air se mit à vibrer, ils étaient sur leurs montures, prêts à traverser cet enfer.

En tête, le Dr Bender, puis les chameaux de transport, entre ceux-ci Eve et, fermant la marche, Wolff.

Minable caravane de l'espoir, qui disposait d'autant de chances qu'un oiseau paralytique a d'espoir de se percher sur un arbre.

— Mettons le cap au nord ! s'écria Bender en désignant du geste l'immensité.

— Un peu plus à gauche ! répondit Wolff.

Il avait à son poignet la montre d'Abels et essayait de s'orienter ainsi qu'Abels le lui avait expliqué plusieurs fois, les aiguilles de la montre servant d'aiguilles indicatrices de boussole... En avant !

Les chameaux se mirent en marche en blatérant et grondant, puis ils trottèrent en file, leurs têtes oscillant nonchalamment. Derrière eux restaient deux tombes marquées de deux selles... Déjà le vent luttait contre elles et les fouettait de sable.

Le désert passait à l'attaque.

Comment ils atteignirent le puits de Haraym, ils ne le surent jamais.

La direction indiquée par les aiguilles de la montre était donc la bonne ; ou bien les chameaux connaissaient eux-mêmes le chemin, se souciant peu de leurs conducteurs qui prétendaient les diriger, alors qu'ils ignoraient tout des choses du désert.

Ce fut comme un mirage lorsque subitement parurent dans l'infini paysage jaune, entre le sable et le ciel, quelques arbrisseaux épineux, des tamaris qui semblaient flotter dans l'air chaud, puis quelques palmiers tordus, déchiquetés par le vent, poudrés de sable, entourant un trou d'eau.

À des kilomètres de là, alors que le regard n'embrassait encore que des dunes aux lignes arrondies et de larges vallées, les chameaux tendirent soudain le cou et prirent un trot si rapide que Wolff, Bender et Eve eurent de la peine à tenir en selle... Cramponnés, ils se laissèrent emporter sans réagir.

Quatre jours torrides, quatre nuits glaciales, quelques gorgées d'eau chaude, quelques cuillerées de potage accompagnées de viande séchée et dans le cœur aucune espérance. La peur de rester dans cette impitoyable solitude, cheminant en rond, jusqu'à l'instant où les chameaux s'effondreraient... Qui supporterait une telle épreuve ?

Ils n'avaient plus assez de forces pour dresser une tente, le soir venu. Tous trois s'étendaient simplement sur la toile de tente et se couvraient avec quelques couvertures. Ils étaient totalement résignés à mourir. Ils comprenaient ce qu'ils n'auraient jamais cru possible : il est facile de mourir lorsqu'on n'a plus d'autre désir que de dormir, qu'on ne veut plus rien voir de ces dunes au-dessus desquelles l'air vibre, ni de ce soleil qui se liquéfie dans le ciel comme du plomb fondu.

— Le puits ! cria Bender en tête de la petite caravane, lorsque les chameaux prirent une allure rapide. Ils le sentent ! Le puits !

Il fallut encore parcourir des étendues infernales avant de voir apparaître les premiers buissons. Les chameaux couraient, comme possédés. Eve restait penchée en avant dans sa selle, presque pliée en deux, les mains crispées sur des cordages ; Wolff sentait chaque mouvement de sa monture se répercuter dans tout son corps, et le Dr Bender était affalé sur sa monture comme une verrue qui aurait bizarrement grossi sur la selle.

Puis ils se trouvèrent à Haraym. Les bêtes baraquèrent. Bender roula hors de sa selle et resta étendu sur le dos dans le sable, puis ne bougea plus. Wolff se dirigea vers Eve en titubant, l'aida à mettre pied à terre, puis, toujours vacillant, rejoignit Bender.

Celui-ci, les yeux grands ouverts, regarda Wolff comme un étranger.

— Sauvés ! dit Wolff. (Il ne savait pas si sa voix était audible. Sa bouche était pleine de sable et son gosier tellement desséché que chaque son mourait en heurtant son palais.) À partir d'ici, nous avons devant nous la piste des puits dont chacun sera une étape à la fin de chaque journée de marche.

— Cher optimiste ! (Bender restait étendu sur le dos :) Voyez donc ce puits ! Les chameaux peuvent sans doute boire dans cette flaque d'eau qui sourd dans le sable... mais nous ? Vous, docteur, qui êtes un médecin spécialiste des maladies tropicales, énumérez donc toutes les maladies que l'on peut contracter en absorbant une eau pourrie ! Ici, vous avez le choix. Ah ! si nous avions un estomac de chameau...

Wolff, en titubant, descendit au fond de la dépression où l'on voyait le trou d'eau environné de rochers. L'eau avait l'aspect d'une épaisse bouillie de sable assez nauséabonde et trouble, qui s'écoulait tout alentour et allait se perdre parmi les graviers désertiques.

En haletant, Wolff contempla ce que, dans le désert, on appelle une source, puis il retourna auprès de Bender qui s'était assis. À présent, tous les chameaux, se bousculant, s'élançaient vers la source. Personne ne les retenait.

— N'en dites rien à Eve, Bender, chuchota Wolff d'une voix étranglée.

— Si elle n'a pas été frappée de cécité, elle le voit bien elle-même !

— Combien d'eau nous reste-t-il ?

— Deux outres. Comment s'appelle le prochain puits ?

Wolff fouilla dans la poche de sa chemise saturée de sueur et en retira la petite carte de Sabah Salim.

— Bana Quardam, dit Wolff.

— Un nom de légende pour désigner un autre trou puant semblable à celui-ci !

Bender se leva, aidé de Wolff qui le tirait par les mains. Au côté de son chameau qui, le dernier, courait vers le puits, Eve s'approchait à son tour.

— La vie des chameaux est sauve, reprit Bender. Ils pourront « faire le plein » d'un puits à l'autre et nous pourrions rester perchés sur eux jusqu'à la limite de nos forces. Alors nous tomberons dans le sable et les chameaux poursuivront leur course. Enfin, tous les problèmes seront résolus. Il en sera ainsi, mon fils !

Wolff se retourna vers Eve qui, ayant suivi son chameau, revenait auprès des deux hommes, les yeux démesurément ouverts. Elle aussi avait compris ce qu'était, en réalité, le puits de Haraym.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle à voix basse.

— C'est un paradis, d'un point de vue de chameau, dit Bender

amer. Mais nous ne sommes pas capables, comme le chameau, de tout absorber, de quelque nature que soit le solide ou le liquide...

Wolff tournait lentement autour du trou d'eau, observait les chameaux et revint vers ses compagnons :

— Ce n'est pas possible que ce soit tout ! dit-il. Je ne peux pas le croire, Bender. Que boivent les Arabes lorsqu'ils atteignent Haraym ?

— Peut-être ce brouet. Allah est avec eux... et il semble qu'il y ait du vrai dans cette orgueilleuse affirmation...

— Il y a sûrement un autre puits ici, Bender, un puits pour les hommes. J'ai lu que ces puits-là sont couverts et souvent cachés par une épaisse couche de sable. Il faut creuser. Les Arabes savent exactement les emplacements. Cherchons !

Bender regardait autour de lui. Des buissons épineux, des palmiers, quelques tamaris à demi calcinés, le sable... et, rien.

— Prétendez-vous mettre sens dessus dessous cette oasis enchantée, mon ami ? demanda Bender moqueur. Où commencerez-vous ? Au pied de ce tamaris tordu par le vent ? Ou de ce squelette de sycomore ? Et en travaillant avec notre brave petite pelle à faire des pâtés de sable ?

— Les Arabes se servent parfois seulement de leurs mains nues...

— Et où commencerez-vous vos sondages ?

— Vous le saurez tout de suite !

Wolff s'en fut de son pas titubant jusqu'aux chameaux qui, en bloc compact, occupaient le bord du trou d'eau et buvaient avec avidité. Wolff saisit par son licou la monture d'Eve et usa ses dernières forces à l'arracher à son occupation en l'obligeant à faire demi-tour.

— Mon sourcier ! haleta Wolff. Si quelqu'un est capable de trouver de l'eau dans ce sable, c'est le chameau !

Bender fixait Wolff d'un regard effaré :

— Ce gars a tout de même des idées géniales ! murmura-t-il à Eve.

Il courut en trébuchant à la suite de Wolff qui conduisait lentement le chameau parmi les buissons et les palmiers.

Un peu à l'écart, en un point où nul n'eût pensé à s'arrêter, à quatre mètres du sycomore, l'animal se figea soudain. Wolff cria et fouetta le chameau qui ne bougea pas et resta planté les quatre pieds dans le sable, se contentant de lever la tête vers le ciel en découvrant ses vilaines dents jaunes et en grondant sourdement.

— L'eau ! balbutia Bender. De l'eau !

Il se jeta au cou de Wolff, embrassa la tête puante et laineuse du chameau et désigna un petit monticule de sable : c'était une de ces protubérances du terrain semblable à toutes celles qui se trouvaient entre les bosquets à la mystérieuse vitalité, mais sous celle-ci devait se trouver la source, un puits étroit, maçonné, fermé par un couvercle et tout au fond, de l'eau claire, buvable, exquise.

La vie !

Bender, qui tenait la petite pelle dérisoire, se mit à creuser en constatant :

— Elle nous a d'abord servi à enterrer des morts, à présent elle nous sert à déterrer notre espoir de survivre ! Wolff, si nous passons au travers de nos épreuves, je ferai recouvrir cette pelle d'une couche d'or et je la suspendrai au-dessus de mon lit !

Mais il ne résista pas à la fatigue. Au bout de cinq minutes, la pelle s'échappa de ses mains. Bender tomba à genoux. Wolff, qui creusait le sol à mains nues de l'autre côté du monticule, prit la pelle. Il fallut une heure de travail interrompu par des pauses et des accès de faiblesse, avant de mettre au jour le couvercle du puits. Un bon couvercle solide et bien ajusté, fait de deux fonds de barils de pétrole.

— J'en pleurerais, avoua Bender. (Il se sentait tout à fait à bout.)

Ils soulevèrent le couvercle et jetèrent un regard par l'ouverture maçonnée. En bas, il y avait l'eau, un peu trouble, mais plus propre que dans la flaque. Oui, un mystérieux courant souterrain s'était, pour une raison inconnue, accumulé en ce point et s'élevait ou baissait plusieurs fois l'an ; il se trouvait maintenant à un niveau très bas... à peu près à trois mètres de la margelle.

— De l'eau sur la lune ! remarqua Bender, épuisé. Comment l'atteindre jamais ? Trois mètres...

— Nous avons les cordages des chameaux ! En y attachant notre chaudron...

— Prétendez-vous puiser de l'eau pendant cent jours, comme dans la Bible ? (Bender s'assit au bord du puits. La vue de l'eau claire ranima son énergie :) On peut faire mieux encore, mon fils... (Il regarda Eve qui, debout derrière Wolff, se serrait contre lui :) Nous allons descendre Eve au bout d'une corde avec les outres vides qu'elle emplira et que nous remonterons. Je sais, je sais, dit-il vivement comme Wolff voulait lui répondre, vous allez me dire : c'est moi qui descendrai ! Comme si je n'y avais pas songé déjà, mais de nous trois Eve est la plus légère... À deux, nous la tiendrons solidement au bout de la corde alors qu'elle n'aurait pas la force d'en faire autant s'il s'agissait de l'un de nous !

Wolff fit un signe de tête et marcha avec Eve vers le groupe des chameaux qui, bien désaltérés, gonflés d'eau, étaient baraqués sur le sable et considéraient de leurs gros yeux ronds le désert infini. Pour eux, l'existence était redevenue sans complications. Tandis qu'Eve et Wolff leur ôtaient leurs selles et roulaient leurs charges à l'écart, Bender s'activait avec quelques cordelettes qu'il tordait et tressait et dont il fit une sorte d'escarpolette.

— Venez voir, Wolff ! s'écria-t-il, nous allons l'essayer : je vais monter sur ce siège de cordelettes et vous me descendrez au fond : si

les nœuds se rompent, eh bien, je me noierai !

Il jeta le siège par-dessus la margelle du puits, y prit place, tandis que Wolff s'arc-boutait des deux jambes dans le sable pour descendre Bender de deux mètres à l'intérieur du puits.

— Ça tient ! lança Bender. Pouvez-vous me remonter ? De vingt centimètres seulement, et je pourrai saisir la margelle !

Wolff tira. Les doigts de Bender s'agrippèrent à la maçonnerie, puis il émergea en riant comme un fou :

— Un véritable ascenseur de palace !

Ils travaillèrent jusqu'au crépuscule, qui vint si brusquement qu'ils en furent surpris comme par une embuscade. Le soleil sombrait à l'horizon et déjà il faisait nuit. Eve était encore suspendue au fond du puits où elle venait d'emplir la dernière outre de peau de chèvre. À l'épreuve, l'eau s'était révélée d'une saveur satisfaisante.

— Un peu amère, remarqua Bender, mais cela arrive souvent dans le désert.

— Nous allons vous remonter, Eve ! s'écria Bender penché sur le gouffre. Restez assise sans bouger et retenez-vous solidement aux cordages... il ne peut rien vous arriver !

Lentement, centimètre par centimètre, Eve remonta à l'air libre. Quant à Bender et Wolff, il leur semblait tirer un roc énorme. Lorsque le corps est épuisé, un brin d'herbe pèse le poids d'un arbre.

Puis Eve se retrouva près d'eux. Elle s'appuya contre Wolff et se cramponna à lui :

— Je n'en puis plus, dit-elle, je vais me casser en deux...

Wolff la porta presque, jusqu'à l'endroit où se trouvaient les toiles de tentes ; elle s'assit, le visage enfoui dans ses mains, et pleura.

Pendant ce temps, Bender, resté près du puits, se livrait à une débauche d'eau, buvait avec autant d'allégresse qu'un chameau et s'aspergeait en jubilant comme un sanglier dans sa bauge. Puis il courut retrouver ses compagnons en agitant une outre tenue à bout de bras :

— Nous pouvons gaspiller une outre ! Allons, mes enfants, faites couler cette eau sur vos têtes, alors seulement vous découvrirez que vous étiez dans un brasier !

Il déversa le contenu de l'outre sur Eve et Wolff et ils rirent tous trois comme si tout au monde n'était que joyeuse plaisanterie.

Ensuite, ils dressèrent de nouveau leur tente et se sentirent singulièrement vigoureux et bien portants, mais ce n'était en réalité que l'espoir de survivre qui leur apportait cette illusion. Lorsqu'ils furent côte à côte sous la même couverture et que le froid de la nuit les pénétra, Wolff chercha la main de Bender qu'il serra :

— Je vous remercie, dit-il tout bas.

Bender, la gorge étreinte par l'émotion, grommela :

— Allez donc réchauffer Eve, c'est votre devoir !

Au bout de quelques minutes, ils dormaient comme les morts.

Ils ne s'aperçurent donc pas qu'ils n'étaient plus seuls. Venant de l'ouest, une caravane s'approchait d'eux. Elle dressa son camp autour du puits.

C'était une grande caravane : deux négociants hindous, trente Arabes armés jusqu'aux dents et cent cinquante-quatre esclaves noirs... – du bois d'ébène.

Chapitre 7

Bender, qui était un lève-tôt depuis toujours, eut un sursaut d'effroi lorsque, dans son sommeil, un concert de rugissements de chameaux, de voix humaines confondues et de bruits divers, pénétra sa conscience. Il rampa jusqu'à l'entrée de la tente, souleva le rabat, jeta un regard dehors et referma aussitôt. Puis il rampa jusqu'à Wolff, détacha doucement de son épaule la main d'Eve et le secoua :

— Allons ! réveillez-vous ! lui murmurait-il à l'oreille. Mon ami, réveillez-vous !

Wolff ouvrit les yeux. Il entendit aussitôt le vacarme insolite qui résonnait alentour. Il voulut se lever d'un bond, Bender contint son élan :

— N'allez pas déjà éveiller Eve, au nom du ciel ! chuchota-t-il. Voyons d'abord ce qu'il en est... ce qui grouille là-dehors...

Ils s'approchèrent de l'entrée de la tente dont ils soulevèrent le rabat.

Devant eux, exactement dans le prolongement de leur regard, formant un bloc compact sur le fond de sable jaune, têtes crépues baissées, corps sombres liés entre eux par de grosses cordes, les esclaves étaient assis pour le temps d'une halte. Certains portaient des carcans autour du cou, planche percée d'un trou en son milieu par lequel passait la tête du prisonnier. Leurs mains étaient attachées aux extrémités des carcans : il devait s'agir d'éléments indisciplinés.

Le regard morne, résignés à leur affreuse destinée, n'espérant plus que d'être vendus à un bon maître, ils restaient assis sur le sable... Masse de marchandise vivante, poussée à travers le désert comme un troupeau de bétail, mais ayant moins de droits que des bêtes domestiques et certainement plus méprisés.

— Mais ce n'est pas possible ! bredouilla Wolff. Ça n'existe plus !

— Qui aurait pu imaginer... que précisément nous, entre tous les voyageurs du désert, nous rencontrerions une caravane d'esclaves... c'est une variante de plus pour illustrer la fantaisie de notre destinée ! Voyez donc là-bas, sur la gauche du puits.

— Des femmes...

— Et certaines parmi elles fort jolies...

Wolff se retourna brusquement. Son regard avait pris un éclat

démentiel :

— Avalons le cyanure ! Il n'y a plus que cela à faire...

Bender le contint d'une poigne solide :

— Doucement ! Réfléchissez donc, Wolff. Cette caravane arrive en pleine nuit et trouve les abords du puits déjà occupés par une petite troupe avec une tente et six chameaux. Dès lors, nous sommes des témoins gênants. Et des témoins blancs de surcroît ! Car il est évident qu'ils ont pénétré dans notre tente et qu'ils nous ont examinés. Nous dormions comme des loirs ! Je pose à présent cette question : pourquoi nous ont-ils laissés en vie ?

— Pour Eve..., dit Wolff d'une voix monocorde.

— Il y a de cela sans doute, mais alors pourquoi ne pas nous avoir planté un poignard dans le cœur, à nous qui sommes de trop ?... Mais non, nous nous réveillons en pleine forme, grâce à ce bon sommeil et... nous nous retrouvons au beau milieu d'un troupeau d'esclaves !

— En tant qu'esclaves ?

— Exactement. (Bender eut un sourire ironique :) Toute fuite est impossible, aussi nous a-t-on laissé dormir sans s'inquiéter de nos réactions au réveil. Nous sommes compris dans la cargaison comme des fruits ramassés en surplus après la cueillette.

— Alors avalons ces capsules !

— Plus tard ! Je suis curieux de savoir ce que diront ces messieurs en apprenant que nous sommes des médecins ! Voyez là-bas. (Bender désignait du geste un individu longiligne qui parlait à quatre guerriers.) Un Hindou ! Les connaissances de McHolland vont nous faire défaut ! Depuis des siècles, le commerce des esclaves est pour soixante-dix pour cent dans les mains des marchands hindous, il ne semble pas que cela ait changé. Avant la Première Guerre mondiale, il y avait même un Allemand trafiquant d'esclaves qui devint fort riche... un citoyen de Cologne...

— Comment trouvez-vous le courage de plaisanter de ce commerce ignoble ? gémit Wolff.

— Grâce au temps, mon ami ! Désormais nous avons le temps, beaucoup de temps ! Et nous sommes assurés de survivre à ce fumier de désert, si vaste soit-il, tant que nous suivrons cette caravane. On ne touchera pas à un seul de nos cheveux, nous serons même choyés, je te le promets !

Soudain, Bender tutoyait de nouveau Wolff et celui-ci comprit combien leur situation était sans issue acceptable.

— Qu'allons-nous faire ? murmura-t-il. (Chacune de ses paroles lui semblait peser du plomb.)

— Nous comporter normalement : nous allons sortir de la tente et saluer ce négociant féodal ! (Bender posa une main sur l'épaule de Wolff :) J'avais peur du désert, mon gars, je le reconnais à présent,

j'avais peur de la soif, du soleil, du vent de sable, de la solitude silencieuse qui nous entourait... mais je n'ai pas peur de ces gens-là. J'étais sans moyens face à cette nature grandiose et diabolique, mais j'ai appris à fréquenter les humains. Viens !

Ils se regardèrent un instant, conscients de se comprendre parfaitement.

Le grand Hindou aux lignes sveltes feignit de regarder ailleurs, lorsque Bender et Wolff sortirent de leur tente, bien qu'un des guerriers les lui eût désignés. Un geste de la main éloigna son compagnon. Resté seul, l'Hindou se drapa plus étroitement dans son vaste manteau de cavalier. Bender et Wolff passèrent devant la masse compacte de têtes, d'yeux, de membres, de torses, de chevelures ! Nul ne bougea. Ils regardaient droit devant eux d'un air hébété. Une odeur agressive flottait autour des esclaves dans l'air déjà surchauffé. La plupart étaient assis sur leurs excréments, liés qu'ils étaient à leurs voisins.

— Je vous salue, dit en anglais le grand Hindou avec un signe de tête accueillant et un léger sourire. Avez-vous bien dormi ? En arrivant ici, nous avons hésité entre vous laisser en repos ou vous supprimer. Certains penchaient pour vous liquider, mais moi j'étais contre. Je suis curieux de savoir d'où vous venez, où vous allez, qui est la radieuse et jolie fille aux cheveux de flamme ? Ce n'est pas souvent que l'on rencontre dans le désert d'Arabie semblable merveille !

— C'est une canaille ! grommela Bender en allemand.

L'Hindou sourit plus largement.

— Poursuivons, si vous le voulez, notre entretien dans la langue de Goethe, reprit-il en allemand. J'ai de bons amis en Allemagne. Peut-être même leurs noms ne vous seront-ils pas inconnus... Vous êtes allemands ?

— Dr Bender, dit Bender d'un ton bref avec une courte inclination.

— Dr Wolff...

Celui-ci renonça au salut qu'il estimait être, dans ce désert, parmi un troupeau d'esclaves, « par trop idiot ».

L'Hindou haussa les sourcils :

— Vous êtes géologues ?

— Non, médecins.

— Des médecins ! (Il fit un grand geste désignant le désert alentour.) Que cherchez-vous ici ? Il n'y a pas de maladies... Le soleil brûle tous les microbes ! Que cherchez-vous donc ?

— C'est ce que nous nous demandons aussi.

Bender se retourna. Parmi les jeunes esclaves noires, de belles Nubiennes, une certaine animation montait. On leur apportait de grandes cuves de cuivre emplies d'eau où, ayant rejeté leurs pagnes,

elles puisèrent de l'eau pour se laver ; leurs corps lisses et nus aux tons d'ébène luisaient au soleil. Or noir aussi... Précieuses Nubiennes très recherchées sur les marchés d'esclaves...

— Nous aurons beaucoup de temps pour vous raconter notre histoire, dit Wolff.

— Croyez-vous ? demanda l'Hindou. Dans deux heures, nous poursuivrons notre chemin.

— Si vous le permettez, nous nous joindrons à vous, dit Bender avec une candeur qui parut incroyable même à l'Hindou. Nos chameaux se sont bien abreuvés et sont assez forts...

— Je sais, ils font déjà partie de notre caravane.

— Voilà qui s'appelle pour le moins une appropriation, si l'on tient à rester poli !

L'Hindou souriait en regardant de haut Bender qui, à côté de lui, semblait encore plus petit.

— C'est mon associé, Amil Sourough, qui en a eu l'idée. Je m'appelle Shava Poutra, si cela peut encore vous être de quelque utilité...

— Pourquoi ne nous avoir pas tués tout de suite ? s'écria Wolff.

— Je viens de vous le dire ; j'étais curieux ! Vivre dans le désert, toujours en compagnie de cette marchandise puante, offre peu de distractions. Les femmes aussi manquent de variété, on est vite las des Nubiennes aux corps sombres ! On rêve d'une jument blanche que l'on aurait à mater, telle que la femme qui est avec vous !

— Je vous casserai la gueule ! hurla Wolff.

Bender le retint ; le sourire de l'Hindou s'épanouit, devint presque compatissant :

— Les moyens d'accomplir ce geste vous font cruellement défaut ! dit-il si poliment que chacune de ses paroles était comme une brûlure. J'ai longtemps vécu en Europe, notamment en Allemagne, et je n'ai cessé de m'étonner de ce que pas un parmi vous ne se montre capable de se résigner à un inéluctable destin... Que voulez-vous changer ici ? Comment pourriez-vous encore disposer des choses selon votre volonté ?

Bender et Wolff se retournèrent brusquement. Derrière eux des coups claquaient sur des corps nus. Six Arabes musclés frappaient avec de gros fouets à longues lanières la masse obscure des esclaves. Les hommes bondissaient, s'entraînaient mutuellement dans leurs sauts désespérés et s'effondraient. Mais ils ne jetaient pas un cri... Le front baissé, ils subissaient la grêle des coups... privés d'âme. On la leur avait arrachée du corps à force de souffrance. Ils n'étaient plus que chair souffrante et bondissante.

— Les lanières des fouets sont en peau d'hippopotame, expliqua Shava Poutra. Elles ont une puissance de pénétration dix fois

supérieure à celle des lanières de fouet ordinaire. Et jamais elles ne rompent. Pour un corps d'Européen, ce serait comme si on le débitait à la hache...

Il adressa à Wolff un petit signe d'intelligence et, passant devant lui, se dirigea lentement vers leur tente. Wolff s'arracha aux mains de Bender, s'élança à la suite de Poutra et se jeta devant lui pour l'empêcher d'avancer.

— Vous me tuerez avant de pénétrer sous cette tente ! hurla-t-il.

Appuyant des deux mains sur la poitrine de Poutra, il le repoussa avec une telle violence que l'Hindou vacilla. Puis il considéra le Dr Wolff d'un air ébahi. Deux de ses acolytes, abandonnant les esclaves, le rejoignirent alors, leurs fouets en lanières de peau d'hippopotame au poing.

— Bert ! rugit Bender en appuyant dans son effroi ses mains sur ses tempes. Bert ! ne sois pas idiot ! Ils te fouetteront à te mettre en pièces !

— Il faudra passer sur mon corps ! dit Wolff d'une voix vibrante.

Il cherchait dans la poche de son pantalon la capsule de poison. Elle se trouvait dans une petite boîte de fer-blanc qu'il avait prise dans la pharmacie.

« Eve, pensait-il, Eve, nous y voilà ! Je résisterai à quelques coups de fouet... puis je renoncerai... Prends, toi aussi, le poison mortel... Nous n'avons plus d'autre issue ! »

Shava Poutra éleva la main. Les hommes armés de fouets arrêterent le geste qu'ils avaient esquissé ! Il regardait par-dessus l'épaule de Wolff vers l'intérieur de la tente et se reprit à sourire, puis il s'inclina.

Wolff savait ce que cela signifiait. Il se retourna et vit Eve sortir de la tente. Son regard exprima l'épouvante lorsqu'elle aperçut les esclaves et aussi lorsqu'elle découvrit Poutra. Elle parut se figer sur place.

— Attention ! cria Wolff, hors de lui. Eve, songe à ce que tu sais... Finissons-en ! Eve, je t'aime...

— Non ! rougit Bender à l'arrière-plan. Eve, je vous en prie ! Bert a perdu le contrôle de ses nerfs ! Attendez, au nom du ciel !

— Vraiment émouvant ! remarqua Poutra avec calme. Chacun ici est amoureux... Pourquoi devrais-je être le seul à m'abstenir ?

Puis, tout à coup, Eve sembla se métamorphoser. Rejetant la tête en arrière, elle secoua sa crinière de feu qui se répandit sur ses épaules et marcha à la rencontre de Poutra. L'Hindou retint son souffle, ses yeux étincelaient.

— Eve, balbutia Wolff. Eve... tu ne peux rien arranger ! Eve...

Il voulut courir vers elle, mais au même instant une longue lanière de fouet siffla à travers les airs et s'enroula autour de ses jambes, le faisant basculer dans le sable. Il trébucha, puis se redressa sur les

genoux.

L'Hindou s'inclina de nouveau.

— Quelles retrouvailles ! dit-il avec une surprise non jouée. Après six ans passés dans le désert d'Arabie !

— Vous êtes à peine changé, Shava Poutra ! (Eve s'arrêta et lui tendit la main :) Seulement, lorsque nous nous sommes rencontrés à Hambourg, vous ne faisiez pas encore ce genre de commerce.

Pendant un long instant, on eut l'impression que le désert se taisait, puis un insondable sourire s'épanouit sur le visage de Poutra. Le Dr Bender, qui avait couru jusqu'à Wolff, aidait son ami à se relever. La longue lanière du fouet restait enroulée autour de son mollet. Wolff s'appuya sur Bender. Il semblait ne pas comprendre ce qu'il voyait.

— Tu le connais ? bégaya-t-il. Tu connais ce monstre ?

— Tiens ta gueule, je t'en supplie, murmurait Bender à son oreille. Rien de meilleur ne pouvait nous arriver, vraiment le monde n'est pas plus grand qu'un chaudron de sorcière !

Shava Poutra s'inclina sur la main d'Eve, qu'il baisa en parfait homme du monde. Il semblait incroyable qu'il fût en même temps ce marchand d'esclaves sillonnant le désert d'Arabie vers l'un des marchés de ce monde resté si mystérieux. En cet instant, il avait réintégré la personnalité du « dandy » qui, jadis, tenait tant de place dans la vie de bien des femmes de la société hambourgeoise, en même temps qu'il jouissait d'une notoriété flatteuse dans les milieux d'affaires de cette cité fameuse pour ses comptoirs.

— La vie est curieuse, dit-il. Souvent, on ne peut choisir ce dont il faudra vivre. L'un vend de la chair d'animaux morts, on l'appelle un boucher et nul ne s'en scandalise. Quant à moi, je vends des humains bien vivants... entreprise incomparablement plus risquée... mais ce n'est pas un métier, plutôt un « commerce », ce qui rend cette activité infamante.

Il jeta un regard vers les deux médecins puis se tourna de nouveau vers la jeune femme.

— Je ne vous ai pas tout de suite reconnue sous cette tente, Eve. Je n'ai vu qu'une femme et deux hommes. Pourtant, la couleur de votre chevelure aurait dû retenir mon attention... autant de feu dans les cheveux... Ce ne pouvait être que vous !

Près d'eux défilait, sous les coups de fouet, la masse muette et sombre des esclaves. Leurs corps luisants de sueur étaient comme ballottés par un ressac...

— C'est effroyable, dit Eve en arrachant sa main de celle de Poutra. Pourquoi les battre par-dessus le marché ?

— C'est un langage qu'un Européen ne comprendra jamais. (Poutra saisit Eve aux épaules et lui fit faire demi-tour afin de dérober le spectacle à sa vue ; mais elle entendait encore les coups de fouet

cinglant les corps nus.) J'ai fait préparer une collation sous ma tente, reprit Poutra comme s'il les conviait à une « garden-party », et vous savez, Eve, que j'ai toujours été un bon maître de maison !

— Vos réceptions étaient réputées. (Elle resta immobile lorsqu'il s'éloigna et secoua la tête quand il se retourna, étonné de son silence :) Mais vous avez désappris beaucoup de choses, Shava. Je ne suis pas seule.

— Pour moi, vous l'êtes !

— S'il en est ainsi, oubliez-moi aussi ! (Eve se tourna vers Wolff qui avait encore la lanière enroulée autour de la jambe :) Je viens ! dit-elle à haute voix.

Elle voulut rejoindre Wolff et Bender, mais un Arabe à la carrure énorme lui barra le chemin. Poutra lui avait adressé un signe et le géant muet s'était placé comme un roc entre elle et ses compagnons.

Eve jeta un regard derrière elle :

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle. Vous me provoquez, Poutra ? Je vous préviens que votre sbire ne m'impressionne pas. Dois-je lui cracher au visage ? En bon musulman, je ne suis pas sûre qu'il apprécie ce genre de traitement, surtout de la part d'une « Infidèle ». C'est une tache indélébile. Croyez-vous que j'hésiterais à le faire ?

— Je sais à quoi on peut s'attendre avec vous, Eve. (Poutra revint sur ses pas :) Je vous garantis la liberté.

— Pour moi seule, elle n'a pas d'intérêt.

— Vous aimez ce jeune médecin ?

— Nous devons nous marier.

— Où ?

— Dans un consulat... à Ryad.

— Où puisez-vous l'espoir d'y parvenir jamais ?

— C'est peut-être un sentiment qu'un Oriental ne comprend pas, Shava : il n'y a pour nous que deux voies... l'une à travers la vie, l'autre dans la mort... Mais toujours unis.

— Je vous comprends très bien, Eve. (Poutra fit un signe, le géant s'éloigna :) En Inde, la coutume était de brûler la veuve avec le cadavre de son époux. Mais vous êtes vraiment trop jolie pour ce sacrifice !

— C'est un problème, je l'avoue.

Elle sourit comme on sourit des extravagances d'un enfant, s'en fut vers Wolff, déposa un baiser sur son front, puis se baissa et se mit à détacher la lanière de cuir. Enfin elle arracha d'une secousse le fouet des mains de l'Arabe éberlué et le lança au loin, dans le sable.

En silence, immobile, avec un visage de marbre, Poutra la regarda faire.

— Je ne vous en aurais pas cru capable, murmura Bender lorsque Eve se plaça entre eux. Mais ça ne servira pas à grand-chose.

Wolff mit un bras autour des épaules d'Eve. Il respirait laborieusement :

— Ce que nous voyons ici, dit-il, seule la mort pourra en effacer le souvenir. Poutra le sait aussi bien que nous !

— Nous acceptons votre invitation ! lança Eve. Mais nous avons des vivres pour nous nourrir !

Les Nubiennes, ayant terminé leurs ablutions, avaient recouvert leur nudité de haillons minables, et ces beaux corps aux seins fermes et fiers en étaient humiliés au point de ne plus former qu'une théorie de loqueteuses avançant, encadrées par quatre Arabes, derrière le long cortège des hommes qui déjà s'enfonçait dans l'univers des sables. On ne sait qui, dans cette file de créatures cheminant vers leur destin, éleva soudain la voix en une mélodie monotone. Les autres esclaves joignirent bientôt leur chant à ces accents poignants, tout en avançant épaule contre épaule, troupeau étroitement uni au-dessus duquel planait ce chant, plaintif comme l'écho de centaines de battements de cœur.

Poutra éleva la main droite :

— Venez ! lança-t-il durement.

Il se détourna et s'éloigna.

— Une chose est évidente, dit Bender en tenant Wolff et Eve chacun par une main. Tant que nous cheminerons en compagnie de ce gars-là, nous n'aurons ni faim ni soif. La question est de savoir combien de temps nous pourrons exploiter ce qui reste de civilisé en lui : il ne se contentera pas indéfiniment d'évoquer ses souvenirs de Hambourg...



Dans la tente de Poutra, le couvert, si l'on peut dire, était mis sur un tapis où voisinaient un épais café très noir et parfumé, des pâtisseries au miel, des boulettes de riz aux fruits confits et une coupe de dattes.

Accroupi sur le tapis se trouvait aussi un homme qui ne se leva pas lorsque Poutra surgit, accompagné de ses invités. Un étroit visage ascétique, des yeux sombres, un regard énigmatique. Il examina les nouveaux venus, puis il se servit de café qu'il but lentement à petites gorgées.

— C'est Amil Sourough, mon associé, expliqua Poutra. Il ne parle pas l'allemand. Il se refuse aussi à parler anglais. C'est un homme fier, mais s'il se tait, il ne faut pas croire qu'il est impoli.

Sourough examinait Eve de ses yeux brûlants, puis il se leva et sortit, comme s'il ne pouvait supporter la présence des Blancs. Tout

Blanc pue, prétendent les Noirs... Pour Sourough, le fier Hindou, tout ce qui était européen était pourriture. En sortant, sa main pendante effleura les cheveux cuivrés d'Eve, involontairement ou non ; nul, à part Poutra, ne le remarqua, pas même Eve.

— Dans dix jours, nous aurons atteint le lieu du marché, dit Poutra en s'asseyant.

Le regard de l'Hindou promettait bien des problèmes à venir.

— À pied ? demanda Bender d'une voix terne.

— Non. À dos de chameau.

— Mais les esclaves...

— Lorsqu'un animal peut courir, un Noir le peut aussi.

Poutra saisit entre le pouce et l'index une boulette de riz sucré et la roula entre ses paumes. Puis il ouvrit la bouche et l'y lança adroitement.

— Nous pourrions certainement vous être utiles si vous avez des malades.

— Nous n'avons pas besoin de médecins... (Il regarda au delà d'Eve la paroi de toile de la tente :) Quiconque se couche reste à jamais couché dans le sable. Les malades sont également déposés dans le sable. N'ai-je pas dit : c'est un commerce plein de risques ? Nous prévoyons généralement une perte de cinquante pour cent, mais il en est tenu compte par la suite dans le prix de vente. Celui qui a supporté cette marche à travers le désert sera un esclave bon et fort ! (Poutra reprit une boulette de riz et se la lança dans la bouche.) Il s'agit d'une discrimination rigoureuse, conclut-il.

— Pour vous, ce ne sont donc pas des humains ? dit Bender, amer.

— Non, ils ne représentent qu'une marchandise. Une marchandise fragile, il est vrai.

— Et nous ?

— Vous représentez une catégorie d'humains parmi lesquels j'ai suffisamment vécu pour les qualifier d'absurdes ; prêchant la morale d'un côté et de l'autre aspergeant de napalm femmes et enfants, si besoin est. Par contre, vous n'enverriez pas un coup de pied à un chien ! Votre monde connaît deux cruautés : la secrète et celle que l'on considère comme *autorisée*. Nous n'en connaissons qu'une, la *nôtre* !

— Vous n'arracherez pas notre approbation, lança Bender durement. Aussi laissons cette comédie et réglons-nous notre compte le plus rapidement possible !

— Je ne cesse de réfléchir pour savoir ce que je dois faire de vous. (Poutra plongeait ses doigts parmi les dattes :) Vous ne retournerez jamais dans votre patrie, car quiconque a vu nos caravanes et nos marchés d'esclaves est prisonnier de ce qu'il a appris. Vous vendre comme esclaves serait absurde... bien que je puisse obtenir des sommes énormes pour la vente d'un médecin ! C'est qu'il y a aussi des

« snobs » parmi nous !

Poutra jeta un grand éclat de rire, ses propres boutades le ravissaient. Il tendit les mains au mince filet d'eau d'une aiguière présentée par un jeune Arabe. Dehors, les chameaux élevaient leurs voix grondantes et rêches en un concert de protestations et de plaintes, selon la tradition de leur race. La caravane s'ébranlait... Puis la théorie lamentable des bêtes humaines suivit avec les chameaux de bât et quelques guerriers fermant la marche.

— Pourquoi fallait-il que je vous revoie ? dit-il à Eve presque tristement. Vous me forcez à prendre des décisions que je croyais avoir bannies depuis longtemps de mes préoccupations.

Il se pencha en avant, saisit vivement la main d'Eve et la baisa de nouveau. Puis il regarda autour de lui :

— Pouvons-nous partir ?

— Certainement, dit Bender d'une voix étouffée.

Une vive animation régnait devant la tente. Une grande partie de la caravane s'était déjà engagée dans le désert, seuls quelques chameaux de course, dix chameaux de transport et un groupe de guerriers attendraient encore. Amil Sourough, le silencieux, était parti avec le premier convoi.

Ils avaient à peine quitté la tente que quatre esclaves se précipitèrent, tirèrent les toiles, arrachèrent les piquets, roulèrent les tapis et lièrent les supports en faisceaux dont ils chargèrent les bêtes. Bender jeta un regard autour de lui :

— Et notre tente ? dit-il.

L'emplacement où ils l'avaient dressée était vide, piétiné, et leurs chameaux aussi avaient disparu. Le vent, de son souffle éternel, balayait déjà les traces de leur halte.

— Vos chameaux se trouvent quelque part par là ! lança Poutra avec un large geste. À présent, vous avez de meilleures montures.

Ils s'en furent vers les chameaux baraqués qui les attendaient. De belles bêtes, au pelage presque blanc, généreusement nourries, portant des selles bien équilibrées.

Ils suivirent la caravane qui s'étendait à travers les sables. Le chant rythmé et monotone des esclaves volait jusqu'à eux sur les ailes du vent. Guide angoissant.

Mais ils découvrirent encore d'autres points de repère au cours de cette chevauchée infernale : des morts, des corps lacérés de coups de fouet, désormais – qu'ils fussent mourants ou morts – à l'abri des sévices et des tortures. Le premier esclave près duquel ils passèrent était déjà mort... Bender, arrêtant son chameau, le constata sans mettre pied à terre. Un corps que les coups de fouet avaient presque découpé en quartiers.

La seconde victime, au bout de quelques kilomètres, était couchée

sur le dos, les yeux grands ouverts face à la mort, lorsque Wolff s'arrêta et fit baraquier sa monture. Shava Poutra revint sur ses pas et toucha l'épaule du médecin du bout de sa cravache :

— Avez-vous l'intention de vous agenouiller devant chaque déchet que vous rencontrez en chemin ? s'écria-t-il. Ou soignez-vous par imposition des mains ? Ce nègre n'est qu'une charogne, pas davantage ! Suivez-moi !

— Non, il vit, et c'est un être humain !

Wolff soutenait la tête de l'esclave. C'était un puissant Nubien, noir comme de la poix, aux bons yeux, mais qui avait déjà renoncé à vivre. Son visage était fendu par une longue balafre sanglante, son dos était couvert de plaies enflées, le sable y avait pénétré ! Il devait souffrir les tourments de l'enfer, mais il ne se plaignait pas.

— Tant qu'il sera vivant, je ne le quitterai pas ! déclara le Dr Wolff.

Il voyait qu'Eve revenait en arrière tandis que Bender se mêlait au loin à la troupe des guerriers.

— Pourquoi les sentiments d'humanité sont-ils tellement idiots ? demanda Poutra. Mais voici peut-être une bonne solution : restez auprès de lui et je serai débarrassé de vous !

— Et Eve aussi !

Wolff fit un signe vers Eve, dont le chameau s'approchait à vive allure. Poutra se retourna et frappa sa selle de sa cravache :

— Bien, dit-il avec une rage froide, je vous fais cadeau de cet *être humain*, comme vous dites. Il est à vous ! Mais il vous faudra le nourrir et le désaltérer sur la part d'eau et de vivres que nous vous distribuerons... et le faire dormir sous votre couverture. Vous vous apercevrez vite combien importune peut devenir la pitié au désert. Et si vous rejetez ce fumier parce que vous en aurez assez, je vous offrirai une outre d'eau supplémentaire !

— Vous n'aurez pas à le faire ! lança Wolff, je vous le jure !

Il traîna le Nubien jusqu'à son chameau. Le Noir eut encore la force de se cramponner derrière la selle, sur le dos de la bête. Immobile, Poutra assistait à ce sauvetage. Le chameau de Wolff se releva. Eve avançait près de Wolff et elle soutenait parfois le Nubien qui défaillait.

— Continuons ! jeta Poutra. Je suis curieux de voir comment vous vous en tirerez ! Mais je crois pouvoir vous garantir que vous en crèverez ! Avez-vous vu quelle masse de chair représente ce Noir ! Il dévorera votre part ! Vous aurez encore l'occasion de bouffer du sable !

— Nous y parviendrons, Poutra ! (Eve chevauchait maintenant derrière Wolff.) Vous semblez m'oublier !

Poutra s'éloigna.

Wolff et Eve le suivirent lentement. Point minuscule dans l'immensité du désert : deux chameaux, un homme, une femme et,

entre eux, cramponné à quelques liens, un Noir dont on leur avait fait cadeau, un Noir qui, dès cet instant, aima son nouveau maître plus que tout ce qu'il y avait à aimer en ce monde. Au crépuscule seulement, il tomba derrière Wolff dans le sable, mais ils avaient rejoint le gros de la caravane et gagné un jour d'existence.



Bender vint à leur rencontre en brandissant le coffret à pharmacie. La plupart des tentes étaient déjà dressées. Les esclaves, de nouveau agglutinés, mâchaient de grosses galettes dures. Partout s'allumaient des feux de bouse séchée.

— J'ai retrouvé notre chameau qui transportait la pharmacie ! cria Bender. Le gars Sourough a voulu me confisquer cette précieuse réserve ! « Mon salaud, lui ai-je dit, il y a dans cette boîte de quoi sauver à l'occasion ton infâme existence ! Réfléchis ! » Et voyez-vous ça, bien que ce mauvais frère ne dise mot et prétende ne rien comprendre, il a fait demi-tour et s'en est allé. (Bender se pencha vers le Nubien et, en geignant, le tourna sur le ventre :) Vous voulez faire traverser le désert à celui-là ? Êtes-vous fou, Wolff ?

— Il le faut, Bender, c'est devenu une question de dignité humaine !

— Vous le perdrez ! Son dos est en morceaux !

— Je cherche de l'eau ! dit Eve soudain.

Poutra se retourna brusquement.

— Mon interdiction vaut toujours ! lança-t-il. Vous avez tort de vous fatiguer à secourir ce bétail !

Avec un sourd grondement, il s'éloigna.

— Vous êtes déraisonnable, mon enfant, dit Bender en ouvrant la boîte à pharmacie, ne croyez pas que Poutra se comportera toujours vis-à-vis de vous comme le séducteur des salons de Hambourg. Ce temps est pour lui révolu et je ne suis pas sûr qu'il apprécie longtemps vos souvenirs « réchauffés ». Je m'étonne d'ailleurs qu'il joue à l'amoureux platonique en s'abstenant de se jeter sur vous... Qu'est-ce qui peut bien l'en empêcher ?

— Sourough...

— Ah ! (Bender se redressa et Wolff interrompit un instant la désinfection des plaies.) Comment cela ?

— Oui, ils ne sont pas d'accord à mon sujet, Poutra prétend me garder pour lui et Sourough veut me vendre sur le marché des esclaves... (Elle regardait Wolff avec un sourire narquois :) C'est cette mésentente qui nous vaut d'être encore épargnés, il me l'a dit lui-même !

Deux esclaves surgirent de l'obscurité. Ils apportaient une outre pleine d'eau qu'ils jetèrent sur le sable sans autre explication. Puis ils disparurent.

— Jusqu'à présent, c'est 1 à 0 pour nous, dit Wolff, amer. Nous avons de l'eau, ce qui nous permet de laver ces plaies...

— Ensuite, nous apprendrons que nous avons employé toute la ration d'eau qui nous est accordée... alors ce sera 10 à 0 pour Poutra !

Bender frotta avec précaution les croûtes de sable. Le Nubien restait étendu, immobile, sans jeter le moindre cri. Comment un être conscient arrivait à supporter de telles souffrances était un mystère. Bender se rapprocha de la tête du Nubien qui reposait sur le sable :

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il en anglais.

— Noboro.

Les plaies furent nettoyées, autant qu'elles pouvaient l'être dans le dénuement où ils se trouvaient, mais selon les données médicales officielles, tout laissait à penser que ces plaies seraient dès le lendemain enflammées, suppurantes, puantes... et ce serait une mort nauséabonde qui lentement rongerait ce dos, puis tout le corps.

Bender posa la main sur la dernière dose de pénicilline. Wolff comprit ce geste.

— Employons l'onguent destiné aux chameaux ! dit-il. Fouad Abdallah nous paraissait perdu, pourtant il a guéri ainsi. Pourquoi Noboro n'en ferait-il pas autant ?

Ils étendirent une épaisse couche de pommade sur le dos tailladé du blessé et l'enveloppèrent d'un pansement. Ils lui firent boire quelques gorgées d'eau, puis ils le laissèrent seul pour rejoindre Poutra. Wolff avait chargé l'outre sur son épaule. Elle était encore à demi pleine.

La caravane s'était installée pour l'étape. Les feux de bouse flamboyaient, l'odeur de la viande rôtie flottait au-dessus du bivouac. À l'écart des foyers, étroitement serrés les uns contre les autres, surveillés par quatre Arabes, les esclaves mâles restaient accroupis sur le sable. Ils fixaient les Européens, mais leur regard était vide. C'était quelques poignées d'âmes mortes.

On reconnaissait la tente de Poutra à ses vastes proportions et aux deux gardes placés devant l'entrée. Toute proche se trouvait la tente de Sourough, aussi vaste mais sans gardes. Il n'avait pas besoin de gardes du corps comme Poutra, qu'il méprisait parce que ce dernier tenait à la vie. Jamais Sourough n'était allé en Europe, il ne connaissait que l'Afrique, l'Arabie, l'attaque par surprise des villages noirs, le rapt des esclaves traînés sur les sentiers des itinéraires secrets, les caravanes traversant les déserts... Enfant déjà, il prenait part à ces expéditions ; comme adolescent il avait conduit son premier convoi en direction de l'Arabie Saoudite. Il appartenait à la cinquième

génération d'une famille de marchands d'esclaves. Les Sourough n'avaient jamais fait autre chose que de vendre des êtres humains.

— Il vit ! lança Wolff en pénétrant dans la tente de Poutra.

Celui-ci se faisait laver par de jeunes et jolies esclaves ; grand, maigre, mais tout en muscles, il se tenait au centre d'une grande bassine, l'eau ruisselait sur son corps nu. Sans hâte, il s'enveloppa d'une pièce d'étoffe lorsqu'il vit Eve pénétrer aussi dans sa tente.

— Qui donc vit ?

— Noboro...

— Ce tas de charogne a même un nom ! (Il sortit de la bassine, caressa les seins en pointe des jeunes esclaves, puis leur envoya un coup de pied dans les fesses. Elles se dispersèrent, piaillantes, hors de la tente. Poutra s'accroupit sur le tapis.) Vous ramenez de l'eau ? dit-il à Wolff en désignant l'outre.

— Nous ne prenons que le nécessaire.

— Quel orgueil aux portes de l'enfer ! (Il saisit l'outre, la soupesa et fit un petit signe de tête :) Quatre jours d'eau potable ont été gaspillés. Un fumier tel que ce Noboro vaut-il ce sacrifice ?

— Oui. (Wolff jeta de nouveau l'outre en travers de son épaule et prit Eve par le bras :) L'eau était donc vraiment contingentée ?

— Naturellement.

— Je l'avais bien dit ! clama Bender.

— Allons-nous-en...

— Pourquoi ? (Poutra désigna des places où s'asseoir à ses côtés sur le tapis.) Ce n'est pas à vous, docteur Bender, ni à vous, Eve, que j'ai fait cadeau d'un homme, mais à notre jeune idéaliste. Vous êtes mes hôtes.

— Poutra... vous ne comprenez toujours pas, dit Eve d'une voix ferme. Pour nous il n'y a qu'une vie et celle-ci a trois têtes. Si l'on en abat une, les autres périssent aussi. Comprenez-vous enfin ?

— Et le Dr Wolff se plaît à y ajouter une tête de plus, celle d'un Nubien ! Idiots ! Ne voulez-vous donc pas comprendre où vous êtes ? Eve, vous avez connu, il y a six ans de cela, à Hambourg, un certain Shava Poutra... Mais celui-là n'existe plus. (Il se leva d'un bond et serra le drap de bain plus étroitement sur sa personne :) Celui-là est mort en une nuit, une belle nuit de clair de lune... Elle s'appelait Lore... un nom romantique. Lore... je l'ai aimée et lorsqu'un homme tel que moi est épris, les cieux s'entrouvrent... Cette nuit-là, je me suis élevé jusqu'au septième ciel et je décidai de ne jamais plus quitter l'Europe. Votre monde, Eve, s'est rétréci jusqu'à n'être plus qu'un nom, Bert Wolff ! Quant à moi, mon univers s'appelait Lore, seulement Lore. Puis vint le matin où mon amour, où Lore mon univers me dit avec un rire qui me transperça : « Lève-toi, moricaud, et débarrasse-moi le plancher ! »

Poutra baissa la tête. Pour la première fois, un frémissement parcourut son visage dont le masque semblait soudain craquer de toutes parts.

— Ce matin-là, j'ai anéanti Lore, mon univers, je l'ai déchiquetée comme on déchire en mille morceaux une lettre qu'on ne lira plus.

— Mon Dieu ! (Eve appuyait ses paumes sur ses tempes :) Le meurtre de Liselore Benneis ! Voilà six ans... un cadavre de femme nue, mis en pièces jusqu'à n'être plus identifiable !

— C'était moi ! (Poutra respira profondément :) Depuis ce jour, je n'aime plus aucune créature humaine... je les vends. Et voilà que soudain, vous vous trouvez devant moi, Eve, au cœur du désert... Souvenir vivant de cette époque, atroce souvenir, éclatement de toutes les images ensevelies, car je m'étais réfugié auprès de Lore parce que vous, Eve, étiez déjà mariée. Lore vous a remplacée, Eve... et il a fallu que je tue Lore... Me comprenez-vous, à présent ?

— Viens, allons-nous-en, dit le Dr Bender d'une voix étranglée par l'émotion. Poutra, donnez-nous quatre bons chameaux, assez de vivres et d'eau et fermez les yeux pendant vingt-quatre heures... alors vous n'aurez plus de problèmes.

— Non ! Ce serait de nouveau une erreur. Si vraiment vous réussissiez à triompher du désert, vous iriez révéler au monde ce que vous avez vu ici !

— Je vous promets de ne rien dire.

— Je n'ai plus confiance en personne ! Et vous mentez, docteur Bender ! Vous ne sauriez vous taire... en tant que médecin, pour des raisons strictement humanitaires !

— Je reconnais que vous avez raison, Poutra. (Bender haussa les épaules :) Réfléchissez à la manière de résoudre notre problème, je ne saurais vous y aider. Seulement n'oubliez pas que nous sommes ce qu'Eve a si joliment su exprimer, *une* vie qui a *trois* têtes. Quoi que vous fassiez, vous atteindrez toujours Eve !

— Sortez ! dit Poutra à voix basse. Au nom de votre dieu, allez-vous-en ! Tous ! Je me sens devenir comme ce matin-là auprès de Lore... Je pourrais tous vous déchirer sans pitié ! Épargnez-moi cela...

Eve, Wolff et Bender sortirent de la tente.



Leur chevauchée dura six jours et ils se reposèrent pendant six nuits, mais la solitude et le désert les environnaient toujours. Ayant fait halte auprès de deux puits qu'il leur fallut désensabler, ils emplirent leurs outres, laissèrent les chameaux se gonfler d'eau et préparèrent des galettes de farine.

Bender, Wolff et Eve pouvaient se déplacer librement dans le camp. Personne ne gênait leurs gestes, mais personne ne se souciait d'eux. Ils puisaient leur eau, recevaient d'un Arabe au regard sombre leur ration de semoule, de dattes, de viande, cuisinaient leurs repas dans un vieux chaudron bosselé et ne voyaient Poutra que de loin.

Au cours de ces six jours, la caravane perdit dix-neuf esclaves. Ils restèrent simplement couchés sur le sable. Ils se dessécheraient rapidement. Jalons squelettiques d'une caravane venue du néant et disparue dans le néant.

Noboro retrouvait la santé. C'était un fait qui mettait le Dr Bender hors de lui :

— Je ferai analyser cette pommade ! répétait-il. Les plaies se referment comme par magie ! Aucune suppuration n'apparaît, c'est incroyable !

Au cours de la septième nuit, le camp fut arraché à son sommeil. Des cris d'alarme emplirent la silencieuse nuit du désert. Des lampes de poche, des torches s'allumèrent ; un Arabe bondit à l'intérieur de la tente des Européens, envoya un coup de pied dans l'estomac de Bender et une autre ruade dans les côtes de Wolff.

— Allez trouver le Sahib ! rugit-il. Vite chez le Sahib !

Noboro restait couché. Il se contenta de tirer la couverture sur sa tête. Depuis qu'il avait retrouvé la vie, il se comportait comme un chien fidèle à l'égard du Dr Wolff... sans cesse à ses côtés, toujours prêt à le servir, à le protéger ; et il était tout le contraire de ce que Poutra avait prédit : il ne mangeait que ce que laissait Wolff et même, il économisait encore quelques reliefs qu'il enfouissait dans de petits sacs qui ne le quittaient jamais.

Mais à présent, il se repliait sur lui-même et restait tapi sous sa couverture.

Les guerriers formaient une masse mouvante autour de la tente de Sourough. Poutra criait comme un fou et lorsque parurent Bender, Eve et Wolff, un passage s'ouvrit devant eux.

— À présent, j'ai besoin de vous ! leur cria Poutra lorsqu'ils s'approchèrent de lui. Dépêchez-vous ! On a attaqué Sourough, on lui a planté un poignard dans la gorge !

*

Amil Sourough était étendu sur le tapis dans une attitude étrangement contractée. Bender et Wolff n'eurent pas besoin de l'examiner pour constater qu'il était mort. Sa tête nageait dans une mare de sang et lorsque Poutra avait crié que l'on venait de planter un poignard dans la gorge de Sourough, c'était une image singulièrement

faible. La gorge de l'Hindou était touchée sans doute, et c'était ce que Poutra avait dû voir d'abord. Mais lorsque Wolff rejeta le haïk de soie dont Sourough était enveloppé, le spectacle qui s'offrit à lui réclamait des nerfs solides.

Le poignard, après avoir pénétré la gorge, avait tranché tout le sternum jusqu'à l'estomac. L'assassin avait dû frapper avec une violence inouïe. Il avait fendu sa victime presque sur la moitié de sa hauteur. Wolff recouvrit Sourough et tira l'étoffe de soie sur le visage pétrifié dans une expression d'indicible étonnement. Bender se tenait derrière lui et se tourna vers Poutra. L'Hindou baissait la tête, mais derrière les fentes de ses paupières étincelaient ses pupilles noires et glacées.

— Vous n'avez plus besoin de médecin pour lui, Poutra, dit Bender d'un ton sec. Mais il se pourrait qu'on veuille vous réserver le même sort... aussi devriez-vous vous souvenir que tout a son prix, surtout votre propre vie !

— Un assassin est parmi nous, dit Poutra sourdement, un chien puant...

— C'est vous qui le dites ? Vous ? (Wolff se releva, puis il frotta avec du sable ses mains tachées de sang.)

— Le cas de Lore était différent.

— Savez-vous pourquoi ceci est arrivé ? Il y a autour de vous mille raisons de tuer et chacune de ces raisons serait plus explicable que l'assassinat de Lore.

— Vous voulez dire les esclaves ? C'est impossible, ils sont parqués autour du feu de camp, ils n'ont pas de couteau, jamais ils n'auraient pénétré dans la tente. Ce meurtre a été accompli par un homme en lequel Sourough avait confiance...

— Si vous vous regardiez dans une glace, Poutra..., jeta Bender sèchement.

Poutra se retourna violemment :

— J'aimerais vous faire fouetter à mort pour avoir osé cette insinuation ! hurla-t-il.

— Ça ne ferait qu'aggraver votre cas, diminuer vos chances de survie.

Bender sortit de la tente, suivi de ses compagnons. Dehors, les Arabes formaient un cordon protecteur et interdisaient aux autres hommes de la caravane d'approcher à moins de dix mètres. Eve aussi se trouvait retenue et, à la vue de Wolff et de Bender, elle cria :

— Ils ne me laisseront pas passer, Bert ! Qu'est-il arrivé ?

— Épargnez-lui ce spectacle, dit Poutra à mi-voix.

Wolff lui répondit par un signe d'acquiescement et cria en direction d'Eve :

— Plus tard, Eve ! Tout va bien pour nous !...

— Mais pas pour vous, Poutra, insista Bender avec un large geste en direction du camp. Cela vous appartient en totalité, à présent. Un héritage maudit ! N'avez-vous pas peur ?

— Non ! (Les paupières de Poutra se crispèrent de nouveau. Bender, qui le regardait, voyait qu'il mentait et qu'il était plein d'effroi, cherchant en vain qui pouvait avoir tué.) Je trouverai l'assassin !

— Alors, bonne chance !

— Quelqu'un l'aura vu !

— Vous savez aussi bien que moi que nul ne l'a vu. Vous n'avez pu repérer sa trace qu'au fond de la tente. La toile a été soulevée sur l'un des piquets. Il a dû pénétrer à la manière d'un serpent. L'homme a rampé sur le sable jusqu'ici ; cela se voit nettement. (Bender s'écarta ; quatre Arabes emportaient le cadavre de Sourough enveloppé dans une couverture.) Vous pouvez vous entourer désormais de gardes, Poutra... la peur demeurera. Votre assassin est peut-être même parmi vos gardes ! Pouvez-vous deviner ce qui se passe dans les cerveaux de ces individus ? Vous n'aurez pas de paix avant d'avoir atteint votre destination.

— Erreur, docteur. (Poutra souriait, mais c'était plutôt un rictus de bête fauve, qui métamorphosait totalement son visage jusqu'alors impassible.) Jamais plus, je ne dormirai seul ! Vous, le Dr Wolff, Eve et ce Noboro me servirez de boucliers !

— Évidemment, c'est une idée, constata Bender, cassant. Mais vous raisonnez mal, on n'en veut pas à nos têtes. Celui qui s'intéresse à vous nous considère comme des créatures négligeables. Réfléchissez mûrement à la question !

— Vous allez tout de suite plier bagage ! Tout de suite ! (Poutra lança à ses hommes quelques paroles aux résonances rauques. Quatre d'entre eux coururent jusqu'à la petite tente des Européens où Noboro reposait toujours sous sa couverture et tremblait doucement.) Tant que je vivrai, je vous promets la sécurité, ajouta Poutra. Ce qui arrivera après moi, vous ne pouvez que vous en douter. Nous comprenons-nous, docteur ?

— Comme deux interlocuteurs qui, armés d'un cornet acoustique, se hurlent aux oreilles !

Poutra retourna à sa tente la tête haute, mais intérieurement il cherchait une cachette où enterrer sa peur. Bender le suivit du regard et passa son bras sous celui de Wolff :

— J'ai semé dans son âme une graine vénéneuse, dit-il presque joyeusement, et celle-ci grandira, grandira, comme l'arbre des contes de fées.

— Avez-vous une idée en ce qui concerne l'auteur du crime ?

Wolff, d'un signe de tête, désigna leur tente. Les Arabes en

revenaient avec le maigre bagage des trois amis. Derrière eux, Noboro courait comme un singe géant, les bras pendants, la tête rentrée dans les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée, reprit Bender, mais à présent la peur ne le quittera plus. S'il est prêt à accueillir dans sa tente Noboro pour qui il n'éprouvait jusqu'à présent que dégoût et mépris... c'est que, derrière la façade de son orgueil, tout s'est effondré en lui.



Au cours de la même nuit, Amil Sourough fut enseveli dans le sable. Il n'y eut guère de cérémonie : un trou dans le désert, une couverture sur son corps ; c'était l'effacement absolu.

Le Dr Bender se tenait auprès de Poutra devant la fosse. Avec méfiance, l'Hindou observait ses gardes du corps alignés en face de lui de l'autre côté de la tombe.

« L'assassin est parmi eux, pensait Poutra, il me regarde et il sait déjà quand il frappera... »

Il éprouvait un sentiment infiniment plus cruel que la peur.

Wolff, Eve et Noboro étaient restés sous la tente de Poutra ; on avait déployé leurs couvertures et leurs tapis dans un coin et le Nubien restait accroupi, le visage figé et sans expression, ses deux mains posées sur les quelques loques qui couvraient son corps. Soudain, il se pencha en avant, glissa une main sous ses hardes et jeta un couteau devant Wolff, sur le tapis. La lame en était légèrement recourbée, très soigneusement effilée et tellement tranchante qu'on eût pu s'en servir pour couper des rames de papier. Elle portait des taches de sang séché.

Eve jeta un cri étouffé et Wolff appuya aussitôt sa main sur sa bouche. Mais lui aussi était secoué d'un tremblement :

— C'est toi, Noboro ? bégaya-t-il.

— Oui, Sahib, dit-il en un anglais rudimentaire et haché, mais d'une voix étrangement musicale. Sourough voulait tuer Poutra et vendre ta femme sur le marché de Radifah... Ils en ont parlé et je les ai entendus. Il voulait tuer Poutra demain. J'ai dû faire vite...

Wolff articula péniblement :

— Où as-tu pris ce couteau ?

— Au cuisinier. Je l'ai aiguisé contre des pierres durant quatre nuits. Personne ne m'a vu. (Il regardait Wolff avec fierté, comme s'il s'attendait à être complimenté. Voyant que Wolff se taisait, il baissa la tête et ouvrit ses mains, en un geste qui exprimait sa complète soumission :) Tue-moi, Sahib...

Avant que Wolff eût pu lui répondre, ils entendirent Bender et

Poutra qui revenaient. Eve se pencha et prit le couteau sanglant qu'elle cacha sur elle. Elle frémissait de tout son corps et se détourna afin que Poutra ne puisse voir son visage décomposé.

— À présent, nous voici devenus une « communauté », dit Poutra en s'asseyant sur son tapis. J'ai observé cette meute... chacun serait capable de me fendre en deux...

Il considéra le Nubien et son visage exprima un profond dégoût :

— Non ! ce tas puant doit sortir d'ici, il me coupe le souffle ! Qu'il dorme sur le seuil !

Noboro jeta un regard de chien soumis vers Wolff. Celui-ci approuva d'un signe de tête et le Noir rampa silencieusement vers la nuit. Il ne resta de lui qu'une petite trace s'étirant sur le sable. Bender la regarda fixement, puis il tourna vers Wolff des yeux pleins d'horreur. Wolff lui répondit par un imperceptible signe de la tête. Poutra, bien trop obsédé par ses craintes, ne remarqua rien. Bender se mit à arpenter l'intérieur de la tente d'un pas nerveux, ce qui lui permit d'effacer la trace laissée par le Nubien. Mais l'horreur resta dans son regard.

Plus tard, vers l'aube – Poutra dormait au centre de la tente – Bender se pencha vers Wolff :

— Il ne peut tout de même pas nous ouvrir à coups de couteau le chemin de la liberté, c'est de la démente ! dit-il.

— Sourough voulait tuer Poutra et vendre Eve...

— C'est ce que l'on appelle « complicité » ! (Bender soupira tristement :) C'est ainsi ! On doit être reconnaissant à ce démon nubien, même s'il est un assassin. En tout cas, nous voilà pourvus d'un laissez-passer qui durera autant que la peur qui habite Poutra !

— Il ne nous mène que jusqu'à Radifah : c'est le marché des esclaves.

— Quand y serons-nous ?

— Dans neuf jours.

— Beaucoup de choses peuvent se passer d'ici là ; neuf jours de répit...

*

Et il se passa beaucoup de choses. Dans la même nuit déjà, deux des Arabes furent assassinés, parmi ceux qui gardaient les chameaux de selle. L'un fut étranglé à l'aide d'une cordelette, l'autre fut poignardé avec le coutelas que portait sur lui la première victime.

En silence, sans laisser la moindre trace.

Une ombre parcourait le camp et assassinait...

Mort aussi muette que le désert qui les enveloppait.

Poutra cria et cria... croyant soulever une tempête qui serait comme la réponse des cieux, mais ce n'était que sa peur nue qui s'exprimait ainsi. Les Arabes devinrent comme transparents, irréels. Ils ensevelirent leurs morts, prièrent Allah pendant des heures et lui confièrent leur chagrin.

La caravane ne devait pas interrompre sa marche. Poutra courait en tous sens, donnant l'ordre de lever le camp... personne ne l'écoutait plus. Même lorsque, prenant des mains d'un gardien d'esclaves son fouet à lanières en peau d'hippopotame, il frappa un groupe de ses guerriers arabes, il ne réussit qu'à se faire obéir de mauvais gré !

— C'est épouvantable, dit Bender ce jour-là en s'adressant à Eve et à Wolff, il est évident qu'il veut ouvrir notre route en tuant tout ce qui entraverait notre retour à la liberté. Peut-être est-ce la seule possibilité de survivre, mais elle est atroce !

Il se retourna. Derrière eux, Noboro suivait sur un vieil animal de bât. Énorme masse noire et luisante sous le soleil...

Poutra, sur son chameau, passa le long de la caravane. Il allait et venait sans trêve, car il dirigeait à présent lui-même la file d'esclaves à travers le désert. Quatre fois par jour, la caravane faisait halte. Les Arabes s'affalaient sur leurs tapis de prière, le front contre le sol, appelant sur eux la grâce d'Allah.

— Encore huit jours jusqu'à Radifah, dit Bender à Poutra, peu avant la venue de la nuit. Vous ne tiendrez pas le coup, Poutra, vous arriverez complètement fou sur votre marché aux esclaves !

— Vous serez tous frappés de folie ! répliqua Poutra. (Il arrêta son chameau et se pencha vers le Dr Bender. Ses yeux brillaient de rage :) J'ai deux mitraillettes, dit-il d'une voix frémissante, d'abord j'anéantirai ces punaises noires, puis les autres, puis vous trois... doutez-vous que je resterai seul ?

— Oui, j'en doute ! rétorqua Bender, satisfait de pouvoir répondre ainsi. Il est impossible que vous surviviez, Poutra... car vous êtes seul au milieu de deux cents bêtes hostiles. Je ne vous excepte pas du lot ! Vous n'y parviendrez jamais, Poutra ! Jamais !

La nuit suivante donna raison à Bender. Malgré la garde renforcée, il fallut ajouter trois nouvelles victimes à la liste. C'étaient les trois gardiens du trou d'eau de Bou Djamal, le puits le plus misérable de leur randonnée.

Lorsqu'on découvrit les cadavres au matin, les esclaves firent exploser leur joie. La masse noire, si morne jusqu'alors, reprit vie, se mit à chanter, tandis que les gros fouets s'abattaient sur elle. Mais nullement impressionnés par les coups, ni par le sang qui jaillissait sous les lanières cinglantes, les esclaves dansaient sur place avec des balancements syncopés. C'était un chœur infernal, une danse triomphale, à faire s'effondrer les cieux, que ce chant arraché à cent

âmes mortes, ressuscitées dans la souffrance.

Silencieux, impénétrable, Noboro restait modestement accroupi derrière Wolff. Il était toujours derrière son sauveur, ombre massive de son maître bien-aimé.

Eve n'avait plus le courage de le regarder. « Quel être effrayant ! pensait-elle seulement, un homme qui assassine par gratitude ! Il tue sans remords pour nous sauver ! »

Poutra s'était effondré, ces derniers jours. L'œil cave, la main tremblante, il chevauchait aux côtés du Dr Bender et développait des plans tels que seul peut en concevoir un homme dont la peur a détruit la raison.

— Vous survivrez, docteur, dit Poutra avant la troisième étape de nuit. J'ai bien réfléchi : seul, je ne suis rien, mais avec vous, le Dr Wolff, Eve et mes armes, nous pouvons les tenir tous en respect et les anéantir. Je vous donne ma parole d'honneur que vous-même, le Dr Wolff et Eve serez sauvés si vous m'aidez à me débarrasser de cette caravane. D'abord, les Arabes et les caravaniers... puis les diables noirs. Si cette nuit, nous tirons sur eux tous en même temps, il ne nous restera plus sur les bras que les esclaves. Or ceux-ci sont entravés et ne représentent pas un problème !

— Poutra, vous êtes fou !

Bender le distança, mais Poutra le rattrapa et s'empara de ses rênes.

— Ce sera votre liberté, Bender ! rugit-il, et la survie d'Eve !

— Assassinez donc tout seul, dit Bender froidement, vous en avez l'habitude. D'ailleurs, nous n'avons plus besoin de votre caution, « l'esprit meurtrier » travaille contre vous avec trop de précision...

Au cours de cette troisième nuit, les feux de camp ne s'éteignirent pas. Personne n'osait dormir, on sommeillait d'un œil, sans cesse prêt à bondir, les armes à portée de la main. Poutra était accroupi devant sa tente, les deux docteurs assis auprès de lui ; il gardait sa mitraillette en travers de ses genoux. Seule, Eve avait la permission de dormir sous la tente... et Noboro était couché, enroulé dans sa couverture, contre la paroi de toile.

De nouveau, trois Arabes furent égorgés dans la grisaille de l'aube, alors qu'ils faisaient une ronde autour des chameaux de bât. Une ombre noire gigantesque les assaillit et, avant qu'ils eussent jeté un cri, leurs cœurs éclatèrent.

Au matin, Poutra se trouva seul devant ses esclaves. Son escorte arabe, ou plus exactement ce qui en restait, avait déposé les trois nouveaux cadavres aux pieds de Poutra, puis s'était élancée sur ses chameaux et avait pris le trot. En hurlant, Poutra courut après les fugitifs. Il tira en l'air, puis visa un ou deux cavaliers, mais il n'intimidait plus personne et n'en atteignit aucun ; il tremblait de tout

son corps. Pâle, s'appuyant sur son arme, il retourna dans sa tente. La masse sombre des esclaves entravés avait repris ses chants et ses piétinements. Les femmes frappaient leurs mains en cadence en jetant des modulations stridentes. On eût dit que l'enfer gagnait le désert.

— Qu'en dites-vous, Poutra ? demanda le Dr Bender. (Eve se trouvait entre Wolff et lui.) Vous voici seul ! Seul à la tête de cent trente esclaves ! Donnez-moi votre arme, la plaisanterie a assez duré !

— Pas encore. (Poutra eut un sourire cruel. Ses dents de fauve étincelèrent. Il considérait d'un regard brûlant la forêt ondoyante des têtes noires chantant leur joie :) À présent, vous allez avoir un exemple de la manière dont, sans remords, on appuie le doigt sur la détente ! Après quoi, nous reprendrons notre conversation ! (Il regarda Eve, s'inclina et reprit :) Fermez les yeux, bouchez-vous les oreilles... la survie est toujours la phase la plus impitoyable d'une existence.

Il se détourna et éleva son arme. Les esclaves chantaient toujours, leurs pieds martelaient le sol, les femmes rythmaient la danse.

— Cent trente cibles, cent trente coups au but...

— Vous tirerez deux coups, dit Bender d'un ton glacial. Poutra, c'est votre propre vie que vous tenez au bout du canon de votre arme !

Avec un cri sourd arraché à son désespoir, à sa rage, à sa peur, Poutra tourna son arme le canon en l'air.

Au même instant, dans un éclair éblouissant, sans bruit et avec une force qui envoya Poutra rouler dans le sable, la mort vint le frapper. Poutra n'eut pas le temps de tirer : le couteau, patiemment et clandestinement affûté des deux côtés de sa lame sur les pierres du désert, pénétra avec précision dans sa cage thoracique et traversa son cœur. Poutra n'eut qu'une dernière convulsion, puis son corps se détendit ; seules ses mains serraient encore sa mitraillette, ultime et vain recours.

Noboro surgit de l'arrière-plan. Gigantesque, le visage immobile, roc noir et poli, comme frotté par les siècles. Eve cacha son visage contre la poitrine de Wolff. Bender se tenait raide devant le mort, les mâchoires agitées de crispations nerveuses. Le corps était tombé exactement à ses pieds et les yeux grands ouverts semblaient le dévisager comme pour lui crier : « Docteur, j'ai besoin de vous ! Je vous garantis la vie ! »

— Sahib, dit Noboro, conduis-nous à la côte...

Les esclaves s'étaient tus soudain ; leurs chants, leurs danses avaient cessé avec le coup de couteau de Noboro. La conjuration noire de la peur, de l'espoir, de la méfiance, de l'endurance s'était refermée. Les Arabes étaient partis. Noboro les avait vaincus, mais que feraient maintenant les Blancs ?

Le Dr Bender se baissa et prit la mitraillette des mains crispées de Poutra. Le cran de sûreté avait été retiré, elle était prête pour le tir.

Noboro rentra sa grosse tête ronde entre ses épaules et s'assit dans le sable près du mort.

— Voilà une situation diabolique, dit Bender d'une voix rauque. (Et il caressa les cheveux d'Eve qui pleurait contre la poitrine de Wolff :) Il faut l'affronter ; mais c'est bien la première fois que j'hérite d'une caravane d'esclaves. Qu'en faire ?

— D'abord, libérer ces pauvres diables de leurs entraves et ôter les carcans du cou des « coupables ». (Wolff entoura Eve de ses bras :) Puis nous retournerons vers la côte, comme l'a dit Noboro.

— Avez-vous la carte en tête, Wolff ? Devinez donc le nombre de kilomètres qu'il nous faudra parcourir.

— Que ce soit vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest, c'est pareil, nous sommes au centre de l'enfer... Où que nous allions, nous ne pouvons que gagner et non pas perdre. La côte est bien la zone la plus sûre. À l'intérieur du pays, on attend la caravane des esclaves razziés en Afrique. S'il fallait nous battre contre les tribus arabes, quelles chances aurions-nous ?

— Aucune, Wolff.

— En revanche, sur la côte, nul n'osera plus nous retenir, il nous faut donc pousser jusqu'à l'océan !

— Ce qui veut dire qu'une discipline de fer doit régner parmi ces esclaves qui n'ont appris qu'à obéir. (Bender parcourut du regard la masse des Noirs dont les deux cents paires d'yeux (un peu plus même) l'observaient. Têtes dont la seule pensée était la liberté !) Vous doutez-vous de ce que cela signifie, mon ami ?

Wolff eut un geste hésitant. « C'est une fatalité démoniaque, pensait-il. Nous recouvrons la liberté grâce à une dizaine de meurtres et à quoi nous sert cette liberté ? À faire de nous des gardiens d'esclaves. C'est un comble ! »

— Rien n'est donc changé ? dit-il amer.

— Vous êtes encore bien jeune, Wolff ! (Bender se pencha pour arracher le couteau fiché dans la poitrine de Poutra :) Si jeune que vous êtes horrifié lorsque vous voyez soudain la vie telle qu'elle est ! Pleine d'une atroce ironie ! Ce que vous découvrez ici a lieu sur « une grande échelle » journallement, et ça s'appelle la politique ! Croyez-vous qu'il me plaise d'être devenu chef d'une caravane d'esclaves ? On nous a imposé cette croix et nous voilà plongés dans le sang et les larmes. Que croyez-vous qu'il arrivera si nous tranchons à présent les liens de ces malheureux ? Dois-je vous le dire ? Ils se ruèrent sur les chameaux de bât et pilleront tout, avaleront en un rien de temps le contenu des outres, ils feront une orgie...

— Faut-il leur en vouloir, Bender ?

— Certainement pas. Mais que pensez-vous qui succédera à cette libération de leurs instincts ? Une « gueule de bois » exemplaire, aux

dimensions de la forêt africaine, puis une peur plus formidable encore, la grande peur des survivants : la faim, la soif, le combat d'homme à homme. Ils se massacreront, afin d'avoir une chance de plus d'atteindre la mer ! Rien au monde n'est plus égoïste, plus infâme qu'un être humain qui a peur.

Wolff serra Eve plus fort contre lui et abaissa son regard sur Noboro. L'immense Nubien restait accroupi dans le sable.

— Expliquez-lui ça, Bender, dit-il.

— Peut-être le comprendra-t-il.

Bender s'approcha de Noboro. Le Noir releva la tête. Ses yeux mendiaient un peu de pitié. Ce fut une révélation si brusque que Bender en resta muet.

— Noboro, dit-il enfin en anglais, nous sommes libres, mais si j'ôte les entraves de tes frères, ils détruiront tout pour atteindre la mer.

— Je sais, Sahib.

— Explique-leur qu'ils recevront plus de nourriture et plus d'eau. Qu'ils retrouveront bientôt leur liberté, mais qu'ils resteront esclaves jusqu'à la côte ! Dis-leur que jusqu'à présent ils ont été entravés pour être vendus comme des animaux, et qu'ils restent entravés à présent pour redevenir des hommes.

— C'est tellement absurde, dit Wolff, que c'est à peine supportable.

— Eh bien, gueulez si vous voulez, mon cher Wolff. (Bender serra la mitraillette sous son aisselle.) Croyez-moi, j'ai encore plus peur que vous de l'issue de cette aventure, mais cette responsabilité nous a été imposée et il s'agit présentement de penser et d'agir avec logique. Noboro... (Il toucha le Noir du bout de son pied et celui-ci se redressa de toute sa taille. Le soleil se reflétait sur sa peau luisante.) Va les trouver et dis-leur que nous nous mettons en route dans une heure.

Noboro s'en fut lentement vers la masse des Noirs. On voyait combien cette démarche lui coûtait, à croire qu'il allait affronter la colère céleste.

— Venez, dit Bender d'une voix sourde, il faut ensevelir Poutra. Eve, lâchez donc Wolff. Dans le désert, les manifestations d'affection, même si elles sont émouvantes, sont plutôt déplacées. Je vous garantis que ce qu'il nous a fallu supporter jusqu'à présent n'est que de la petite bière comparé au tord-boyaux qu'il nous faudra encore avaler !

Ils saisirent Poutra par sa djellaba et le traînèrent dans le sable jusqu'à un contrebas où ils pourraient l'ensevelir. Ce n'était qu'une inhumation symbolique... le premier vent de sable découvrirait le cadavre de Poutra, puis le recouvrirait, selon son caprice, ne lui accordant qu'un repos instable au sein du grand silence des siècles. Le vent jouerait avec son squelette, le soleil blanchirait ses ossements et peut-être, au bout d'un millénaire, se métamorphoseraient-ils en sable. Car cette partie du monde était la création la plus accomplie du

Seigneur.

Le désert, disent les Arabes, est l'orgueil de Dieu.

Tandis qu'Eve et Wolff terminaient l'ensevelissement de Poutra, Bender rejoignit Noboro.

Il avait eu une palabre avec ses semblables. Ceux-ci le contemplaient avec cet air borné qu'ils opposaient aux injonctions de Poutra et de Sourough. Ils ne comprenaient pas qu'on voulût les protéger d'eux-mêmes... ils comprenaient seulement qu'ils resteraient des esclaves jusqu'au moment où ils atteindraient la mer.

Quand ? Où était la mer ? Qui vivrait encore ? Les nouveaux chefs blancs avaient promis plus d'eau et de nourriture. Serait-ce de nouveau un mensonge ?

— Nous pouvons partir, Sahib, dit Noboro.

Il saisit la main de Bender d'un geste vif et la baisa avant que Bender ait pu la lui arracher. Me voilà aimé d'un assassin ! pensait-il. Mais nous lui devons de vivre. Quelle situation d'horreur ! »

De la dune revinrent Eve et Wolff. La sueur inondait leurs visages et leurs poitrines, et c'était à se demander comment des corps aussi déshydratés pouvaient encore transpirer ainsi.

La voix éclatante de Noboro domina le tumulte qui se propageait parmi les esclaves. Noboro avait libéré dix hommes et ceux-ci restaient comme figés sur place, ne comprenant pas encore qu'ils n'avaient plus d'entraves ; ils eurent un large sourire lorsque Bender se mit en selle et fit se relever son chameau.

— Ils feront marcher les chameaux, car ils les connaissent, Sahib ! Ils ont promis d'obéir et ils n'ont pas d'armes.

— Une planche suffit... une cordelette... tu l'as prouvé, Noboro...

Bender abaissa son regard vers la caravane. Cent trente esclaves, vingt-deux chameaux de bât, quatre chameaux de selle... et quelque part, là-bas, la mer. Et, entre elle et eux, des centaines de kilomètres de sable chaud, de soleil meurtrier, de vent cinglant, de froid nocturne, la peur de mourir de soif, la panique inavouée de n'être pas parmi les survivants.

— Nous n'arriverons jamais, Noboro, dit Bender à mi-voix.

— Nos pieds courent tout seuls, Sahib.

Le gigantesque Nubien fit un geste. Les dix hommes libérés bondirent vers les chameaux de bât et les firent se relever. Noboro passa dans les rangs des prétendus coupables et leur ôta leurs carcans de bois. Ceux qu'il libérait le couvraient de caresses. Les femmes se remirent à chanter en frappant dans les mains.

— Je propose, dit Wolff à Bender, de répartir les femmes sur les chameaux de transport. Et les plus affaiblis parmi les hommes pourront se suspendre aux flancs des bêtes et se laisser traîner... Qu'en pensez-vous ?

— Bonne idée, Wolff.

Bender trotta sur sa monture jusqu'au groupement d'esclaves qui se formait en colonne de marche dans le même ordre que les jours précédents. Quatre de front, sur les côtés les « forts », à l'intérieur de la colonne, les faibles, les malades. Dans les dernières heures du jour, leurs camarades les portaient sur leurs mains et leurs bras croisés.

Eve se tenait debout contre un chameau et s'appuyait à la croix placée sur le devant de sa selle. Ses longs cheveux flottaient dans le vent. Épaisse comme la poudre d'un maquillage maladroit, la poussière jaunâtre du désert recouvrait son visage.

De l'autre côté du chameau se tenait Wolff. Il avait posé la petite carte donnée par Salim sur le dessus de la selle. Il se livrait à un calcul morose, cherchant à se rendre compte du temps qu'il faudrait à un être humain pour capituler devant le vent, le soleil, le désert.

— Quelle distance jusqu'à la côte ? demanda Eve.

— Presque cinq cents kilomètres... Qui sait où nous sommes actuellement ? (Il posa le doigt sur un point de la carte :) Voici Radifah, où nous devons être vendus. Comptons pour l'atteindre encore six jours de marche, nous nous trouvons actuellement à peu près là, où la carte est blanche... Si nous marchons droit au sud, nous devrions atteindre au bout de cent trente kilomètres le Wadi Ramah. Ce lit desséché d'un cours d'eau forme une route naturelle jusqu'au Wadi al Masilah, le premier fleuve aux eaux abondantes que nous puissions atteindre. (Il replia lentement la carte :) Si nous réussissons, nous aurons le droit de vivre : ce fleuve se jette dans la mer.

— Nous y arriverons, n'est-ce pas, Bert ? demanda Eve. (Ses mains par-dessus la haute selle cherchaient les mains de Wolff. Leurs doigts s'enlacèrent, ils se regardèrent au fond des yeux :) Dis-moi la vérité, chéri !

— Non, dit-il en baisant le bout de ses doigts, nous n'y parviendrons pas, c'est impossible avec cent trente esclaves. Seuls, peut-être.

Elle le dévisagea de ses yeux grands ouverts :

— Qu'en dit Bender ?

— Il est sans illusions. (Wolff dirigea son regard vers le Dr Bender qui, aidé de Noboro, départageait les esclaves et dirigeait les plus faibles vers les chameaux de bât.) Je sais ce que tu penses en cet instant, Eve. J'y ai songé moi-même. C'est une pensée digne d'un cannibale : nous pouvons tous les trois nous enfuir nuitamment sur nos chameaux, laissant à Noboro le soin de conduire ses camarades... Mais ce serait les condamner tous à mort.

— Auraient-ils les mêmes scrupules, s'ils étaient à notre place ?

— Certainement pas. Mais un acte de cruauté reste ce qu'il est, même si l'on suppose qu'il pourrait être commis par d'autres.

— Je t'aime, dit Eve, et je ne veux plus penser à autre chose... Je voudrais vivre éternellement, Bert.

Elle retira ses doigts, se mit en selle, la main posée sur la haute croix de cuir. Le chameau attendait un signe pour se relever.

— Bert, dit-elle tout bas, Bert... (Elle parlait avec exaltation, comme un aveugle qui vient de recouvrer la vue :) Bert... nous devrions quand même essayer de nous en aller, seuls tous les deux... Bert, je t'en supplie...

Il fit un léger signe de tête :

— Je poserai la question à Bender, il comprendra.

Le chameau d'Eve se releva et elle le dirigea vers le rassemblement des esclaves. Elle savait qu'il mentait.



Pendant vingt-deux jours, la caravane avançait dans les sables, à travers la chaleur infernale.

Vingt-deux éternités surmontées victorieusement.

Les femmes étaient entassées sur les chameaux de charge, les malades se laissaient traîner, suspendus aux sangles. Des nuages de sable les entouraient comme un brouillard mais, lorsque venait le crépuscule et qu'ils se laissaient tomber, épuisés, dans le sable, c'était l'eau qui les ramenait à la vie, tandis que les dattes et les galettes de farine leur fournissaient pour le jour suivant une surprenante vigueur.

Les plus robustes parmi les hommes, avec à leur tête le gigantesque Noboro, suivaient à pied les chameaux. Ils chantaient en chœur par moments, oubliant leurs pieds douloureux qui semblaient avancer seuls, laissant sur le sable chaud des empreintes que le vent effacerait comme on souffle des miettes sur une table. À la mer ! À la mer !

Où est la mer ?

Vingt-deux journées d'enfer et l'on vivait encore !

— Ce qu'un homme peut endurer est inouï, dit Bender un soir, au retour de sa tournée habituelle dans le camp. Vingt-neuf de nos lascars devraient, selon les principes de la médecine, être déjà morts... Mais ils suivent toujours... Cela me rappelle Stalingrad, où quatre-vingt-dix mille morts-vivants privés de nourriture déferlèrent pendant des semaines par la glace et la neige et le gel, à travers la steppe, grattant le sol pour atteindre l'herbe ensevelie, ou faisant de la soupe avec les sabots des chevaux morts... et survivant toujours. Stalingrad, est-ce pour vous une réalité concrète, Wolff ?

— Pour en avoir entendu parler. Je suis né à cette époque. Aujourd'hui, on appelle cela de la démence !

— Wolff ! Nous connaissons précisément une situation de ce

genre ; seulement pour nous il s'agit de sable et de soleil... Les soldats de ce temps-là se métamorphosaient en blocs de glace... tandis que nous, nous nous ratatinons sous le feu du ciel. (Il se pencha en avant. Wolff s'était remis à étudier la carte ; Eve, à genoux devant le feu, préparait le thé. Ils avaient trouvé dans les chargements de Poutra quantité de blocs de thé compressé.) Retrouvez-vous notre direction ? Selon la carte, nous devrions être arrivés depuis longtemps au Wadi Ramah !

— Peut-être ne faisons-nous que tourner en rond ?

Bender eut un âpre rire :

— Oui, en cercles concentriques... cent trente bêtes aveugles tournant en un manège gigantesque. Allons, cachez-moi ce papier, vous m'énervez avec votre carte ! À mon avis, nous avons constamment marché vers le sud.

— Et cela pendant vingt-deux jours ? Il y a un bon moment que l'erg aurait dû se muer en désert de cailloux ! Des chotts s'étendent par là...

— Foutez-moi de côté ce tracé imbécile ! cria soudain Bender. Si nous tournons en rond, que ce soit du moins sans avoir à contempler la démonstration de notre bêtise !

Vers minuit, il y eut soudain une sonorité dans l'atmosphère, une sonorité tout à fait étrangère au silence minéral du désert. Bender, Wolff et Eve rampèrent hors de la tente, et regardèrent le ciel.

— Ça peut être n'importe quoi, hormis un orage ! Avec un ciel aussi clair ! (Wolff retint son souffle.)

— On dirait le bruit d'un moteur, fit observer Eve. (Et soudain elle leva les bras :) Un avion ! un avion ! N'entendez-vous pas le moteur ?

Elle se jeta au cou de Wolff, s'agrippa à sa nuque, riant et pleurant à la fois.

— Elle a raison, que diable ! rugit Bender. (Le ronronnement se rapprocha, devint un vrombissement puissant qui déchira le ciel nocturne.) Allumez des feux ! Et jetez dans les flammes tout ce que vous trouverez ! Noboro ! Il faut qu'ils nous voient ! Dépêchez-vous !

De tous côtés de petits foyers brillèrent. Deux couvertures enflammées furent brandies par six hommes comme des torches géantes.

— Relevez la direction exacte d'où est venu l'avion ! cria Bender en courant vers les feux. Wolff, sacrifions notre tente, incendiez-la ! Mon Dieu, je sens l'odeur de la vie...

Lorsque l'avion se trouva au-dessus d'eux à la verticale, hanneton grésillant, aux clignotants verts et rouges, il y avait au sol, dans le désert, cent trente êtres humains qui dansaient une sarabande du feu, ivres de joie, les bras levés vers le ciel, tenant chacun à la main un objet qui brûlait. Torches douées de vie, criant, riant, titubant de

bonheur.

— C'est une retraite aux flambeaux ? cria Bender qui s'approchait en chancelant. (Il tenait au bout d'une canne deux linges enflammés provenant des réserves de Poutra.) Personne n'a jamais salué la vie de cette manière !

Cette joie dura exactement sept minutes.

Ce fut le temps que prit le petit avion pour surgir à l'horizon et disparaître à l'autre bout du ciel... Seul, le ronronnement du moteur dura encore un peu, puis tomba le silence, comme un claquement de porte qui se referme sur des condamnés à perpétuité.

— Ce n'est pas possible ! cria Bender en jetant le fusil de Poutra. (Avec cette arme, il venait de tirer dans le vent froid de la nuit, non pas dans l'espoir que ses coups de feu seraient entendus, mais par simple besoin d'exprimer un délire de joie intérieure. Il se sentait en cet instant aussi primitif que ces Noirs dansant comme des possédés.) On ne peut pas survoler nos brasiers allumés sans les voir ! Et pourtant l'avion n'a pas réagi, il n'a pas volé en cercles concentriques, il n'est pas descendu vers nous pour savoir ce qui se passait ici dans ce coin du désert, alors que des flammes y dansaient ! Ce n'est pas normal : il a simplement poursuivi sa route. Comprenez-vous ça, Wolff ?

— Je ne comprends que ceci : nous nous rapprochons d'un monde habité, nous ne vivons plus là où il n'y a rien. C'est beaucoup, Bender !

— Vous avez raison, Wolff. (Bender considéra d'un œil fixe la tente enflammée. Eve y apportait d'autres combustibles, y jetait des débris d'étoffe, de bois, de bouses de chameau.) Dites-lui d'arrêter ce jeu sinistre !

Wolff marcha jusqu'à Eve et lui ôta des mains, sans un mot d'explication, la monture d'une selle de chameau brisée. Ce fut pour elle comme un coup d'aiguille dans un ballon... elle s'effondra contre lui, jeta ses bras autour de son cou et pleura. Toutes ses forces l'abandonnèrent. Il l'étendit doucement sur le sable et s'agenouilla auprès d'elle.

— Il n'y a plus de miracles ! sanglotait-elle. L'espace d'un instant, j'ai cru que ce serait possible en voyant cet avion aux clignotants verts et rouges !

Elle ferma les yeux et Wolff crut qu'ayant atteint la résignation totale elle avait cessé de vivre, simplement.

— Eve ! cria-t-il, la secouant par les épaules. Eve ! rien n'est perdu, nous savons enfin que nous sommes sur le bon chemin. Nous allons sûrement rencontrer des indigènes !

— Quand ? (Elle rouvrit les yeux et Wolff eut l'impression d'assister à une résurrection.) Et maintenant nous n'avons plus de tente ! remarqua-t-elle.

— Nous dormirons à l'abri des chameaux. Avant tout, il ne faut pas céder au découragement, Eve... pas au moment du dernier « sprint » !

— Demain, ce sera de nouveau le soleil, dit-elle à mi-voix, le sable qui vole... Cet ignoble ciel bleu, l'air en ébullition, le sol jaune, mou, où le vent dessine des vaguelettes, le sable, toujours le sable... le silence, les esclaves qui chantent dans le nuage de poussière soulevé par leurs pieds. Ils sont suspendus aux chameaux comme de grosses grappes noires... Bert, je ne peux plus, je ne peux plus... Cette fois, j'ai perdu mes dernières forces !

Elle détourna la tête et se laissa aller sur le sol. Wolff savait qu'il serait inutile de la raisonner. Il la recouvrit d'une couverture déchirée et alla retrouver Bender.

Celui-ci avait fait éteindre tous les feux, sauf ceux autour desquels les esclaves s'étaient accroupis. Noboro circulait parmi eux en grondant. Quelques-uns, dans leur enthousiasme, s'étaient brûlé les mains et les tendaient à présent vers Bender.

— Comment Eve prend-elle ça ? dit-il avant que Wolff eût pu parler.

— Ses nerfs craquent ! Elle prétend qu'elle ne peut plus !

— Elle pourra. Même s'il lui faut ramper à quatre pattes ! Laissons-la tranquille pour le moment, Wolff. Je connais Eve mieux que vous, c'est l'avantage d'un vieil homme sur la jeunesse : nous ne portons plus de lunettes roses ! J'ai observé Eve ces derniers temps... elle a plus d'énergie que nous deux réunis. C'est une fille coriace, je vous le certifie. Je reconnais qu'elle a pu être assommée momentanément, mais demain matin elle sera de nouveau en selle et s'occupera des femmes de la caravane.

Il examina l'une des paumes brûlées et haussa les épaules :

— Je ne peux pas te soigner, dit-il à l'esclave, bien que celui-ci ne pût le comprendre, vois-tu, je n'ai pas de pommade pour les brûlures, pas de poudre et plus que quatre bandes de gaze que je garde pour les cas sérieux ! Pisse dessus, c'est ce que conseillait ma grand-mère.

Le Nubien répondit par un petit signe de tête comme s'il comprenait et, retirant ses pattes noires, s'accroupit, enfermé dans un silence ancestral.

Près des chameaux de bât, ils trouvèrent Noboro qui, avec ses « subordonnés », faisait le compte des réserves de vivres. Bender le savait déjà depuis trois jours : il y avait suffisamment d'eau, on avait rencontré quatre puits en chemin, les chameaux les y avait conduits, poussés par un instinct infailible, mais les sacs de viande séchée et de farine étaient presque vides. Les dattes ne dureraient plus que cinq jours, et il fallait nourrir cent trente individus.

— Noboro sait compter, dit Bender en s'arrêtant. Dois-je vous dire ce qui va arriver s'il nous faut encore cheminer pendant des jours et

des jours ? Les forts dévoreront les faibles !

— Du cannibalisme ! Vous y croyez ? (Wolff sentait un froid glacial l'envahir.) Nous empêcherons cette abomination !

— Nous n'empêcherons rien du tout, Wolff. Avez-vous l'intention de tirer dans le tas ? Vous n'obtiendrez que d'être transformé en livreur de viande fraîche. (Bender s'adossa à l'un des chameaux baraqués et soupira :) Que ne donnerais-je pour avoir une cigarette à présent ? Cela ne m'a pas manqué ces derniers temps, mais voilà que subitement j'éprouve le désir immodéré de fumer une cigarette ! C'est étrange, n'est-ce pas ?

Il suivit du regard Noboro qui s'éloignait de son pas balancé. Il baissait la tête, la froide clarté des étoiles faisait luire sa nuque de taureau.

— À présent, il sait combien il en laissera en vie. Je suis curieux de savoir quand la boucherie commencera. Wolff, ne faites pas cette tête. Ce à quoi vous assisterez sera le déchaînement de l'homme primitif, n'ayant jamais connu ni morale ni charité. Cet homme sans fard est effroyable, le monstre de tous les temps. Peu de créatures vivantes s'entre-dévorent : la mante religieuse, le loup affamé, le requin, les piranhas et... l'homme.

— Il nous reste les chameaux, Bender, remarqua Wolff, la gorge nouée d'horreur.

— Croyez-vous que Noboro soit idiot ? Un chameau est dix fois plus important qu'un homme. Un chameau vous transporte, découvre l'eau, vous est une aide inappréciable... un homme ne sait que bouffer ! Faites la différence !

Ils virent que Noboro s'arrêtait à l'écart des feux de camp et faisait signe aux dix subordonnés qu'il s'était choisis. Ils se rassemblèrent en cercle autour de lui. Petite forteresse obscure, bien close.

— Wolff, courez auprès d'Eve et empêchez-la de tourner la tête et même fermez-lui les yeux de force ! Faites vite ! Courez ! (Bender poussa Wolff des deux mains :) Et qu'elle se bouche les oreilles ! Mieux : assommez-la suffisamment pour qu'elle ne puisse ni voir ni entendre... Courez la rejoindre ! Voyons, ne me regardez pas ainsi ! Quelque chose se prépare !

Il se détourna vivement et courut vers Eve. Cependant, le Dr Bender serrait le fusil de Poutra contre sa poitrine. Il resta immobile auprès de son chameau et se mit à haleter si précipitamment qu'il en gémissait presque, au moment même où Noboro et ses dix acolytes formaient une chaîne avançant de front vers les autres esclaves.

Ce qui se passa cette nuit-là devait être le point final de la vie de Bender. Ce qui suivit ne fut qu'un répit, la continuation des battements de son cœur en sursis, pas davantage.

Comme les chasseurs de phoques canadiens, qui s'en vont sur la glace abattre les bébés phoques, ainsi, en toute sérénité, Noboro et ses hommes passaient dans les rangs de leurs camarades et abattaient les malades, les faibles, à coups de manche de fouet.

Ils choisissaient leurs victimes avec une promptitude et une sûreté effrayantes, éclaircissant les rangs, faisant éclater les crânes. Ceux qui étaient autorisés à vivre ne bougeaient pas, l'œil fixe, muets, le front penché vers le sable comme des statues de grès noir.

Ce massacre fantastique dura une demi-heure, pendant laquelle retentissaient dans le silence de la nuit les craquements des boîtes crâniennes et le bruit sourd des corps s'effondrant sur le sol.

Sa tâche terminée Noboro revint près de Bender, les mains vides. Il souriait. Bender leva son arme.

— Halte ! dit-il péniblement, ne bouge pas ! n'approche pas ! Tu nous as sauvé la vie, mais cette fois s'est trop ! Reste où tu es !

Noboro s'arrêta, immense ; sa haute stature d'ébène s'inclina humblement :

— Les provisions suffiront à présent, Sahib, dit-il de sa voix grave, harmonieuse. Beaucoup d'entre nous atteindront la mer...

— Fous le camp ou je tire ! rugit Bender. Monstre, bête féroce !

— Je t'appartiens, Sahib, répondit Noboro en se prosternant devant Bender. Tue-moi !

Bender hésita. Son doigt posé sur la détente n'avait qu'à appuyer légèrement et la tête de Noboro volerait en éclats.

Mais Bender ne tira pas. Il jeta son fusil en travers de son épaule et courut rejoindre Wolff.

Eve était étendue sur le sable, une serviette recouvrait sa tête, elle ne bougeait pas. Bender comprit, en regardant ses mains, qu'elle était sans connaissance.

— Elle s'est évanouie ? haleta Bender en se laissant tomber sur le sable à côté d'Eve. Elle a tout vu ? Idiot que vous êtes ! Jamais plus elle ne rira...

— Je lui ai donné un coup sur la tempe... elle n'a rien vu ni entendu.

Wolff appuya ses mains sur son visage. Il avait atteint le stade où la pensée frise la folie.

Bender tourna le dos à la masse des Africains. Des hommes éloignaient les cadavres, non pas pour les découper en quartiers, mais pour prolonger la durée des réserves dont on disposait encore.

Ce sont pourtant des humains, pensait Bender. Il examina son fusil, puis il le jeta :

— Savez-vous que j'ai failli tuer Noboro, il y a quelques minutes ?

— Pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

— Par lâcheté. Parce que nous avons besoin de Noboro pour nous

sortir de là... Combien de jours d'errance nous attendent encore ? Peut-être que dans dix jours, Noboro aura de nouveau à préserver nos réserves... Mais vous pouvez être sûr d'une chose : lorsque nous atteindrons la mer, je réglerai son compte à cet homme-tigre venu de la jungle !

Wolff regardait en frissonnant les hommes qui emportaient les victimes du carnage.

— Et pourtant, il fait tout cela pour nous, uniquement. À ses propres yeux, il n'est plus un être vivant. Ne vous a-t-il pas été donné ? Ce qu'il fait, ne le faisons-nous pas ? Wolff, nous ne sortirons pas de ce cercle infernal !

Au delà des feux de camp, Noboro et ses hommes alignaient les morts sur le sable.

Il y avait quarante-neuf cadavres. Un atroce tableau de chasse.

— Selon la carte, nous devons apercevoir dès demain, au loin, les premiers contreforts des plateaux rocheux, dit Wolff d'une voix monocorde ; au plus tard après-demain...

— Quelle distance jusqu'à la mer ?

— Cent soixante kilomètres...

— Nous y parviendrons !

Wolff se retourna subitement, se serra contre Eve évanouie et enfouit son visage entre ses seins.

Autour des feux s'élevèrent, d'abord hésitantes, puis plus sonores, enfin comme un grondement d'orgues, les voix des Noirs accroupis. Ils célébraient leurs morts selon des traditions transmises depuis la nuit des temps. La voix de Noboro était la plus belle. Il conduisait la mélopée funèbre.



Au bout de deux jours – Wolff avait renoncé à l'espoir de suivre la bonne direction – se précisèrent dans le brouillard d'air chaud, tel un mirage de nuées étirées, les contours d'une chaîne de montagnes. Le verrou rocheux placé entre le désert et la mer. Le mur entre l'enfer et le paradis.

Bender retint sa monture et tendit la main à Wolff :

— Félicitations ! dit-il d'une voix émue. Vous avez réussi, mon fils !

— Vous, Bender, vous seul ! Votre énergie... (Wolff s'essuya les yeux. L'apparition de la terre promise demeurait à l'horizon, ce n'était pas une vision trompeuse qui s'effacerait soudain :) J'avais renoncé, voyez-vous...

— Mais c'est d'après votre carte et vos calculs que nous avons marché. Bravo !

— Non, c'est simplement une chance incroyable ! (Wolff tendit la carte à Bender :) À présent, je puis vous l'avouer, je ne vous ai dirigés qu'au jugé !

Bender rit :

— C'est donc que vous êtes comme le chameau, qui suit ses instincts ?

— Peut-être.

Wolff eut un sourire las. Il regarda Eve qui avançait sur son méhari parmi les femmes noires entassées sur les chameaux de bât. Suivait la cohorte des esclaves, avec à leur tête le gigantesque Noboro. Il souriait de toutes ses dents et agitait les bras. Il avait aperçu les montagnes depuis longtemps déjà et savait qu'ils venaient de vaincre le soleil, le vent, le désert.

Personne ne parlait plus des victimes de ce cheminement infernal... La vie était à portée de la main et il ne s'agissait plus que de se hâter pour la saisir.

Une fois de plus, ils firent halte entre deux dunes. C'était par une nuit claire. La lune argentait le désert et presque aussi proche que les dernières poignées de sable alentour se dressait la chaîne de montagnes qui semblait aller toucher les étoiles. Bender, Wolff et Eve restèrent longtemps sur la crête de la dune, enfoncés jusqu'aux genoux dans le sable tiède. Ils se tenaient par la main et restaient muets de joie. Derrière eux flamboyaient les feux, chantaient les esclaves, tandis que Noboro distribuait les rations de dattes et de galettes. Les chameaux eux-mêmes avaient ressenti quelque chose de ce bonheur : leur allure mesurée des longues étapes s'était muée en un trot rapide sans qu'on les y eût encouragés.

Le Dr Bender enfonça ses mains dans ses poches ; son costume de treillis n'était plus que morceaux qui tenaient les uns aux autres par la vertu de quelque miracle. Mais Wolff n'avait pas meilleur aspect. Son costume blanc de marin flottait sur son corps amaigri. Tous deux étaient devenus extrêmement barbus. Bender avait une barbe blanche de prophète et Wolff la plus rutilante barbe blonde.

— Ah ! un bain... me raser enfin et paresser toute une semaine dans un lit bien rafraîchi par des sacs de glaçons, je m'offrirai ça, Wolff ! Et vous ? Resterez-vous médecin à bord d'un navire ?

— Non. L'héritier de McHolland devra veiller sur ses terres.

— Et moi..., dit Eve.

— Et toi... (Il attira Eve à lui :) J'ai pensé que j'ouvrirais quelque part un cabinet de consultation, à la campagne, avec un jardin fleuri, comme dans un rêve... et puis encore ceci... (Wolff tendit sa main à Bender :) Frappez dans ma main en signe d'acceptation, docteur Bender !

— Volontiers, mais de quoi s'agit-il ?

— Eve, j'ai décidé de bâtir une double demeure, à gauche il y aura le cabinet du Dr Wolff... à droite celui du Dr Bender.

— Vous êtes fou, mon garçon ! (Bender se détourna, saisi par l'émotion, son visage raviné se crispait et nul ne devait le voir. Il respira profondément, afin de raffermir sa voix :) Je suis un vieil homme avec tous les inconvénients de l'âge, je serais pour vous un détestable fardeau. Vous ne savez pas encore ce que c'est qu'un vieux, Wolff !

— Où voulez-vous donc aller, docteur Bender ? Vous n'avez plus personne en ce monde.

— Il y a partout quelque recoin où un vieillard peut attendre sa dernière heure.

— Et vous acceptez cette fin de vie ? Après avoir mené une telle existence ? Non ! topez là, docteur... nous bâtirons ensemble l'avenir...

Bender secoua lentement la tête. Il cherchait visiblement ses mots ; lorsqu'il les eut trouvés, sa voix était complètement changée.

— Ce n'est pas cela, Wolff. Vous êtes le garçon le plus sympathique que j'aie jamais rencontré et Eve est une femme merveilleuse. Vous pourriez être tous deux mes enfants et je serais fier de vous. Mais je vous ai menti, voilà le problème.

— Quel qu'il soit, oubliez-le, docteur Bender, reprit Wolff d'une voix pleine d'affection.

— Lorsque j'ai quitté le *Fidelitas*, avant notre équipée, je vous ai menti, reprit Bender. Je n'ai pas donné ma démission parce que j'étais las de bourlinguer à travers les océans depuis trente-trois ans, mais bien parce que j'y étais obligé. Je sentais mon mal depuis deux ans et, selon l'habitude des médecins, je fermais les yeux sur mon cas. Pourtant mon diagnostic était sûr, je ne suis pas idiot. Je n'avais donc pas d'autre choix.

— Je sais, vous êtes atteint d'un cancer du foie.

Bender sursauta :

— Vous le savez ? Comment ?

— Moi non plus, je ne suis pas idiot, docteur Bender. (Wolff sourit douloureusement :) La coloration jaune de vos sclérotiques, de votre peau ; une nuit tandis que vous dormiez, assommé de fatigue, j'ai même palpé votre foie.

— Avez-vous senti la tumeur ?

— Elle est facile à localiser... mais en quoi cela change-t-il ma proposition ?

— Mon ami, je vous serais rapidement une charge. Mon mal est incurable. Vous parlez d'avenir... il est à vous, non à moi. Allez-vous gâcher de précieuses années... ou même de précieux mois, à me soigner ?

— Oui, docteur Bender, dit Eve d'une voix claire. C'est exactement ce que nous voulons.

— Croyez-vous que nous vous laisserions périr dans un coin comme un chien perdu ?

Bender se détourna de nouveau et resta le regard rivé à l'horizon :

— Cessez de parler ainsi, dit-il à voix basse. Bon Dieu ! n'allez pas faire pleurer un vieil homme !

— Vous acceptez donc ! Vous venez chez nous, Bender ?

— Oui. (Il ne les regarda pas, mais se mit à parler tourné vers les montagnes, vers la liberté toute proche :) Mais à une seule condition : je paierai la maison.

— Non !

— Si ! (Bender se retourna :) Ça commence déjà, Wolff, tête de bois ! Je n'ai personne au monde, exactement comme McHolland, et j'ai... Dieu sait pourquoi, fait des économies. À présent, elles ont une raison d'être. Je m'installe chez vous dans une maison que j'aurai payée et qui sera plus tard à vous. À cette seule condition, j'accepte de me prélasser dans votre jardin de rêve !

Ils se serrèrent la main en se regardant longuement en silence. Derrière eux, les esclaves dansaient autour des feux.

— À présent, ma vie, ma mort ont tout de même une signification, dit Bender d'une voix rauque. Jusqu'à aujourd'hui, je me suis demandé à quoi je servais en ce monde.

Jusqu'au matin, les esclaves chantèrent et dansèrent. Lorsque le soleil monta dans le ciel, il dora d'abord les lointaines cimes rocheuses, qu'ils saluèrent avec des cris de joie, car est-il rien de plus grand que de vaincre les sables et la mort ?



Il leur fallut encore cinq jours pour franchir cette barrière de rochers arides. Sans rencontrer aucun chemin, sans vouloir même en trouver un, par crainte d'être faits prisonniers par quelque caravane qui les entraînerait dans de nouvelles aventures, les rescapés avançaient précautionneusement à travers les éboulements, les combes désolées. Les chameaux devenaient de jour en jour plus nerveux, jusqu'à ce que, au cours de la cinquième nuit, ils refusent presque de faire halte.

— Ils sentent la mer, expliqua Bender. Si je n'étais si éreinté, je grimperais sur ces rochers, afin de découvrir le paysage alentour. Mais je n'irais pas au delà de dix mètres...

Au sixième jour, ils gravissaient lentement un sentier naturel qui s'élevait parmi les rochers. Il leur semblait monter directement au ciel,

dans ce ciel blême et brûlant qu'ils avaient appris à haïr le jour et à aimer la nuit.

Wolff, qui de nouveau marchait en tête parce qu'il montait le chameau le plus robuste, s'arrêta soudain sur la crête et appuya ses mains sur ses yeux. Bender et Eve, le voyant ainsi, mirent leurs bêtes au trot.

— Qu'avez-vous ? rugit Bender. Wolff, nous arrivons !

Ils atteignirent la crête et, à leur tour, sans un mot, ils couvrirent de leurs mains leurs yeux éblouis.

Devant eux, miroitant sous le soleil, réfléchissant ses rayons, aveuglant le regard comme une nappe infinie d'or fondu rejoignant l'horizon, s'étendait la mer.

La rencontre avec elle était si soudaine, d'une telle grandeur primitive que le cœur semblait vous manquer...

— La mer, balbutia Eve en sanglotant, la mer...

— Je l'ai toujours haïe, dit Bender d'une voix blanche. À présent, je pourrais me jeter sur elle comme un amant.

— Nous dresserons ce soir notre dernier camp. (Wolff fit baraquier son chameau.) Demain matin, la descente commencera !

Il bondit hors de sa selle et fit signe à ceux qui les suivaient.

Dans la montée, les chameaux de bât durent accélérer leur allure. Noboro courait le long de la file tout en gravissant le sentier. Il avançait parmi les éboulis comme un bulldozer. Arrivé au sommet de la côte, il tomba à genoux et ouvrit les bras pour saluer silencieusement la mer.

Ce soir-là, après le repas, Noboro alla de l'un à l'autre et trancha les liens. Il parcourut tous les rangs et serrait contre sa poitrine chacun de ceux qu'il libérait. Et ces survivants posaient humblement leur tête sur sa puissante épaule.

Puis on attisa les feux jusqu'à ce que les flammes en jaillissent, hautes et claires. On se mit à frapper en cadence les selles des chameaux, un grondement répété, assourdi, s'éleva, qui remplaçait les rythmes des tambours de guerre ; les femmes frappèrent dans leurs mains et, autour du grand feu, au centre du camp, la danse des hommes commença. Bender, Eve et le Dr Wolff étaient assis à l'écart et s'étonnaient de voir Noboro isolé de tous, accroupi en dehors du cercle bondissant. Il paraissait totalement replié sur lui-même, bloc noir presque sphérique. Il devait prier. Il était entièrement nu, nettoyé de toute la poussière et du sable qui le recouvraient.

Soudain, les femmes jetèrent des cris aigus, les hommes dansant autour du grand feu eurent des mouvements convulsifs, les bras élevés comme s'ils voulaient cueillir les étoiles.

Les dix hommes qui, jusqu'alors, avaient veillé à la bonne discipline de la caravane, sortirent du cercle et se jetèrent sur le

gigantesque Nubien. Ils l'arrachèrent au sol, le portèrent jusqu'au cercle des danseurs et le jetèrent au milieu de la ronde. Noboro ne se défendit pas. Il semblait indifférent, totalement insensible. Ce n'était plus qu'une masse énorme de chair.

Wolff se leva d'un bond. Mais Bender le retint par les chevilles.

— Pour l'amour du ciel, ne vous en mêlez pas ! dit-il d'une voix rauque.

— Noboro ! cria Wolff. Ne voyez-vous pas ce qu'ils vont lui faire ?

— Tout a été décidé d'avance ! (Bender tira violemment Wolff en arrière :) Mon ami, évitez de raisonner : ce qui va se passer est inéluctable.

Les dix hommes qui entouraient Noboro étendu à terre s'agenouillaient à présent, les bras levés. Puis en même temps, comme sur un ordre, leurs bras s'abaissèrent. Aussitôt, Bender couvrit de ses paumes les yeux d'Eve. Les femmes se mirent à hurler, les danseurs rugirent : c'était l'enfer qui se déchaînait et qui les submergea tous.

— Noboro..., balbutiait Wolff horrifié.

— Ils l'étranglent. Car s'il les a sauvés, il a aussi tué la moitié d'entre eux. À présent, on règle les comptes. Wolff, songez à cette nuit où il abattit ses frères à coups de gourdin, afin de préserver les vivres...

— Pourquoi n'intervenons-nous pas ? cria Wolff.

Il se libéra, courut vers les feux et, à coups de poing, rompit le cercle des hommes agenouillés, puis il retourna Noboro sur le dos.

Il était mort... la gorge déchirée par l'étreinte des doigts innombrables. Mais sa bouche souriait. Et ses yeux fixes reflétaient la paix d'un paradis inconnu.

Lentement, Wolff laissa retomber la tête de Noboro. Les dix hommes qui l'entouraient entonnèrent un chant plaintif, funèbre, sourd, étranger à ce monde, perceptible aux seules oreilles des dieux. Ils élevaient une invisible coupole de sons graves au-dessus du visage méconnaissable de Noboro.

Lentement, Wolff retourna auprès d'Eve et de Bender.

— Nous ne les comprendrons jamais, dit Bender avant que Wolff fût en état de parler, jamais, mon fils...

Épilogue

Dans l'éclat du soleil levant, ils descendirent les pentes rocheuses en direction de la mer. Des mouettes les enveloppaient de leurs vols criards, des vautours les suivirent de nouveau à grands battements d'ailes. Sur la mer luisaient les voiles de quatre bateaux.

Ils retournaient vers leurs frères humains.

